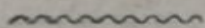


ALFRED DE MUSSET



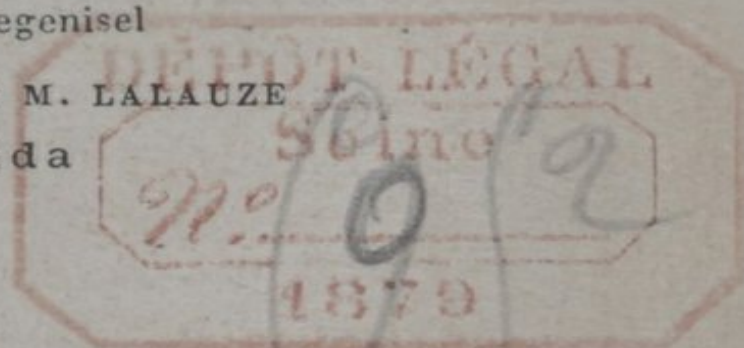
LA CONFESSION

D'UN

ENFANT DU SIÈCLE

AVEC UN PORTRAIT DE L'AUTEUR
dessiné à la sanguine par EUGÈNE LAMI
fac-simile par M. Legenisel

ET UNE EAU-FORTE DE M. LALAUZE
d'après Bida



PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

—
1879

Tous droits réservés.

PARIS. – IMPRIMERIE E. CAPIOMONT ET V. RENAULT
6, rue des Poitevins, 6.

ALFRED DE MUSSET

LA CONFESSION

D'UN

ENFANT DU SIÈCLE

AVEC UN PORTRAIT DE L'AUTEUR

destiné à la sanguine par EUGÈNE LAMI

fac-simile par M. Legenisel

ET UNE EAU-FORTE DE M. LALAUZE

d'après Bida

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1879

Tous droits réservés,



LA CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈCLE :

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Pour écrire l'histoire de sa vie, il faut d'abord avoir vécu : aussi n'est-ce pas la mienne que j'écris.

Ayant été atteint, jeune encore, d'une maladie morale abominable, je raconte ce qui m'est arrivé pendant trois ans. Si j'étais seul malade, je n'en dirais rien ; mais, comme il y en a beaucoup d'autres que moi qui souffrent du même mal, j'écris pour ceux-là, sans trop savoir s'ils y feront attention :

car, dans le cas où personne n'y prendrait garde, ♦ j'aurai encore retiré ce fruit de mes paroles, de m'être mieux guéri moi-même, et, comme le renard pris au piège, j'aurai rongé mon pied captif.

CHAPITRE II

Pendant les guerres de l'Empire, tandis que les maris et les frères étaient en Allemagne, les mères inquiètes avaient mis au monde une génération ardente, pâle, nerveuse. Conçus entre deux batailles, élevés dans les collèges au roulement des tambours, des milliers d'enfants se regardaient entre eux d'un œil sombre, en essayant leurs muscles chétifs. De temps en temps leurs pères ensanglantés apparaissaient, les soulevaient sur leurs poitrines chamarrées d'or, puis les posaient à terre et remontaient à cheval.

Un seul homme était en vie alors en Europe ; le reste des êtres tâchait de se remplir les poumons de l'air qu'il avait respiré. ; Chaque année, la France faisait présent à cet homme de trois cent mille jeunes gens ; c'était l'impôt payé à César, et, s'il n'avait ce troupeau derrière lui, il ne pouvait suivre sa fortune. C'était l'escorte qu'il lui fallait pour qu'il pût traverser le monde, et s'en aller tomber dans une petite vallée d'une île déserte, sous un saule pleureur.

Jamais il n'y eut tant de nuits sans sommeil que du temps de cet homme ; jamais on ne vit se pencher sur les remparts des villes un tel peuple de mères désolées ; jamais il n'y eut un tel silence autour de ceux qui parlaient de mort. Et pourtant jamais il n'y eut tant de joie, tant de vie, tant de fanfares guerrières dans tous les cœurs. Jamais il n'y eut de soleils si purs que ceux qui séchèrent tout ce sang. On disait que Dieu les faisait pour cet homme, et on les appelait ses soleils d'Austerlitz. Mais il les faisait bien lui-même avec ses canons toujours tonnants, et qui ne laissaient des nuages qu'aux lendemains de ses batailles.

C'était l'air de ce ciel sans tache, où brillait tant de gloire, où resplendissait tant d'acier, que les enfants respiraient alors. Ils savaient bien qu'ils étaient destinés aux écatombes ; mais ils croyaient Murat invulnérable,

et on avait vu passer l'empereur sur un pont où sifflaient tant de balles, qu'on ne savait s'il pouvait mourir. Et quand même on aurait dû mourir, qu'était-ce que cela ? La mort elle-même était si belle alors, si grande, si magnifique dans sa pourpre fumante ! elle ressemblait si bien à l'espérance, elle fauchait de si verts épis, qu'elle en était comme devenue jeune, et qu'on ne croyait plus à la vieillesse. Tous les berceaux de France étaient des boucliers, tous les cercueils en étaient aussi ; il n'y avait vraiment plus de vieillards, il n'y avait que des cadavres ou des demi. dieux.

Cependant l'immortel empereur était un jour sur une colline à regarder sept peuples s'égorger ; comme il ne savait pas encore s'il serait le maître du monde ou seulement de la moitié, Azraël passa sur la route, il l'effleura du bout de l'aile, et le poussa dans l'Océan. Au bruit de sa chute, les puissances moribondes se redressèrent sur leurs lits de douleurs, et, avançant leurs pattes crochues, toutes les royales araignées découpèrent l'Europe, et de la pourpre de César se firent un habit d'Arlequin.

De même qu'un voyageur, tant qu'il est sur le chemin, court nuit et jour par la pluie et par le soleil, sans s'apercevoir de ses veilles ni des dangers ; mais, dès qu'il est arrivé au milieu de sa famille et qu'il s'asseyait devant le feu, il éprouve une lassitude sans bornes et peut à peine se traîner à son lit : ainsi la France, veuve de César, sentit tout à coup sa blessure. Elle tomba en défaillance, et s'endormit d'un si profond sommeil, que ses vieux rois, la croyant morte, l'enveloppèrent d'un linceul blanc. La vieille armée en cheveux gris rentra épuisée de fatigue, et les foyers des châteaux déserts se rallumèrent tristement.

Alors ces hommes de l'Empire, qui avaient tant couru et tant égorgé, embrassèrent leurs femmes amaigries et parlèrent de leurs premières amours ; ils se regardèrent dans les fontaines de leurs prairies natales, et ils s'y virent si vieux, si mutilés, qu'ils se souvinrent de leurs fils, afin qu'on leur fermât les yeux. Ils demandèrent où ils étaient, les enfants sortirent des collèges, et, ne voyant plus ni sabres, ni cuirasses, ni fantassins, ni cavaliers, ils demandèrent à leur tour où étaient leurs pères. Mais on leur répondit que la guerre était finie, que César était mort, et que les portraits de Wellington et de Blücher étaient suspendus dans les antichambres des

consulats et des ambassades, avec ces deux mots au bas : *Salvatoribus mundi*.

Alors s'assit sur un monde en ruines une jeunesse soucieuse. Tous ces enfants étaient des gouttes d'un sang brûlant qui avait inondé la terre ; ils étaient nés au sein de la guerre, pour la guerre. Ils avaient rêvé pendant quinze ans des neiges de Moscou et du soleil des Pyramides. Ils n'étaient pas sortis de leurs villes ; mais on leur avait dit que, par chaque barrière de ces villes, on allait à une capitale d'Europe. Ils avaient dans la tête tout un monde ; ils regardaient la terre, le ciel, les rues et les chemins : tout cela était vide, et les cloches de leurs paroisses résonnaient seules dans le lointain.

De pâles fantômes, couverts de robes noires, traversaient lentement les campagnes ; d'autres frappaient aux portes des maisons, et, dès qu'on leur avait ouvert, ils tiraient de leurs poches de grands parchemins tout usés, avec lesquels ils chassaient les habitants. De tous côtés arrivaient des hommes encore tout tremblants de la peur qui leur avait pris à leur départ, vingt ans auparavant. Tous réclamaient, disputaient et criaient ; on s'étonnait qu'une seule mort pût appeler tant de corbeaux.

Le roi de France était sur son trône, regardant çà et là s'il ne voyait pas une abeille dans ses tapisseries. Les uns lui tendaient leur chapeau, et il leur donnait de l'argent ; les autres lui montraient un crucifix, et il le baisait ; d'autres se contentaient de lui crier aux oreilles de grands noms retentissants, et il répondait à ceux-là d'aller dans sa grand'-salle, que les échos en étaient sonores ; d'autres encore lui montraient leurs vieux manteaux, comme ils en avaient bien effacé les abeilles, et à ceux-là il donnait un habit neuf.

Les enfants regardaient tout cela, pensant toujours que l'ombre de César allait débarquer à Cannes et souffler sur ces larves ; mais le silence continuait toujours, et l'on ne voyait flotter dans le ciel que la pâleur des lis. Quand les enfants parlaient de gloire, on leur disait : « Faites-vous prêtres ! » quand ils parlaient d'ambition : « Faites-vous prêtres ! » d'espérance, d'amour, de force, de vie : « Faites-vous prêtres ! »

Cependant il monta à la tribune aux harangues un homme qui tenait à la main un contrat entre le roi et le peuple : il commença à dire que la gloire

était une belle chose, et l'ambition de la guerre aussi ; mais qu'il y en avait une plus belle, qui s'appelait la liberté.

Les enfants relevèrent la tête et se souvinrent de leurs grands-pères, qui en avaient aussi parlé. Ils se souvinrent d'avoir rencontré, dans les coins obscurs de la maison paternelle, des bustes mystérieux avec de longs cheveux de marbre et une inscription romaine ; ils se souvinrent d'avoir vu le soir, à la veillée, leurs aïeules branler la tête et parler d'un fleuve de sang bien plus terrible encore que celui de l'empereur. Il y avait pour eux, dans ce mot de liberté, quelque chose qui leur faisait battre le cœur, à la fois comme un lointain et terrible souvenir et comme une chère espérance, plus lointaine encore.

Ils tressaillirent en l'entendant ; mais en rentrant au logis ils virent trois paniers qu'on portait à Clamart : c'étaient trois jeunes gens qui avaient prononcé trop haut ce mot de liberté.

Un étrange sourire leur passa sur les lèvres à cette triste vue ; mais d'autres harangueurs, montant à la tribune, commencèrent à calculer publiquement ce que coûtait l'ambition, et que la gloire était bien chère ; ils firent voir l'horreur de la guerre, et appelèrent boucheries les hécatombes. Et ils parlèrent tant et si longtemps, que toutes les illusions humaines, comme des arbres en automne, tombaient feuille à feuille autour d'eux, et que ceux qui les écoutaient passaient leur main sur leur front, comme des fiévreux qui s'éveillent.

Les uns disaient'. « Ce qui a causé la chute de l'empereur, c'est que le peuple n'en voulait plus ; » les autres : « Le peuple voulait le roi ; non, la liberté ; non, la raison ; non, la : religion ; non, la constitution anglaise ; non, l'absolutisme ; » un dernier ajouta : « Non, rien de tout cela, mais le repos. »

Trois éléments partageaient donc la vie qui s'offrait alors aux jeunes gens : derrière eux un passé à jamais détruit, s'agitant encore sur ses ruines, avec tous les fossiles des siècles de l'absolutisme ; devant eux l'aurore d'un immense horizon, les premières clartés de l'avenir ; et entre ces deux mondes. quelque chose de semblable à l'Océan qui sépare le vieux continent de la jeune Amérique, je ne sais quoi de vague et de flottant, une mer houleuse et pleine de naufrages, traversée de temps en temps par

quelque blanche voile lointaine ou par quelque navire soufflant une lourde vapeur ; le siècle présent, en un mot, qui sépare le passé de l'avenir, qui n'est ni l'un ni l'autre et qui ressemble à tous deux à la fois, et où l'on ne sait, à chaque pas qu'on fait, si l'on marche sur une semence ou sur un débris.

Voilà dans quel chaos il fallut choisir alors ; voilà ce qui se présentait à des enfants pleins de force et d'audace, fils de l'Empire et petits-fils de la Révolution.

Or, du passé ils n'en voulaient plus, car la foi en rien ne se donne ; l'avenir, ils l'aimaient, mais quo ! comme Pygmalion Galatée : c'était pour eux comme une amante de marbre, et ils attendaient qu'elle s'animât, que le sang colorât ses veines.

Il leur restait donc le présent, l'esprit du siècle, ange du crépuscule qui n'est ni la nuit ni le jour ; ils le trouvèrent assis sur un sac de chaux plein d'ossements, serré dans le manteau des égoïstes, et grelottant d'un froid terrible. L'angoisse de la mort leur entra dans l'âme à la vue de ce spectre moitié momie et moitié fœtus ; ils s'en approchèrent comme le voyageur à qui l'on montre à Strasbourg la fille d'un vieux comte de Saarwerden, embaumée dans sa parure de fiancée : ce squelette enfantin fait frémir, car ses mains fluettes et livides portent l'anneau des épousées, et sa tête tombe en poussière au milieu des fleurs d'oranger.

Comme, à l'approche d'une tempête, il passe dans les forêts un vent terrible qui fait frissonner tous les arbres, à quoi succède un profond silence : ainsi Napoléon avait tout ébranlé en passant sur le monde ; les rois avaient senti vaciller leur couronne, et, portant leur main à leur tête, ils n'y avaient trouvé que leurs cheveux hérissés de terreur. Le pape avait fait trois cents lieues pour le bénir au nom de Dieu et lui poser son diadème ; mais Napoléon le lui avait pris des mains Ainsi tout avait tremblé dans cette forêt lugubre de la vieille Europe ; puis le silence avait succédé.

On dit que, lorsqu'on rencontre un chien furieux, si on a le courage de marcher gravement, sans se retourner, et d'une manière régulière, le chien se contente de vous suivre pendant un certain temps en grommelant entre ses dents ; tandis que, si on laisse échapper un geste de terreur, si on fait un

pas trop vite, il se jette sur vous et vous dévore ; car, une fois la première morsure faite, il n'y a plus moyen de lui échapper.

Or, dans l'histoire européenne, il était arrivé souvent qu'un souverain eût fait ce geste de terreur et que son peuple l'eût dévoré ; mais, si un l'avait fait, tous ne l'avaient pas fait en même temps, c'est-à-dire qu'un roi avait disparu, mais non la majesté royale. Devant Napoléon, la majesté royale l'avait fait, ce geste qui perd tout, et non-seulement la majesté, mais la religion, mais la noblesse, mais toute puissance divine et humaine.

Napoléon mort, les puissances divines et humaines étaient bien rétablies de fait, mais la croyance en elles n'existait plus. Il y a un danger terrible à savoir ce qui est possible, car l'esprit va toujours plus loin. Autre chose est de se dire : « Ceci pourrait être, » ou de se dire : « Ceci a été ; » c'est la première morsure du chien.

Napoléon despote fut la dernière lueur de la lampe du despotisme ; il détruisit et parodia les rois, comme Voltaire les livres saints. Et après lui on entendit un grand bruit : c'était la pierre de Sainte-Hélène qui venait de tomber sur l'ancien monde. Aussitôt parut dans le ciel l'astre glacial de la raison, et ses rayons, pareils à ceux de la froide déesse des nuits, versant de la lumière sans chaleur, enveloppèrent le monde d'un suaire livide.

On avait bien vu jusqu'alors des gens qui haïssaient les nobles, qui déclamaient contre les prêtres, qui conspiraient contre les rois ; on avait bien crié contre les abus et les préjugés ; mais ce fut une grande nouveauté que le voir le peuple en sourire. S'il passait un noble, ou un prêtre, ou un souverain les paysans qui avaient fait la guerre commençaient à hocher la tête et à dire : « Ah ! celui-là, nous l'avons vu en temps et lieu ; il avait un autre visage. » Et, quand on parlait du trône et de l'autel, ils répondaient : « Ce sont quatre ais de bois ; nous les avons cloués et décloués. » Et quand on leur disait : « Peuple, tu es revenu des erreurs qui t'avaient égaré ; tu as rappelé tes rois et tes prêtres, » ils répondaient : « Ce n'est pas nous, ' ce sont ces bavards-là. » Et quand on leur disait : « Peuple, oublie le passé, laboure et obéis, » ils se redressaient sur leurs sièges, et on entendait un sourd retentissement. C'était un sabre rouillé et ébréché qui avait remué dans un coin de la chaumière. Alors on ajoutait aussitôt : « Reste en repos

du moins ; si on ne te nuit pas, ne cherche pas à nuire. » Hélas ! ils se contentaient de cela

Mais la jeunesse ne s'en contentait pas Il est certain qu'il y a dans l'homme deux puissances occultes qui combattent jusqu'à la mort : l'une, clairvoyante et froide, s'attache à la réalité, la calcule, 'la pèse, et juge le passé ; l'autre a soif de l'avenir et s'élance vers l'inconnu. Quand la passion emporte l'homme, la raison le suit en pleurant et en l'avertissant du danger ; mais, dès que l'homme s'est arrêté à la voix de la raison, dès qu'il s'est dit : « C'est vrai, je suis un fou ; où allais-je ? » la passion lui crie : « Et moi, je vais donc mourir ? »

Un sentiment de malaise inexprimable commença donc à fermenter dans tous les jeunes cœurs. Condamnés au repos par les souverains du monde, livrés aux cuistres de toute espèce, à l'oisiveté et à l'ennui, les jeunes gens voyaient se retirer d'eux les vagues écumantes contre lesquelles ils avaient préparé leurs bras. Tous ces gladiateurs frottés d'huile se sentaient au fond de l'âme une misère insupportable. Les plus riches se firent libertins ; ceux d'une fortune médiocre prirent un état, et se résignèrent soit à la robe, soit à l'épée ; les plus pauvres se jetèrent dans l'enthousiasme à froid, dans les grands mots, dans l'affreuse mer de l'action sans but. Comme la faiblesse humaine cherche l'association et que les hommes sont troupeaux de nature, la politique s'en mêla. On s'allait battre avec les gardes du corps sur les marches de la chambre législative, on courait à une pièce de théâtre où Talma portait une perruque qui le faisait ressembler à César, on se ruait à l'enterrement d'un député libéral. Mais des membres des deux partis opposés, il n'en était pas un qui, en rentrant chez lui, ne sentît amèrement le vide de son existence et la pauvreté de ses mains.

En même temps que la vie au dehors était si pâle et si mesquine, la vie intérieure de la société prenait un aspect sombre et silencieux, l'hypocrisie la plus sévère régnait dans les mœurs ; les idées anglaises se joignant à la dévotion. la gaieté même avait disparu. Peut-être était-ce la Providence qui préparait déjà ses voies nouvelles, peut-être était-ce l'ange avant-coureur des sociétés futures qui semait déjà dans le cœur des femmes les germes de l'indépendance humaine, que quelque jour elles réclameront. Mais il est certain que tout d'un coup, chose inouïe, dans tous les salons de Paris, les

hommes passèrent d'un côté et les femmes de l'autre ; et ainsi, les unes vêtues de blanc comme des fiancées, les autres vêtues de noir comme des orphelins, ils commencèrent à se mesurer des yeux

Qu'on ne s'y trompe pas : ce vêtement noir que portent les hommes de notre temps est un symbole terrible ; pour en venir là, il a fallu que les armures tombassent pièce à pièce et les broderies fleur à fleur. C'est la raison humaine qui a renversé toutes les illusions ; mais elle porte en elle-même le deuil, afin qu'on la console.

Les mœurs des étudiants et des artistes, ces mœurs si libres, si belles, si pleines de jeunesse, se ressentirent du changement universel. Les hommes, en se séparant des femmes, avaient chuchoté un mot qui blesse à mort : le mépris. Ils s'étaient jetés dans le vin et dans les courtisanes. Les étudiants et les artistes s'y jetèrent aussi : l'amour était traité comme la gloire et la religion ; c'était une illusion ancienne. On allait donc aux mauvais lieux ; la *grisette*, cette classe si rêveuse, si romanesque, et d'un amour si tendre et si doux, se vit abandonnée aux comptoirs des boutiques. Elle était pauvre, et on ne l'aimait plus ; elle voulait avoir des robes et des chapeaux, elle se vendit. O misère ! le eune homme qui aurait dû l'aimer, qu'elle aurait aimé elle-même ; celui qui la conduisait autrefois aux bois de Verrières et de Romainville, aux danses sur le gazon, aux soupers sous l'ombrage ; celui qui venait causer le soir sous la lampe, au fond de la boutique, durant les longues veillées d'hiver : celui qui partageait avec elle son morceau de pain trempé de la sueur de son front, et son amour sublime et pauvre ; celui-là, ce même homme après l'avoir délaissée, la retrouvait quelque soir d'orgie au fond du lupanar, pâle et plom bée, à jamais perdue, avec la faim sur les lèvres et la prostitution dans le cœur !

Or, vers ce temps-là, deux poètes, les deux plus beaux génies du siècle après Napoléon venaient de consacrer leur vie à rassembler tous les éléments d'angoisse et de douleur épars dans l'univers. Goethe, le patriarche d'une littérature nouvelle, après avoir peiné dans Werther la passion qui mène au suicide avait tracé dans son Faust la plus sombre figure humaine qui eût jamais représenté le mal et le malheur. Ses écrits commencèrent alors à passer d'Allemagne en France. Du fond de son cabinet d'étude, entouré de tableaux et de statues, riche, heureux et tranquille, il regardait venir à nous

son œuvre de ténèbres avec un sourire paternel. Byro lui répondit par un cri de douleur qui fit tres saillir la Grèce, et suspendit Manfred sur le abîmes, comme si le néant eût été le mot d l'énigme hideuse dont il s'enveloppait.

Pardonnez-moi, ô grands poètes, qui êtes maintenant un peu de cendre et qui reposez ous la terre ! pardonnez-moi ! vous êtes des demi-dieux, et je ne suis qu'un enfant qui ouffre. Mais, en écrivant tout ceci, je ne puis n'empêcher de vous maudire. Que ne chanegez-vous le parfum des fleurs, les voix de la nature, l'espérance et l'amour, la vigne et le bleil, l'azur et la beauté ? Sans doute vous connaissiez la vie, et sans doute vous aviez mffert, et le monde croulait autour de vous, vous pleuriez sur ses ruines, et vous désesériez ; et vos maîtresses vous avaient trahis, vos amis calomniés, et vos compatriotes reconnus ; et vous aviez le vide dans le cœur, mort devant les yeux, et vous étiez des cosses de douleur. Mais dites-moi, vous, noble ethe, n'y avait-il plus de voix consolatrice dans le murmure religieux de vos vieilles rêts d'Allemagne ? Vous pour qui la belle ésie était la sœur de la science, ne pourraient-elles à elles deux trouver dans l'immortelle nature une plante salulaire pour le sieur de leur favori ? Vous qui étiez un panant un poète antique de la Grèce, un tant des formes sacrées, ne pouviez-vous mettre un peu de miel dans ces beaux vasi que vous saviez faire, vous qui n'aviez qu sourire et à laisser les abeilles vous venir sur les lèvres ? Et toi, et toi, Byron, n'avais-tu p près de Ravenne, sous tes orangers d'Itali sous ton beau ciel vénitien, près de ta chè Adriatique, n'avais-tu pas ta bien-aimé O Dieu ! moi qui te parle, et qui ne suis qu'un faible enfant, j'ai connu peut-être des manque tu n'as pas soufferts ; et cependant crois à l'espérance, et cependant je béni Dieu.

Quand les idées anglaises et allemand passèrent ainsi sur nos têtes, ce fut comr un dégoût morne et silencieux, suivi d'u convulsion terrible : car formuler des idées générales, c'est changer le salpêtre en poudre et la cervelle homérique du grand Gœthe av sucé, comme un alambic, toute la liqueur fruit défendu. Ceux qui ne le lurent pas alors crurent n'en rien savoir. Pauvres créature l'explosion les emporta comme des grains poussière dans l'abîme du doute universel. Ce fut comme une dénégation de toute choses du ciel et de la terre, qu'on peut nommer désenchantement, ou, si l'on veut, *désespérance* ; comme si l'humanité en léthargie avait été crue

morte par ceux qui lui tâtaient le pouls. De même que ce soldat à qui l'on demanda jadis : « A quoi crois-tu ? » et qui le premier répondit : « A moi ; » ainsi la jeunesse de France, entendant cette question, répondit la première : « A rien. »

1 Dès lors il se forma comme deux camps : d'une part, les esprits exaltés, souffrants, toutes les âmes expansives qui ont besoin de l'infini, plièrent la tête en pleurant ; ils s'enveloppèrent de rêves maladifs, et l'on ne vit plus que de frêles roseaux sur un océan d'amertume. D'une autre part, les hommes de chair restèrent debout, inflexibles, au milieu des jouissances positives, et il ne leur prit d'autre souci que de compter l'argent qu'ils avaient. Ce ne fut qu'un sanglot et un éclat de rire, l'un venant de l'âme, l'autre du corps.

Voici donc ce que disait l'âme :

« Hélas ! hélas ! la religion s'en va ; les nuages du ciel tombent en pluie ; nous n'avons plus ni espoir ni attente, pas deux petits morceaux de bois noir en croix devant lesquels tendre les mains. L'astre de l'avenir se lève à peine ; il ne peut sortir de l'horizon ; il reste enveloppé de nuages, et, comme le soleil en hiver, son disque y apparaît d'un rougu de sang, qu'il a gardé de 93. Il n'y a plus d'amour, il n'y a plus de gloire. Quelle épaisse nuit sur la terre ! Et nous serons morts quand il fera jour ! »

Voici donc ce que disait le corps : <

« L'homme est ici-bas pour se servir de se sens, il a plus ou moins de morceaux d'un métal jaune ou blanc, avec quoi il a droit à plus ou moins d'estime. Manger, boire e dormir, c'est vivre. Quant aux liens qu existent entre les hommes, l'amitié consiste à prêter de l'argent ; mais il est rare d'avoir un ami qu'on puisse aimer assez pour cela. La parenté sert aux héritages ; l'amour est un exercice du corps ; la seule jouissance intellectuelle est la vanité. »

Pareille à la peste asiatique exhalée des vapeurs du Gange, l'affreuse *désespérance* marchait à grands pas sur la terre. Déjà Chateaubriand, prince de la poésie, enveloppant l'horrible idole de son manteau de pèlerin, l'avait placée sur un autel de marbre, au milieu des parfums des encensoirs sacrés. Déjà, pleins d'une force désormais inutile, les enfants du siècle roidissaient leurs mains loïsives et buvaient dans leur coupe stérile le preuve

empoisonné. Déjà tout s'abîmait, quand les chacals sortirent de terre. Une littérature cadavéreuse et infecte, qui n'avait que la forme, mais une forme hideuse, commença d'arroser d'un sang fétide tous les nonstres de la nature.

Qui osera jamais raconter ce qui se passait alors dans les collèges ? Les hommes doutaient de tout * les jeunes gens nièrent tout. 'es poètes chantaient le désespoir : les jeunes gens sortirent des écoles avec le front serein, e visage frais et vermeil, et le blasphème à la bouche. D'ailleurs, le caractère français, lui de sa nature est gai et ouvert, prédominant toujours, les cerveaux se remplirent lisément des idées anglaises et allemandes ; mais les cœurs, trop légers pour lutter et pour souffrir, se flétrirent comme des fleurs brisées. Ainsi le principe de mort descendit rfroid dement et sans secousse de la tête aux entrailles. Au lieu d'avoir l'enthousiasme du i nal, nous n'eûmes que l'abnégation du bien ; au lieu du désespoir, l'insensibilité. Des enfants de quinze ans, assis nonchalamment sous des arbrisseaux en fleur, tenaient pas passe-temps des propos qui auraient fait fre mir d'horreur les bosquets immobiles de Versailles. La communion du Christ, l'hosti ce symbole éternel de l'amour céleste, se vait à cacheter des lettres ; les enfants crachaient le pain de Dieu.

Heureux ceux qui échappèrent à ces temp heureux ceux qui passèrent sur les abim en regardant le ciel ! Il y en eut sans doute et ceux-là nous plaindront.

Il est malheureusement vrai qu'il y a dans le blasphème une grande déperdition de force qui soulage le cœur trop plein. Lorsqu'u athée, tirant sa montre, donnait un quart d'heure à Dieu pour le foudroyer, il est certain que c'était un quart d'heure de colère et de jouissance atroce qu'il se procurait. C'éta le paroxysme du désespoir, un appel sar nom à toutes les puissances célestes ; c'éta j une pauvre et misérable créature se tordan sous le pied qui l'écrase ; c'était un grand cr de douleur. Et qui sait ? aux yeux de celui qui voit tout, c'était peut-être une prière.

Ainsi les jeunes gens trouvaient un emplo de la force inactive dans l'affectation du dé sespoir. Se railler de la gloire, de la religion, le l'amour, de tout au monde, est une grande ; onsolation pour ceux qui ne savent que faire ; ls se moquent par là d'eux-mêmes et se donnent raison tout en se faisant la leçon. Et puis il est doux de se croire malheureux, lorsqu'on n'est

que vide et ennuyé. La débauche, en outre, première conclusion des principes de mort, est une terrible meule de pressoir lorsqu'il s'agit de s'énervier.

En sorte que les riches se disaient : « Il n'y a de vrai que la richesse, tout le reste est un rêve ; jouissons et mourons. » Ceux d'une fortune médiocre se disaient : « Il n'y a de vrai que l'oubli, tout le reste est un rêve ; oublions et mourons. » Et les pauvres disaient : « Il n'y a de vrai que le malheur, tout le reste est un rêve ; blasphémons et mourons. »

Ceci est-il trop noir ? est-ce exagéré ? Qu'en pensez-vous ? Suis-je un misanthrope ? Qu'on me permette une réflexion.

En lisant l'histoire de la chute de l'empire romain, il est impossible de ne pas s'apercevoir du mal que les chrétiens, si admirables dans le désert, firent à l'État dès qu'ils eurent la puissance. « Quand je pense, dit Montesquieu, à l'ignorance profonde dans laquelle le clergé grec plongea les laïques, je ne puis m'empêcher de le comparer à ces Scythes dont parle Hérodote, qui crevaient les yeux à leur esclaves, afin que rien ne pût les distraire et les empêcher de battre leur lait. – Aucune affaire d'État, aucune paix, aucune guerre aucune trêve, aucune négociation, aucun mariage, ne se traitèrent que par le ministère des moines. On ne saurait croire quel mal il en résulta. »

Montesquieu aurait pu ajouter : Le christianisme perdit les empereurs, mais il sauva les peuples. Il ouvrit aux barbares les palais de Constantinople, mais il ouvrit les portes des chaumières aux anges consolateurs du Christ. Il s'agissait bien des grands de la terre ! et voilà qui est intéressant que les derniers râlements d'un empire corrompu jusqu'à la moelle des os, que le sombre galvanisme au moyen duquel s'agitait encore le squelette de la tyrannie sur la tombe d'Héliogabale et de Caracalla ! La belle chose à conserver que la momie de Rome embaumée des parfums de Néron, emmaillottée du linseul de Tibère ! Il s'agissait, messieurs les) litiques, d'aller trouver les pauvres et de leur dire d'être en paix ; il s'agissait de laisser ses vers et les taupes ronger les monuments et honte, mais de tirer des flancs de la moie une vierge aussi belle que la mère du préempteur, l'espérance, amie des opprimés. Voilà ce que fit le christianisme ; et maintenant, depuis tant d'années, qu'ont fait ceux qui l'ont détruit ? Ils ont vu

que le pauvre se laissait opprimer par le riche, le faible par fort, par cette raison qu'ils se disaient : Le riche et le fort m'opprimeront sur la terre ; mais, quand ils voudront entrer au paradis, je serai à la porte et je les accuserai devant le tribunal de Dieu. » Ainsi, hélas ! ils prenaient patience.,

Les antagonistes du Christ ont donc dit au pauvre « Tu prends patience jusqu'au jour de justice : il n'y a point de justice ; tu attends la vie éternelle pour y réclamer ta vengeance : il n'y a point de vie éternelle ; tu passes tes larmes et celles de ta famille, les larmes de tes enfants et les sanglots de ta femme, pour les porter aux pieds de Dieu à l'heure ! ta mort : il n'y a point de Dieu. »

Alors il est certain que le pauvre a essuyé ses larmes, qu'il a dit à sa femme de se tenir à ses enfants de venir avec lui, et qu'il s'est redressé sur la glèbe avec la force d'un taureau. Il a dit au riche : « Toi qui m'opprimes tu n'es qu'un homme ; » et au prêtre : « Toi qui m'as consolé, tu en as menti. » C'était justement là ce que voulaient les antagonistes du Christ. Peut-être croyaient-ils faire ainsi le bonheur des hommes, en envoyant le pauvre à la conquête de la liberté.

Mais, si le pauvre, ayant bien compris un fois que les prêtres le trompent, que les riches le dérobent, que tous les hommes ont les mêmes droits, que tous les biens sont de ce monde, et que sa misère est impie ; si le pauvre, croyant à lui et à ses deux bras pour toute croyance, s'est dit un beau jour « Guerre au riche ! à moi aussi la jouissance (ici-bas, puisqu'il n'y en a pas d'autre ! à moi la terre, puisque le ciel est vide ! à moi et mes vœux sublimes qui l'avez mené là, que tous, puisque tous sont égaux ! » ô raison direz-vous s'il est vaincu ?!

Sans doute vous êtes des philanthropes sans doute vous avez raison pour l'avenir, et le jour viendra où vous serez bénis : mais pas encore, en vérité, nous ne pouvons pas vous venir en aide. Lorsqu'autrefois l'opprimeur disait : A moi la terre ! – A moi le ciel ! » répondait l'opprimé. A présent que répondra-t-il ? Toute la maladie du siècle présent vient de deux causes ; le peuple qui a passé par 93 et par 1814 porte au cœur deux blessures. Tout ce qui était n'est plus ; tout ce qui sera n'est pas encore. Ne cherchez pas ailleurs le secret de nos maux.

Voilà un homme dont la maison tombe en ruine ; il l'a démolie pour en bâtir une autre. Les décombres gisent sur son champ, et il attend des pierres nouvelles pour son édifice nouveau. Au moment où le voilà prêt à tailler ; es moellons et à faire son ciment, la pioche en main, les bras retroussés, on vient lui dire que les pierres manquent, et lui conseiller de reblanchir les vieilles pour en tirer parti. Que voulez-vous qu'il fasse, lui qui ne veut point de ruines pour faire un nid à sa cou vée ? La carrière est pourtant profonde, les instruments trop faibles pour en tirer les pierres. « Attendez, lui dit-on, on les tirera peu à peu ; espérez, travaillez, avancez, reculez. » Que ne lui dit-on pas ? Et pendant ce temps là cet homme, n'ayant plus sa vieille maison et pas encore sa maison nouvelle, ne sait comment se défendre de la pluie, comment préparer son repas du soir, ni où travailler, ni où reposer, ni où vivre, ni où mourir, et ses enfants sont nouveau-nés.

Ou je me trompe étrangement, ou nous ressemblons à cet homme. O peuples de siècles futurs ! lorsque, par une chaude jour née d'été, vous serez courbés sur vos charrues dans les vertes campagnes de la patrie lorsque vous verrez, sous un soleil pur et sans tache, la terre, votre mère féconde sourire dans sa robe matinale au travailleur, son enfant bien-aimé ; lorsque, essuyant sur vos fronts tranquilles le saint baptême de la sueur, vous promènerez vos regards sur votre horizon immense, où il n'y aura pas un épi plus haut que l'autre dans la moisson humaine, mais seulement des bluets et des ! marguerites au milieu des blés jaunissants ; ô hommes libres ! quand alors vous remercerez Dieu d'être nés pour cette récolte, pensez à nous qui n'y serons plus, dites-vous que nous avons acheté bien cher le repos dont vous jouirez, plaignez-nous plus que tous vos pères : car nous avons beaucoup des laux qui les rendaient dignes de plainte, et nous avons perdu ce qui les consolait.

CHAPITRE III

J'ai à raconter à quelle occasion je fus pris d'abord de la maladie du siècle.

J'étais à table, à un grand souper, après e mascarade. Autour de moi mes amis franchement costumés, de tous côtés des jeunes ens et des femmes, tous étincelants de beauté de joie ; à droite et à gauche, des mets requis, des flacons, des lustres, des fleurs ; i -dessus de ma tête un orchestre bruyant, en face de moi ma maîtresse, créature superbe que j'idolâtrais.

J'avais alors dix-neuf ans, je n'avais éprouvé aucun malheur ni aucune maladie ; j'étais un caractère à la fois hautain et ouvert, avec toutes les espérances et un cœur débordant. Les vapeurs du vin fermentaient dans les veines c'était un de ces moments d'ivresse où tout ce qu'on voit, tout ce qu'il entend, vous parle de la bien-aimée. La nature entière parait alors comme une pierre précieuse à mille facettes, sur laquelle est gra le nom mystérieux. On embrasserait volontiers tous ceux qu'on voit sourire, et on sent le frère de tout ce qui existe. Ma ma tresse m'avait donné rendez-vous pour nuit, et je portais lentement mon verre à m lèvres en la regardant.

Comme je me retournais pour prendre u assiette, ma fourchette tomba. Je me baiss pour la ramasser, et, ne la trouvant pas d bord, je soulevai la nappe pour voir où elle avait roulé. J'aperçus alors sous la table pied de ma maîtresse qui était posé sur cel d'un jeune homme assis à côté d'elle ; leurs jambes étaient croisées et entrelacées, ils les resserraient doucement de temps de temps.

Je me relevai parfaitement calme, dema dai une autre fourchette et continuai à so per. Ma maîtresse et son voisin étaient, de leur côté, très-tranquilles aussi, se parlant peine et ne se regardant pas. Le jeune homn avait les coudes sur la table, et plaisanta vec une autre femme qui lui montrait son collier et ses bracelets. Ma maîtresse était amobile, les yeux fixes et noyés de langueur. Je les observai tous deux tant que dura le pas, et je ne vis ni dans leurs gestes ni sur leurs visages rien qui pût les trahir. A la fin, rsqu'on fut au dessert, je fis glisser ma rviette à terre, et, m'étant baissé de nouveau, je les retrouvai dans la même position, roitement liés l'un à l'autre.

J'avais promis à ma maîtresse de la ramer ce soir-là chez elle. Elle était veuve, et r conséquent fort libre, au moyen d'un eux parent qui l'accompagnait et lui serit de chaperon. Comme je traversais le péityle, elle m'appela. « Allons, Octave, me – elle, partons, me voilà. » Je me mis à rire

sortis sans répondre. Au bout de quelques s je m'assis sur une borne . Je ne sais à quoi pensais j'étais comme abruti et devenu sot par l'infidélité de cette femme dont je avais jamais été jaloux et sur laquelle je avais jamais conçu un soupçon. Ce que je tenais de voir ne me laissant aucun doute, demeurai comme étourdi d'un coup de massue, et ne me rappelle rien de ce qui s'opéra en moi durant le temps que je restai sur cette borne, sinon que, regardant machinalement le ciel et voyant une étoile filer, je salut cette lueur fugitive, où les poètes voient un monde détruit, et lui ôtai gravement mon chapeau.

Je rentrai chez moi fort tranquillement n'éprouvant rien, ne sentant rien, et me privai de réflexion. Je commençai à me déshabiller, et me mis au lit, mais à peine eu je posé la tête sur le chevet, que les esprits de la vengeance me saisirent avec une telle force, que je me redressai tout à coup contre la muraille, comme si tous les muscles mon corps fussent devenus de bois. Je descendis de mon lit en criant, les bras étendus ne pouvant marcher que sur les talons, car les nerfs de mes orteils étaient crispés. passai ainsi près d'une heure, complètement fou et raide comme un squelette. Ce fut mon premier accès de colère que j'éprouvai.

L'homme que j'avais surpris auprès de ma maîtresse était un de mes amis les plus intimes. J'allai chez lui le lendemain, accompagné d'un jeune avocat nommé Desgenas nous prîmes des pistolets, un autre témoin fûmes au bois de Vincennes. Pendant toute la route j'évitai de parler à mon adversaire et même de l'approcher : je résistai ainsi à l'envie que j'avais de le frapper ou de l'insulter, ces sortes de violences étant toujours hideuses et inutiles, du moment que la loi règle le combat en règle. Mais je ne pus me défendre d'avoir les yeux fixés sur lui. C'était un de mes camarades d'enfance, et il y avait eu entre nous un échange perpétuel de services depuis nombre d'années. Il connaissait parfaitement mon amour pour ma maîtresse, et m'avait même plusieurs fois fait entendre clairement que ces sortes de liens étaient sacrés pour un ami, et qu'il serait incapable de chercher à me supplanter, quand même il aimait la même femme que moi. Enfin j'avais toute sorte de confiance en lui, et je l'avais peut-être jamais serré la main d'une créature humaine plus cordialement que la tenne.

Je regardais curieusement, avidement, cet homme que j'avais entendu parler de l'amitié comme un héros de l'antiquité, et que je veais de voir caressant ma maîtresse. C'était la première fois de ma vie que je voyais un monstre : je le toisais d'un œil hagard pour observer comment il était fait. Lui que j'avais connu à l'âge de dix ans, avec qui j'avais vécu jour par jour dans la plus parfaite et plus étroite amitié, il me semblait que je ne l'avais jamais vu. Je me servirai ici d'une comparaison.

Il y a une pièce espagnole, connue de tous le monde, dans laquelle une statue de pierre vient souper chez un débauché, envoyée par la justice céleste. Le débauché fait bonne contenance et s'efforce de paraître indifférent mais la statue lui demande la main, et, de qu'il la lui a donnée, l'homme se sent pris d'un froid mortel et tombe en convulsion.

Or, toutes les fois que, durant ma vie, m'est arrivé d'avoir cru pendant longtemps] avec confiance, soit à un ami, soit à une maîtresse, et de découvrir tout d'un coup que j'étais trompé, je ne puis rendre l'effet que cette découverte a produit sur moi qu'en comparant à la poignée de main de la statue. C'est véritablement l'impression du marbre comme si la réalité, dans toute sa mortelle froideur, me glaçait d'un baiser ; c'est le toucher de l'homme de pierre. Hélas ! l'affreux convive a frappé plus d'une fois à ma porte ; plus d'une fois nous avons soupé ensemble.

Cependant, les arrangements faits, nous nous mimes en ligne, mon adversaire et moi, avançant lentement l'un sur l'autre. Il tira le remier et me blessa au bras droit. Je pris aussitôt mon pistolet de l'autre main ; mais je ne pus le soulever, la force me manquant, et je tombai sur un genou.

Alors je vis mon ennemi s'avancer précipitamment, d'un air inquiet et le visage très-pâle. Mes témoins accoururent en même temps, voyant que j'étais blessé ; mais il les cartabla et me prit la main de mon bras maide. Il avait les dents serrées et ne pouvait parler. Je vis son angoisse. Il souffrait du plus affreux mal que l'homme puisse éprouver. « Va-t'en ! lui criai-je, va-t'en t'essuyer ton draps de *** ! » Il suffoquait, et moi aussi. On me mit dans un fiacre, où je trouvai un médecin. La blessure ne se trouva pas dangereuse, la balle n'ayant point touché les os ; mais j'étais dans un tel état d'excitation, qu'il était impossible de me panser sur-le-champ. Au moment où le fiacre partait, je vis à la fenêtre une main tremblante : c'était mon

adversaire qui revenait encore, Je secouai la tête pour toute réponse ; j'étais dans une telle rage, que j'aurais vainement fait un effort pour lui pardonner, tout en sentant bien qu son repentir était sincère.

Arrivé chez moi, le sang qui coulait abon damment de mon bras me soulagea beau coup ; car la faiblesse me délivra de ma co lère, qui me faisait plus de mal que ma blessure. Je me couchai avec délices, et je crois que je n'ai jamais rien bu de plus agréa ble que le premier verre d'eau qu'on me donna.

M'étant mis au lit, la fièvre me prit. Ce fu alors que je commençai à verser des larmes Ce que je ne pouvais concevoir, ce n'était pas que ma maîtresse eût cessé de m'aimer, mais c'était qu'elle m'eût trompé. Je ne comprenais pas par quelle raison une femme qu'elle n'est forcée ni par le devoir ni par l'intérêt peut mentir à un homme lorsqu'elle en aima un autre. Je demandais vingt fois par jour à Desgenais comment cela était possible. « Si j'étais son mari, disais-je, ou si je la payaisi je concevrais qu'elle me trompât ; mais pourquoi, si elle ne m'aimait plus, ne pas me le lire ? pourquoi me tromper ? » Je ne concevais pas qu'on pût mentir en amour : j'étais in enfant alors, et j'avoue qu'à présent je nu le comprends pas encore. Toutes les fois que e suis devenu amoureux d'une femme, je le ui ai dit, et toutes les fois que j'ai cessé l'l'aimer une femme, je le lui ai dit de même, avec la même sincérité, ayant toujours pensé que, sur ces sortes de choses, nous ne pouvons rien par notre volonté, et qu'il n'y a de crime qu'au mensonge.

1 Desgenais, à tout ce que je disais, me répondait : « C'est une misérable ; promettez-moi de ne plus la voir. » Je le lui jurai solennellement. Il me conseilla, en outre, de ne lui point écrire, même pour lui faire des reprohes, et, si elle m'écrivait, de ne pas répon-Ire. Je lui promis tout cela, presque étonné qu'il me le demandât, et indigné de ce qu'il pouvait supposer le contraire.

Cependant la première chose que je fis, dès que je pus me lever et sortir de ma chambre, ut de courir chez ma maîtresse. Je la trouvai seule, assise sur une chaise, dans un coin le sa chambre, le visage abattu et dans le plus grand désordre. Je l'accablai des plus violents reproches ; j'étais ivre de désespobq Je criais à faire retentir toute la maison, , en même temps les

larmes me coupaient paq fois la parole si violemment, que je tombad sur le lit pour leur donner un libre couru « Ah ! infidèle ! ah ! malheureuse ! lui disais-ja' en pleurant, tu sais que j'en mourrai : cela te fait-il plaisir ? que t'ai-je fait ? »

Elle se jeta à mon cou, me dit qu'elle avait été séduite, entraînée ; que mon rival l'avait enivrée dans ce fatal souper, mais qu'elle n'avait jamais été à lui, qu'elle s'était aban donnée à un moment d'oubli ; qu'elle avail commis une faute, mais non pas un crime enfin, qu'elle voyait bien tout le mal qu'elle m'avait fait ; mais que, si je ne lui pardonnais, elle en mourrait aussi. Tout ce que le repentir sincère a de larmes, tout ce que la douleur a d'éloquence, elle l'épuisa pour me consoler ; pâle et égarée, sa robe entr'ouverte ses cheveux épars sur ses épaules, à genoux au milieu de la chambre, jamais je ne l'avais vue si belle, et je frémissais d'horreur pendant que tous mes sens se soulevaient à ces spectacle.

Je sortis brisé, n'y voyant plus et pouvant peine me soutenir. Je ne voulais jamais la voir ; mais, au bout d'un quart d'heure, j'y tournai. Je ne sais quelle force désespérée 'y poussait ; j'avais comme une sourde ene de la posséder encore une fois, de boire r son corps magnifique toutes ces larmes mères, et de nous tuer après tous les deux. afin, je l'abhorrais et je l'idolâtrais ; je senis que son amour était ma perte, mais que vivre sans elle était impossible. Je montai ez elle comme un éclair ; je ne parlai à aun domestique ; j'entrai tout droit, connaisnt la maison, et je poussai la porte de sa ambre.

Je la trouvai assise devant sa toilette, immobile et couverte de pierreries. Sa femme chambre la coiffait ; elle tenait à la main morceau de crêpe rouge qu'elle passait gèrement sur ses joues. Je crus faire un ve : il me paraissait impossible que ce fût cette femme que je venais de voir, il y avait quart d'heure, noyée de douleur et étene sur le carreau ; je restai comme une sta-2. Elle, entendant sa porte s'ouvrir, tourna tête en souriant. « Est-ce vous ? » dit-elle. Elle allait au bal, et attendait mon rival, qui devait l'y conduire. Elle me reconnut, sert les lèvres et fronça le sourcil.

Je fis un pas pour sortir. Je regardai nuque, lisse et parfumée, où ses cheve étaient noués, et sur laquelle étincelait peigne de diamant : cette nuque, siège de force vitale, était plus noire que l'enfer ; de tresses luisantes

y étaient tordues, et légers épis d'argent se balançaient au-dessus. Ses épaules et son cou, plus blanc que le lait en faisaient ressortir le duvet rude et abondant. Il y avait dans cette crinière retroussée je ne sais quoi d'impudemment beau qui se blâmait de me railler du désordre où je l'avais vu un instant auparavant. J'avancai tout d'un coup et frappai cette nuque d'un revers. mon poing fermé. Ma maîtresse ne put pas un cri ; elle tomba sur ses mains, après quoi je sortis précipitamment. f

Rentré chez moi, la fièvre me reprit avec une telle violence, que je fus obligé de ne remettre au lit. Ma blessure s'était rouverte et j'en souffrais beaucoup. Desgenais vint me voir ; je lui racontai tout ce qui s'était passé. Il m'écouta dans un grand silence, puis promena quelque temps par la chambre comme un homme irrésolu. Enfin il s'arrêta devant moi et partit d'un éclat de rire. Est-ce que c'est votre première maîtresse ? Le dit-il. – Non ! lui dis-je, c'est la dernière. »

Vers le milieu de la nuit, comme je dormis d'un sommeil agité, il me sembla dans rêve entendre un profond soupir. J'ouvris yeux et vis ma maîtresse debout près de son lit, les bras croisés, pareille à un spectre, me put retenir un cri d'épouvante, croyant une apparition sortie de mon cerveau malade. Je me lançai hors du lit et m'enfuis à l'autre bout de la chambre ; mais elle vint à moi. « C'est moi, » dit-elle ; et, me prenant à basle-corps, elle m'entraîna. « Que me veux-tu ? criai-je ; lâche-moi ! je suis capable de te tuer tout à l'heure !

– Eh bien, tue-moi ! dit-elle. Je t'ai trahi, t'ai menti : je suis infâme et misérable ; mais je t'aime, et ne puis me passer de toi. » e la regardai : qu'elle était belle ! Tout son corps frémissait ; ses yeux, perdus d'amour, demandaient des torrents de volupté ; sa gorge était nue, ses lèvres brûlaient. Je la soulevai dans mes bras. « Soit ! lui dis-je ; mais devant Dieu qui nous voit, par l'âme de mon père je te jure que je te tue tout à l'heure moi aussi. » Je pris un couteau de table qui était sur ma cheminée et le posai sous la main.

« Allons, Octave, me dit-elle en souria et en m'embrassant, ne fais pas de folie. Viens, mon enfant ! toutes ces horreurs font mal ; tu as la fièvre. Donne-moi ce couteau. »,

Je vis qu'elle voulait le prendre. « Écoute moi, lui dis-je alors : je ne sais qui vous êtes et quelle comédie vous jouez ; mais, quand moi, je ne la joue pas. Je vous ai aimée autant qu'un homme peut aimer sur la terre, (pour mon malheur et ma mort, sachez que vous aimez encore éperdument. Vous venez me dire que vous m'aimez aussi, je le veux bien ; mais, par tout ce qu'il y a de sacré au monde, si je suis votre amant ce soir, un autre ne le sera pas demain. Devant Dieu, devant Dieu, répétais-je, je ne vous reprendrai pour maîtresse, car je vous hais autant que je vous aime. Devant Dieu, si vous voulez d, moi, je vous tue demain matin. » En parlant ainsi, je me renversai dans un complet déce. Elle jeta son manteau sur ses épaules et prit en courant.

Lorsque Desgenais sut cette histoire, il me dit : « Pourquoi n'avez-vous pas voulu d'elle ? vous êtes bien dégoûté : c'est une jolie femme.

– Plaisantez-vous ? lui dis-je. Croyez-vous l'une pareille femme puisse être ma maîtresse ? croyez-vous que je consente jamais à partager avec un autre ? songez-vous qu'elle-même avoue qu'un autre la possède, et roulez-vous que j'oublie que je l'aime, afin la posséder aussi ? Si ce sont là vos amours, us me faites pitié. »

Desgenais me répondit qu'il n'aimait que ses filles, et qu'il n'y regardait pas de si près. Mon cher Octave, ajouta-t-il, vous êtes bien né ; vous voudriez avoir bien des choses, de belles choses, mais qui n'existent pas. vous croyez à une singulière sorte d'amour, peut-être en êtes-vous capable ; je le crois, mais ne le souhaite pas pour vous. Vous aurez d'autres maîtresses, mon ami, et vous regretterez un jour à venir ce qui vous est arrivé cette nuit. Quand cette femme est venue vous trouver, il est certain qu'elle vous aimait ; elle ne vous aime peut-être pas à l'heure qu'il est elle est peut-être dans les bras d'un autre mais elle vous aimait cette nuit-là, dans cette chambre ; et que vous importe le reste Vous aviez là une belle nuit, et vous la regretterez, soyez-en sûr, car elle ne reviendrait plus. Une femme pardonne tout, excepté qu'on ne veuille pas d'elle. Il fallait que son amour pour vous fût terrible, pour qu'elle vînt vous trouver, se sachant et s'avouant coupable, se doutant peut-être qu'elle sera refusée. Croyez-moi, vous regretterez une nuit pareille, car c'est moi qui vous dis que vous n'en aurez guère. »

Il y avait dans tout ce que disait Desgenais un air de conviction si simple et profond, une si désespérante tranquillité d'expérience, que je frissonnais en l'écouter. Pendant qu'il parlait, j'éprouvai une tentation violente d'aller encore chez ma tante, ou de lui écrire pour la faire venir. J'étais incapable de me lever : cela me sauve de la honte de m'exposer de nouveau à trouver ou attendant mon rival ou enfermé avec lui. Mais j'avais toujours la facilité de lui écrire ; je me demandais malgré moi dans le cas où je lui écrirais, si elle viendrait.

Lorsque Desgenais fut parti, je sentis une agitation si affreuse, que je résolus d'y mettre un terme, de quelque manière que ce fut. Après une lutte terrible, l'horreur surmonta enfin l'amour. J'écrivis à ma maîtresse que je ne la reverrais jamais, et que je la pria de ne plus revenir, si elle ne voulait exposer à être refusée à ma porte. Je sonnai violemment, j'ordonnai qu'on portât ma lettre le plus vite possible. À peine mon domestique eut-il fermé la porte, que je le rapelai. Il ne m'entendit pas ; je n'osai le rappeler une seconde fois ; et, mettant mes deux mains sur mon visage, je demeurai enseveli dans le plus profond désespoir.

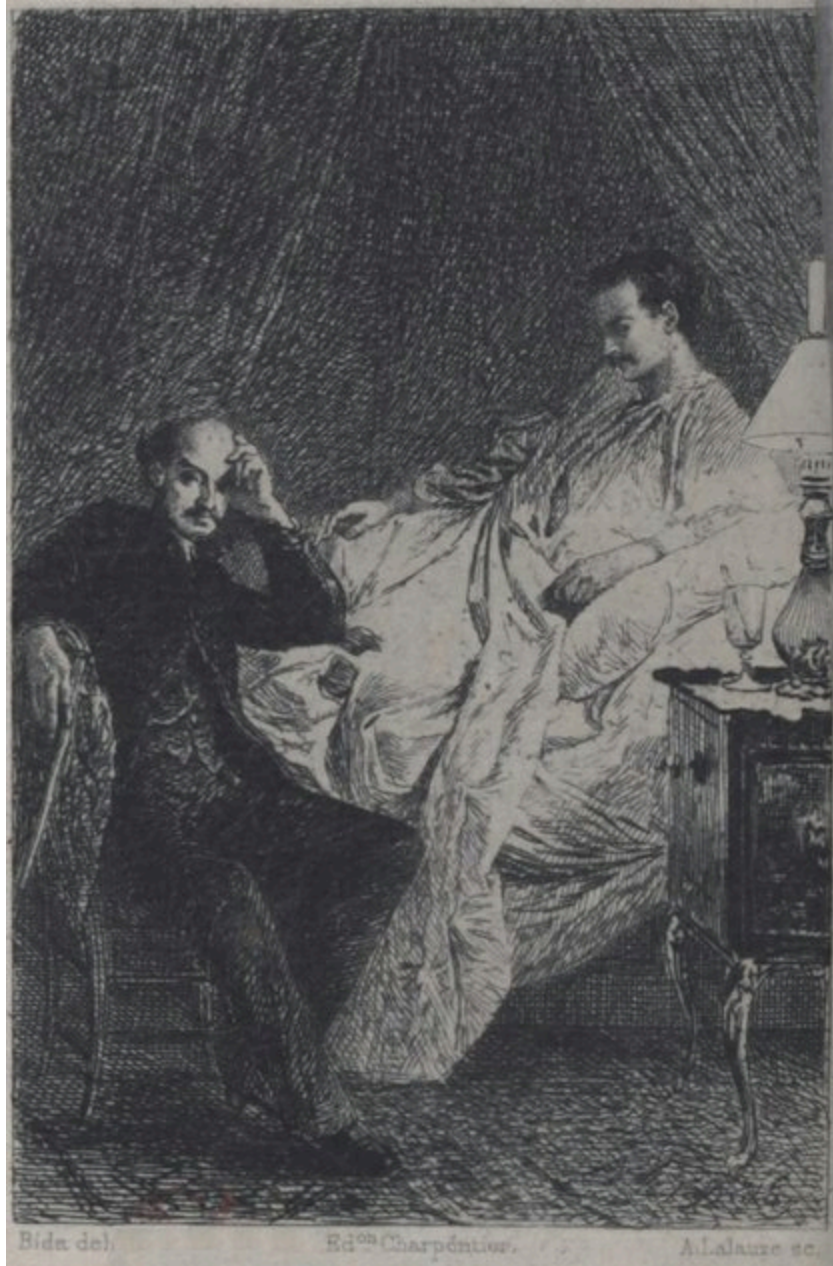
CHAPITRE IV

Le lendemain, au lever du soleil, la première pensée qui me vint fut de me demander : « Que ferai-je à présent ? »

Je n'avais point d'état, aucune occupation. J'avais étudié la médecine et le droit, sans pouvoir me décider à prendre l'une ou l'autre de ces deux carrières ; j'avais travaillé mois chez un banquier avec une telle inertie, que j'avais été obligé de donner démission à temps pour n'être pas renvoyé. J'avais fait de bonnes études, mais superficielles, ayant une mémoire qui va de l'exercice et qui oublie aussi facilement qu'elle apprend.

Mon seul trésor, après l'amour, était l'idée d'un culte farouche, et je l'avais pour dépendance. Dès ma puberté, je lui avais ainsi dit consacré dans mon cœur. C'était un certain jour que mon père, pensant déjà à mon avenir, m'avait parlé de plusieurs carrières, entre lesquelles il me laissait le

choi ; J'étais accoudé à ma fenêtre, et je regarda un peuplier maigre et solitaire qui se balança dans le jardin. Je réfléchissais à tous ces états divers, et délibérais d'en prendre un. Je les remuai tous dans ma tête l'un après l'autre jusqu'au dernier ; après quoi ne me sentant du goût pour aucun, je laissai flotter mes pensées. Il me sembla tout à coup que je sentais la terre se mouvoir, et que la force sourde et invisible qui l'entraîne dans l'espace se rendait saisissable à mes sens ; je la voyais monter dans le ciel ; il me semblait que j'étais comme sur un navire ; le peuplier que j'avais devant les yeux me paraissait comme un mât de vaisseau ; je me levai et étendant les bras et m'écriai : « C'est bien ; savez peu de chose d'être un passager d'un jour sur ce navire flottant dans l'éther ; c'est en assez peu d'être un homme, un point de voir sur ce navire : je serai un homme, mais on est une espèce d'homme particulière ! »



CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈCLE.

Tel était le premier vœu qu'à l'âge de quatorze ans j'avais prononcé en face de la nature, et depuis ce temps je n'avais rien essayé que par obéissance pour mon père, mais sans pouvoir jamais vaincre ma répugnance,

J'étais donc libre, non par paresse, mais par volonté ; aimant d'ailleurs tout ce qu'a fait Dieu, et bien peu de ce qu'a fait l'homme. Je n'avais connu

de la vie que l'amour, du tonde que ma maîtresse, et n'en voulais avoir autre chose. Aussi, étant devenu noueux en sortant du collège, j'avais cru ncèrement que c'était pour ma vie entière, et toute autre pensée avait disparu

Mon existence était sédentaire. Je passais la journée chez ma maîtresse, mon grand plaisir était de l'emmener à la campagna durant les beaux jours de l'été, et de ma coucher près d'elle dans les bois, sur l'herbd ou sur la mousse, le spectacle de la nature dans sa splendeur ayant toujours été pour moi le plus puissant des aphrodisiaques. En hiver, comme elle aimait le monde, nous courions les bals et les masques, en sorte que cette vie oisive ne cessait jamais ; et, par la raison que je n'avais pensé qu'à elle tant qu'elle m'avait été fidèle, je me trouvais sans une pensée lorsqu'elle m'eut trahi.

Pour donner une idée de l'état où se trouvait alors mon esprit, je ne puis mieux le comparerqu'àun de ces appartements comme on en voit aujourd'hui, où se trouvent rassemblés et confondus des meubles de tous les temps et de tous les pays. Notre siècle n'a point de formes. Nous n'avons imprimé le cachet de notre temps ni à nos maisons, ni à nos jardins, ni à quoi que ce soit. On rencontre dans les rues des gens qui ont la barbe taillée comme du tempsde Henri III, d'autres qui sont rasés, d'autres qui ont les cheveux arrangés comme ceux du portrait de Raphaël, d'autres comme du temps de Jésus-Christ. Aussi les appartements des riches sont des cabinets de curiosités ; l'antique, le gothique, ce goût de la Renaissance, celui de Louis XIII, out est pêle-mêle. Enfin nous avons de tous es siècles, hors du nôtre, chose qui n'a jamais été vue à une autre époque : l'éclectrisme est notre goût ; nous prenons tout ce que nous trouvons, ceci pour sa beauté, cela pour sa commodité, telle autre chose pour son antiquité, telle autre pour sa laideur même ; en sorte que nous ne vivons que le débris, comme si la fin du monde était iroche.

Tel était mon esprit : j'avais beaucoup lu ; en outre, j'avais appris à peindre. Je savais : ar cœur une grande quantité de choses, mais rien par ordre, de façon que j'avais la prête à la fois vide et gonflée, comme une éponge Je devenais amoureux de tous les poètes l'un après l'autre ; mais, étant d'une lature très-impressionnable, le dernier venu avait toujours le don de me dégoûter du reste. e m'étais fait un grand magasin de ruines, jusqu'à

ce qu'enfin, n'ayant plus soif à force de boire la nouveauté et l'inconnu, je m'étais trouvé une ruine moi-même.

Cependant sur cette ruine il y avait quelque chose de bien jeune encore : c'était l'espérance de mon cœur, qui n'était qu'un enfant.

Cette espérance, que rien n'avait flétrie ni corrompue, et que l'amour avait exaltée jusqu'à l'excès, venait tout à coup de recevoir une blessure mortelle. La perfidie de ma maîtresse l'avait frappée au plus haut de son vol, et, lorsque j'y pensais, je me sentais dans l'âme quelque chose qui défaillait convulsivement, comme un oiseau blessé qui agonise.

La société, qui fait tant de mal, ressemble à ce serpent des Indes dont la demeure est la feuille d'une plante qui guérit sa morsure : elle présente presque toujours le remède à côté de la souffrance qu'elle a causée. Par exemple, un homme qui a son existence réglée, les affaires au lever, les visites à telle heure, le travail à telle autre, l'amour à telle autre, peut perdre sans danger sa maîtresse. Ses occupations et ses pensées sont comme ces soldats impassibles rangés en bataille sur une même ligne : un coup de feu en emporte un ; les voisins se resserrent, et il n'y paraît pas.

Je n'avais pas cette ressource depuis que j'étais seul : la nature, ma mère chérie, me semblait au contraire plus vaste et plus vide que jamais. Si j'avais pu oublier entièrement ma maîtresse, j'aurais été sauvé. Que de gens qui il n'en faut pas tant pour les guérir ! ceux-là sont incapables d'aimer une femme infidèle, et leur conduite, en pareil cas, est admirable de fermeté. Mais est-ce ainsi qu'on lève à dix-neuf ans, alors que, ne connaissant rien au monde, désirant tout, le jeune homme est à la fois le germe de toutes les passions ? De quoi doute cet âge ? A droite, à gauche, en bas, à l'horizon, partout quelque voix qui s'appelle. Tout est désir, tout est rêverie. Il y a une réalité qui tient lorsque le cœur est jeune ; il n'y a ni chène si nouveau et si dur dont ne sorte une dryade ; et, si on avait cent ans, on ne craindrait pas de les ouvrir dans le vide : on n'a qu'à y serrer sa maîtresse, et le vide est rempli.

Quant à moi, je ne concevais pas qu'on fit autre chose que d'aimer ; et, lorsqu'on me parlait d'une autre occupation, je ne répondais pas. Ma passion pour ma maîtresse avait été comme sauvage, et toute ma vie en ressentait je ne sais quoi de monacal et de farouche. Je n'en veux citer qu'un exemple. Elle m'avait donné son portrait en miniature dans un

médaille ; je le portais sur le cœur, ! chose que font bien des hommes ; mais, ayant trouvé un jour chez un marchand de curiosités une discipline de fer, au bout de laquelle 1 était une plaque hérissée de pointes, j'avais i fait attacher le médaille sur la plaque et le portais ainsi. Ces clous, qui m'entraient dans la poitrine à chaque mouvement, me causaient une volupté si étrange, que j'appuyais quelquefois ma main pour les sentir plus profondément. Je sais bien que c'est de la folie, l'amour en fait bien d'autres.

Depuis que cette femme m'avait trahi, j'avais ôté le cruel médaille. Je ne puis dire avec quelle tristesse j'en détachai la ceinture de fer, et quel soupir poussa mon cœur lorsqu'il s'en trouva délivré 1 « Ah ! pauvres cicatrices, me dis-je, vous allez donc vous effacer ? Ah 1 ma blessure, ma chère blessure, quel baume vais-je poser sur toi ? » J'avais beau haïr cette femme : elle était, pour ainsi dire, dans le sang de mes veines ; je la maudissais, mais j'en rêvais. Que faire i cela ? que faire à un rêve ? quelle raison donner à des souvenirs de chair et de sang ? Macbeth, ayant tué Duncan, dit que l'Océan ne laverait pas ses mains ; il n'aurait pas lavé mes cicatrices. Je le dis à Desgenais : « Que voulez-vous ? dès que je m'endors, sa tête est là sur l'oreiller. »

Je n'avais vécu que par cette femme : douter d'elle, c'était douter de tout ; la maudire, tout renier, la perdre, tout détruire. Je ne sortais plus ; le monde m'apparaissait comme peuplé de monstres, de bêtes fauves et de crocodiles. A tout ce qu'on me disait pour me distraire, je répondais : « Oui, c'est bien : dit, et soyez certain que je n'en ferai rien. »

Je me mettais à la fenêtre et je me disais : « Elle va venir, j'en suis sûr ; elle vient, elle tourne la rue : je la sens qui approche. Elle ne peut vivre sans moi, pas plus que moi sans elle. Que lui dirai-je ? quel visage ferai-je ? » Là-dessus ses perfidies me revenaient. « Ah ! qu'elle ne vienne pas ! m'écriais-je ; qu'elle n'approche pas ! je suis capable de la tuer ! »

Depuis ma dernière lettre, je n'en entendais plus parler. « Enfin, que fait-elle ? me disais-je. Elle en aime un autre ? aimons-en donc une autre aussi. Qui aimer ? » Et, tout en cherchant, j'entendais comme une voix lointaine qui me criait : « Toi, une autre que moi ! Deux êtres qui s'aiment, qui

s'embrassent, et qui ne sont pas toi et moi 1 Est-ce que c'est possible ? Est-ce que tu es fou ? »

« Lâche ! me disait Desgenais, quand oublierez-vous cette femme ? Est-ce donc une si grande perte ? Le beau plaisir d'être aimé d'elle ! Prenez la première venue.

– Non, lui répondais-je, ce n'est pas une si grande perte. N'ai-je pas fait ce que je devais ? ne l'ai-je pas chassée d'ici ? Qu'avez-vous donc à dire ? Le reste me regarde ; les taureaux blessés dans le cirque sont libres d'aller se coucher dans un coin avec l'épée du matador dans l'épaule, et de finir en paix. Qu'est-ce que j'irai faire, dites-moi, là ou là ? Qu'est-ce que c'est que vos premières venues ? Vous me montrerez un ciel pur, des arbres et des maisons, des hommes qui parlent, bivent, chantent, des femmes qui dansent des chevaux qui galopent : tout cela n'est as la vie, c'est le bruit de la vie. Allez, allez, laissez-moi le repos. »

CHAPITRE V

Quand Desgenais vit que mon désespoir ait sans remède, que je ne voulais écouter rsonne ni sortir de ma chambre, il prit la lose au sérieux. Je le vis arriver un soir avec un air de gravité ; il me parla de ma aïtresse, et continua sur un ton de persi-Lge, disant des femmes tout le mal qu'il pensait. Tandis qu'il parlait, je m'étais ap-jyé sur mon coude, et, me soulevant sur on lit, je l'écoutais attentivement.

C'était par une de ces sombres soirées où vent qui siffle ressemble aux plaintes d'un courant, une pluie aiguë fouettait les vitres, passant par intervalles un silence de mort.) ute la nature souffre par ces temps : les , bres s'agitent avec douleur ou courbent .stement la tête ; les oiseaux des champs se serrent dans les buissons ; les rues des cités sont vides. Ma blessure me faisait souffrir La veille encore, j'avais une maîtresse et un ami : ma maîtresse m'avait trahi, mon an m'avait étendu dans un lit de douleur. Je ne démêlais pas encore clairement ce qui se pa sait dans ma tête : il me semblait tantôt qu j avais fait un rêve plein d'horreur, et que j

n'avais qu'à fermer les yeux pour me réveiller le lendemain ; tantôt c'était ma vie entière qui me paraissait un songe ridicule et puéril, dont la fausseté venait de se dévoiler. Desgenais était assis devant moi près de la lampe ; il était ferme et sérieux avec un sourire perpétuel. C'était un homme plein de cœur, mais sec comme la pierre ponce. Une précoce expérience l'avait rendu chauve avant l'âge ; il connaissait la vie et avait pleuré dans son temps ; mais sa douleur portait cuirasse : il était matérialiste et attendait la mort.

« Octave, me dit-il, d'après ce qui se passe en vous, je vois que vous croyez à l'amour tel que les romanciers et les poètes le représentent ; vous croyez, en un mot, à ce qui se dit ici-bas et non à ce qui s'y fait. Cela vient de ce que vous ne raisonnez pas sainement peut vous mener à de très-grands malheurs.

« Les poètes représentent l'amour comme ; sculpteurs nous peignent la beauté, comme les musiciens créent la mélodie : c'est-à-dire que, doués d'une organisation rêveuse et exquise, ils rassemblent avec discernement et avec ardeur les éléments les plus purs de la vie, les lignes les plus belles ; la matière et les voix les plus harmonieuses de la nature. Il y avait, dit-on, à Athènes, une grande quantité de belles filles : Pheidias les dessina toutes l'une après l'autre, après quoi, de toutes ces beautés diverses, qui chacune avaient leur défaut, il fit une beauté unique, sans défaut, et créa la Vénus. Le premier homme qui fit un instrument de musique, et qui donna à cet art ses règles et ses lois, avait écouté, longtemps auparavant, murmurer les roseaux et chanter les fauvettes. Ainsi les poètes, qui connaissent la vie, après avoir vu beaucoup d'amours plus ou moins passagers, après avoir senti profondément jusqu'à quel degré d'exaltation sublime la passion peut s'élever par moments, retranchant de la nature humaine tous les éléments qui la dégradent créèrent ces noms mystérieux qui passent d'âge en âge sur les lèvres des hommes Daphnis et Chloé, Héro et Léandre, Pyram et Thisbé.

« Vouloir chercher dans la vie réelle de beaux pareils à ceux-là, éternels et absolus, c'est la même chose que de chercher si la place publique des femmes aussi belles que la Vénus, ou de vouloir que les rossignols chantent les symphonies de Beethoven.

« La perfection n'existe pas la comprendra est le triomphe de l'intelligence humaine ; 1 désirer pour la posséder est la plus dan gereuse des folies. Ouvrez votre fenêtre Octave ; ne voyez-vous pas l'infini ? ne sentez-vous pas que le ciel est sans bornes votre raison ne vous le dit-elle pas ? Cepen dant, concevez-vous l'infini ? vous faites-vous quelque idée d'une chose sans fin, vous qu êtes né d'hier et qui mourrez demain : Ce spectacle de l'immensité a, dans tous les pay du monde, produit les plus grandes démènces. Les religions viennent de là ; c'est pour posséder l'infini que Caton s'est coupé gorge, que les chrétiens se livraient aux ns, les huguenots aux catholiques ; tous les peuples de la terre ont étendu les bras rs cet espace immense, et ont voulu s'y écipiter. L'insensé veut posséder le ciel ; ssage l'admire, s'agenouille et ne désire les.

« La perfection, ami, n'est pas plus faite sur nous que l'immensité. Il faut ne la chercher en rien, ne la demander à rien, ni à amour, ni à la beauté, ni au bonheur, ni à vertu, mais il faut l'aimer pour être vereux, beau et heureux autant que l'homme put l'être.

« Supposons que vous avez dans votre cachet d'étude un tableau de Raphaël que vous gardiez comme parfait ; supposons qu'hier tir, en le considérant de près, vous avez découvert dans un des personnages de ce ta-eau Une faute grossière de dessin, un membre cassé ou un muscle hors nature, comme il s'en trouve un, dit-on, dans l'un des bras du Gladiateur antique : vous éprouverez certainement un grand déplaisir, mais vous ne jetterez cependant pas au feu votre bleau ; vous direz seulement qu'il n'est pas parfait, mais qu'il y a des morceaux qui soi dignes d'admiration

« Il y a des femmes que leur bon nature et la sincérité de leur cœur empêchent d'avoï deux amants à la fois. Vous avez cru qu votre maîtresse était ainsi ; cela vaudra mieux en effet. Vous avez découvert qu'elle vous trompait ; cela vous oblige-t-il à la mépriser, à la maltraiter, à croire enfin qu'elle est digne de votre haine ?

« Quand bien même votre maîtresse n vous aurait jamais trompé, et quand elle n'aimerait que vous à présent, songez Octave, combien son amour serait encor loin de la perfection, combien il serait hu main, petit, restreint aux lois de l'hypocrisi du monde ; songez qu'un autre homme l'a

possédée avant vous, et même plus d'un autre homme ; que d'autres encore la posséderont après vous.

« Faites cette réflexion : ce qui vous pousse en ce moment au désespoir, c'est cette idée de perfection que vous vous étiez faite sur votre maîtresse, et dont vous voyez qu'elle est déchue. Mais, dès que vous comprendrez bien que cette idée première elle-même était imaine, petite et restreinte, vous verrez que c'est bien peu de chose qu'un degré de plus ou de moins sur cette grande échelle purrie de l'imperfection humaine.

« Vous conviendrez volontiers, n'est-ce pas ? que votre maîtresse a eu d'autres hommes et qu'elle en aura d'autres, vous me serez sans doute que peu vous importe de le voir, pourvu qu'elle vous aime, et qu'elle lit que vous tant qu'elle vous aimera, Mais moi je vous dis : Puisqu'elle a eu d'autres hommes que vous, qu'importe donc que ce soit hier ou il y a deux ans ? Puisqu'elle aura d'autres hommes, qu'importe que ce soit demain ou dans deux autres années ? Puisqu'elle le doit vous aimer qu'un temps, et puisqu'elle vous aime, qu'importe donc que ce soit pendant deux ans ou pendant une nuit ? êtes-vous homme, Octave ? Voyez-vous les nouilles tomber des arbres, le soleil se lever se coucher ? Entendez-vous vibrer l'horloge de : la vie à chaque battement de votre cœur ? a-t-il donc une si grande différence pour [] Us entre un amour d'un an et un amour une heure, insensé qui, par cette fenêtre ouverte comme la main, pouvez voir l'infini ?

« Vous appelez honnête la femme qui vous aime deux ans fidèlement ; vous avez aussi : pareillement un almanach fait exprès pour savoir combien de temps les baisers des hommes mettent à sécher sur les lèvres de femmes. Vous faites une grande différence entre la femme qui se donne pour de l'argent et celle qui se donne pour du plaisir, entre celle qui se donne pour de l'orgueil et celle qui se donne pour du dévouement. Parmi les femmes que vous achetez, vous payez les une plus cher que les autres ; parmi celles qui vous recherchent pour le plaisir des sens vous vous abandonnez aux unes avec plus de confiance qu'aux autres ; parmi celles que vous avez par vanité, vous vous montrez plus glorieux de celle-ci que de celle-là, et de celles à qui vous vous dévouez, il y en a à qui vous donnerez le tiers de votre cœur, à une autre le quart, à une autre la moitié selon son éducation, ses mœurs,

son nom sa naissance, sa beauté, son tempérament ; selon l'occasion, selon ce qu'on en dit, selon l'heure qu'il est, selon ce que vous avez bu à dîner.

« Vous avez des femmes, Octave, par la liaison que vous êtes jeune, ardent, que votre sang est chaud et régulier, que vos cheveux sont peignés avec soin ; mais, par cette raison même, mon ami, vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme.

« La nature, avant tout, veut la reproduction des êtres ; partout, depuis le sommet des montagnes jusqu'au fond de l'Océan, la vie a peur de mourir. Dieu, pour conserver un ouvrage, a donc établi cette loi, que la plus grande jouissance de tous les êtres vivants fût l'acte de la génération. Le palmier, envoyant à sa femelle sa poussière féconde, frémit d'amour dans les vents embrassés ; le cerf en rut éventre sa biche qui lui assiste ; la colombe palpite sous les ailes du mâle comme une sensitive amoureuse ; et l'homme, tenant dans ses bras sa compagne, au sein de la toute-puissante nature, sent grandir dans son cœur l'étincelle divine qui a créé.

O mon ami ! lorsque vous serrez dans vos bras nus une belle et robuste femme, si volupté vous arrache des larmes, si vous devez sangloter sur vos lèvres des serments d'amour éternel, si l'infini vous descend dans le cœur ne craignez pas de vous livrer, fustiez-vous avec une courtisane.

« Mais ne confondez pas le vin avec l'ivresse ; ne croyez pas la coupe divine où vous buvez le breuvage divin ; ne vous étonne pas le soir de la trouver vide et brisée. C'est une femme, c'est un vase fragile, fait de terre par un potier.

« Remerciez Dieu de vous montrer le ciel et parce que vous battez de l'aile ne vous croyez pas un oiseau. Les oiseaux eux-mêmes ne peuvent franchir les nuages ; il y a une sphère où ils manquent d'air, et l'air lui-même, qui s'élève en chantant dans le brouillard du matin, retombe quelque fois morte sur le sillon.

« Prenez de l'amour ce qu'un homme sensible prend de vin, ne devenez pas un ivrogne. Si votre maîtresse est sincère et fidèle, aimez-la pour cela : mais, si elle ne l'est pas, et qu'elle soit jeune et belle, aimez-la parce qu'elle est jeune et belle ; et, si elle est agréable et spirituelle : rituelle, aimez-la encore ; et, si elle n'est rien de tout cela, mais qu'elle vous aime seulement, aimez-la encore. On n'est pas aimé tous les soirs.

« Ne vous arrachez pas les cheveux et ne parlez pas de vous poignarder parce que vous avez un rival. Vous dites que votre âîtesse vous trompe pour un autre ; c'est votre orgueil qui en souffre : mais changez ulement les mots ; dites-vous que c'est lui elle trompe pour vous, et vous voilà gloeux.

« Ne vous faites pas de règle de conduite, et dites pas que vous voulez être aimé exclusivement à tout autre : car, en disant cela, comme vous êtes homme et inconstant vous-même, vous êtes forcé d'ajouter tacitement : autant que cela est possible. »

Prenez le temps comme il vient, le vent comme il souffle, la femme comme elle est. s Espagnoles, les premières des femmes, nent fidèlement ; leur cœur est sincère et lent, mais elles portent un stylet sur le ur. Les Italiennes sont lascives, mais elles cherchent de larges épaules et prennent mesure de leur amant avec des aunes de tail-4ir. Les Anglaises sont exaltées et mélancoliques, mais elles sont froides et guindées. s Allemandes sont tendres et douces, mais fces et monotones. Les Françaises sont spirituelles, élégantes et voluptueuses, mais elles mentent comme des démons.

« Avant tout, n'accusez pas les femmes d'être ce qu'elles sont ; c'est nous qui les avons faites ainsi, défaisant l'ouvrage de la nature en toute occasion.

« La nature, qui pense à tout, a fait la vierge pour être amante ; mais à son premier enfant ses cheveux tombent, son sein se déforme, son corps porte une cicatrice ; la femme est faite pour être mère. L'homme s'en éloignerait peut-être alors, dégoûté par la beauté perdue ; mais son enfant s'attach (à lui en pleurant. Voilà la famille, la loi hui maine ; tout ce qui s'en écarte est monstrueux Ce qui fait la vertu des campagnards, c'es que leurs femmes sont des machines à en fantement et à allaitement, comme ils sont eux, des machines à labourage. Ils n'ont ne faux cheveux ni lait virginal ; mais leur amours n'ont pas la lèpre ; ils ne s'aperçoivent pas, dans leurs accouplements naïfs qu'on a découvert l'Amérique. A défaut d sensualité, leurs femmes sont saines ; elle ont les mains calleuses, aussi leur cœur ne l'est-il pas.

« La civilisation fait le contraire de la naire. Dans nos villes et selon nos mœurs, la ierge, faite pour courir au soleil, pour ilmirer les lutteurs nus, comme à Lacédélone, pour choisir, pour aimer, on l'enrme, on la verrouille ; cependant elle cache n roman sous son crucifix ; pâle et oisive,

le se corrompt devant son miroir, elle flérit dans le silence des nuits cette beauté qui ; touffe et qui a besoin du grand air. Puis peut d'un coup on la tire de là, ne sachant en, n'aimant rien, désirant tout ; une vieille doctrine, on lui chuchote un mot obscène l'oreille, et on la jette dans le lit d'un inconnu qui la viole. Voilà le mariage, c'est-à-dire la famille civilisée. Et maintenant voilà tte pauvre fille qui fait un enfant ; voilà ses Eveux, son beau sein, son corps qui se fléssent ; voilà qu'elle a perdu la beauté des souriantes, et elle n'a point aimé ! Voilà qu'elle a lieu, voilà qu'elle a enfanté, et elle se demande pourquoi. On lui apporte un enfant, et lui dit : « Vous êtes mère. » Elle répond : Je ne suis pas mère ; qu'on donne cet enfant à une femme qui ait du lait : il n'y en pas dans mes mamelles ; » ce n'est pas ainsi que le lait vient aux femmes. Son mari lui répond qu'elle a raison, que son enfant le dégoûterait d'elle. On vient, or la pare, on met une dentelle de Malines sur son lit ensanglanté ; on la soigne, on la guérit du mal de la maternité. Un mois après, la voilà aux Tuileries, au bal, à l'Opéra ; son enfant est à Chaillot, à Auxerre son mari au mauvais lieu. Dix jeunes gens lui parlent d'amour, de dévouement, de sympathie, d'éternel embrassement, de tout ce qu'elle a dans le cœur. Elle en prend un l'attire sur sa poitrine ; il la déshonore, se retourne, et s'en va à la Bourse. Maintenant la voilà lancée, elle pleure une nuit, et trouve que les larmes lui rougissent les yeux. Elle prend un consolateur, de la perte duquel un autre la console ; ainsi jusqu'à trente ans et plus. C'est alors que, blasée et gangrenée n'ayant plus rien d'humain, pas même le dégoût, elle rencontre un soir un bel adolescent aux cheveux noirs, à l'œil ardent, au cœur palpitant d'espérance ; elle reconnaît sa jeunesse, elle se souvient de ce qu'elle » souffert, et, lui rendant les leçons de sa vie elle lui apprend à ne jamais aimer.

« Voilà la femme telle que nous l'avons faite ; voilà nos maîtresses. Mais quoi ! ce sont des femmes, et il y a avec elles de bons moments !

« Si vous êtes d'une trempe ferme, sûr de nous-même et vraiment homme, voici donc ce que je vous conseille : lancez-vous sans crainte dans le torrent du monde ; ayez des courtisanes, des danseuses, des bourgeoises des marquises. Soyez constant et infidèle, triste et joyeux, trompé ou respecté ; mais chez si vous êtes aimé, car, du moment que vous le serez,

que vous importe le reste ? « Si vous êtes un homme médiocre et ornaire, je suis d'avis que vous cherchiez quelque temps avant de vous décider, mais que vous ne comptiez sur rien de ce que vous aurez cru trouver dans votre maîtresse. « Si vous êtes un homme faible, enclin à vous laisser dominer et à prendre racine là vous voyez un peu de terre, faites-vous le cuirasse qui résiste à tout ; car, si vous dez à votre nature débile, là où vous aurez is racine, vous ne pousserez pas ; vous cacherez comme une plante oisive, et vous aurez ni fleurs ni fruits. La sève de votre vie passera dans une écorce étrangère ; toutes vos actions seront pâles comme la feuille du saule ; vous n'aurez pour vous arroser que vos propres larmes, et pour vous nourrir que votre propre cœur.

« Mais, si vous êtes d'une nature exaltée, croyant à des rêves et voulant les réaliser, je vous réponds alors tout net : « L'amour n'existe pas. »

« Car j'abonde dans votre sens, et je vous dis. Aimer, c'est se donner corps et âme, ou, pour mieux dire, c'est faire un seul être de deux ; c'est se promener au soleil, en plein vent, au milieu des blés et des prairies, avec un corps à quatre bras, à deux têtes et à deux cœurs. L'amour, c'est la foi, c'est la religion du bonheur terrestre ; c'est un triangle lumineux placé à la voûte de ce temple qu'on appelle le monde. Aimer, c'est marcher librement dans ce temple, et avoir à son côté un être capable de comprendre pourquoi une pensée, un mot, une fleur, font que vous vous arrêtez et que vous relevez la tête vers le triangle céleste. Exercer les nobles facultés de l'homme est un grand bien, voilà pourquoi le génie est une belle chose ; mais doubler ses facultés, presser un cœur et une intelligence sur son intelligence et sur son cœur, c'est le bonheur suprême. Dieu n'en a pas fait plus pour homme ; voilà pourquoi l'amour vaut mieux que le génie. Or, dites-moi, est-ce là l'amour de nos femmes ? Non, non, il faut en contenir. Aimer, pour elles, c'est autre chose : est sortir voilées, écrire avec mystère, marcher en tremblant sur la pointe du pied, comploter et railler, faire des yeux languissants, pousser de chastes soupirs dans une robe empesée et guindée, puis tirer les verrous pour la jeter par-dessus sa tête, humilier une rivale, tromper un mari, désoler les amants ; aimer, pour nos femmes, c'est , uer à mentir comme les enfants jouent à cacher : hideuse débauche du cœur, pire de toute la lubricité romaine aux saturales de Priape ; parodie bâtarde du

vice i-même aussi bien que de la vertu ; comée sourde et basse où tout se chuchote et travaille avec des regards obliques, où tout est petit, élégant et difforme, comme dans ces monstres de porcelaine qu'on apporte de Chine ; dérision lamentable de ce qu'il y a de beau et de laid, de divin et d'inferral au monde ; ombre sans corps, squelette de tout ce que Dieu a fait. »

Ainsi parlait Desgenais d'une voix mordante, au milieu du silence de la nuit.

CHAPITRE VI

Je fus le lendemain au bois de Boulogne, avant dîner ; le temps était sombre. Arrivé à la porte Maillot, je laissai mon cheval aller où bon lui sembla, et, m'abandonnant à une rêverie profonde, je repassai peu à peu dans ma tête tout ce que m'avait dit Desgenais.

Comme je traversais une allée, je m'entendis appeler par mon nom. Je me retourna, et vis dans une voiture découverte une des amies intimes de ma maîtresse. Elle cria d'arrêter, et, me tendant la main d'un air amical, me demanda si je n'avais rien à faire, de venir dîner avec elle.

Cette femme, qui s'appelait madame Levasseur, était petite, grasse et très-blonde ; le m'avait toujours déplu, je ne sais pour-loi, nos relations n'ayant jamais rien eu de d'agréable. Cependant je ne pus résister à l'envie d'accepter son invitation ; je serrai main en la remerciant : je sentais que nous allions parler de ma maîtresse.

Elle me donna quelqu'un pour ramener on cheval ; je montai dans sa voiture, elle était seule, et nous reprîmes aussitôt le chemin de Paris. La pluie commençait à tomber, on ferma la voiture ; ainsi enfermés tête-à-tête, nous demeurâmes d'abord silencieux. Je la regardais avec une tristesse exprimable ; non-seulement elle était l'amie de mon infidèle, mais elle était sa confinente. Souvent, durant les jours heureux, le avait été en tiers dans nos soirées. Avec quelle impatience je l'avais supportée alors ! combien de fois j'avais compté les instants qu'elle passait avec nous ! De là sans doute ton aversion pour elle J'avais beau savoir qu'elle approuvait nos amours,

qu'elle me défendait même parfois auprès de ma maîtresse dans les jours de brouille, je ne pouvais, en faveur de toute son amitié, lui paronner ses importunités. Malgré sa bonté et les services qu'elle nous rendait, elle me semblait laide, fatigante. Hélas ! maintenant que je la trouvais belle ! Je regardais ses mains, ses vêtements ; chacun de ses gestes m'allait au cœur ; tout le passé y était écrit. Elle me voyait, elle sentait ce que j'éprouvais auprès d'elle et que de souvenirs m'oppressaient. Le chemin s'écoula ainsi, moi la regardant, elle me souriant, Enfin, quand nous entrâmes à Paris, elle me prit la main : « Eh bien ? dit-elle. – Eh bien, répondis-je en sanglotant, dites-le-lui, madame, si vous le voulez. » Et je versai un torrent de larmes.

Mais lorsqu'après dîner nous fûmes au coin du feu : « Mais enfin, dit-elle, toute cette affaire est-elle irrévocable ? n'y a-t-il plus aucun moyen ? : –"¹

– Hélas ! madame, lui répondis-je, il n'y a rien d'irrévocable que la douleur qui me tuera. Mon histoire n'est pas longue à dire : je ne puis ni l'aimer, ni en aimer une autre, ni me passer d'aimer. »

Elle se renversa sur sa chaise à ces paroles, et je vis sur son visage les marques de sa compassion. Longtemps elle parut réfléchir et se reporter sur elle-même, comme tant dans son cœur un écho. Ses yeux se vilèrent, et elle restait enfermée comme dans un souvenir. Elle me tendit la main, je m'approchai d'elle. « Et moi, murmura-elle, et moi aussi ! voilà ce que j'ai connu – 1 temps et lieu. » Une vive émotion l'arrêta. De toutes les sœurs de l'amour, l'une des plus belles est la pitié. Je tenais la main de madame Levasseur ; elle était presque dans ses bras ; elle commença à me dire tout qu'elle put imaginer en faveur de ma maîtresse, pour me plaindre autant que pour l'excuser. Ma tristesse s'en accrut ; que répondre ? Elle en vint à parler d'elle-même. Il n'y avait pas longtemps, me dit-elle, l'un homme qui l'aimait l'avait quittée. Elle avait fait de grands sacrifices, sa fortune était compromise, aussi bien que l'honneur de son nom. De la part de son mari, qu'elle connaissait pour vindicatif, il y avait des menaces. Ce fut un récit mêlé de larmes, et qui m'intéressa au point que j'oubliai les douleurs en écoutant les siennes. On voit mariée à contre-cœur, elle avait lutté pendant longtemps ; mais elle ne regrettait rien, sinon de n'être plus aimée. Je crus

même qu'elle s'accusait en quelque sorte, comme n'ayant pas su conserver le cœur de son amant, et ayant agi avec légèreté à son égard

Lorsqu'après avoir soulagé son cœur elle demeura peu à peu comme muette et incertaine : « Non, madame, lui dis-je, ce n'est point le hasard qui m'a conduit aujourd'hui au bois de Boulogne. Laissez-moi croire que les douleurs humaines sont des sœurs égales, mais qu'un bon ange est quelque part qui unit parfois à dessein ces faibles mains tremblantes tendues vers Dieu. Puisque je vous ai revue, et que vous m'avez appelé ne vous repentez donc point d'avoir parlé et, quel que ce soit qui vous écoute, ne vous repentez jamais des larmes. Le secret que vous me confiez n'est qu'une larme tombée de vos yeux, mais elle est restée sur mon cœur. Permettez-moi de revenir, et souffrons quelquefois ensemble. »

Une sympathie si vive s'empara de moi en parlant ainsi, que, sans y réfléchir, je l'embrassai ; il ne me vint pas à l'esprit qu'elle s'en pût trouver offensée, et elle ne parut même pas s'en apercevoir.

Un silence profond régnait dans l'hôtel j'habitais madame Levasseur. Quelque locataire y étant malade, on avait répandu la paille dans la rue, en sorte que les voitures n'y faisaient aucun bruit. J'étais près d'elle, la tenant dans mes bras, et m'abandonnant à l'une des plus douces émotions du cœur, le sentiment d'une douleur partagée.

Notre entretien continua sur le ton de la plus expansive amitié. Elle me disait ses souffrances, je lui contais les miennes ; et entre ces deux douleurs qui se touchaient sentais s'élever je ne sais-quelle douceur, je ne sais quelle voix consolante, comme un cord pur et céleste né du concert de deux six gémissantes. Cependant, durant toutes ces larmes, comme je m'étais penché sur madame Levasseur, je ne voyais que son visage. Dans un moment de silence, m'étant levé et éloigné quelque peu, je m'aperçus d'elle, pendant que nous parlions, elle avait poussé son pied assez haut sur le chambranle de la cheminée, en sorte que, sa robe étant glissée, sa jambe se trouvait entièrement découverte. Il me parut singulier que, voyant ma confusion, elle ne se dérangeais point, et je fis quelques pas en détournant la tête pour lui donner le temps de s'ajuster elle n'en fit rien. Revenant à la cheminée j'y restai appuyé en silence, regardant (désordre, dont l'apparence était trop révoltante pour se supporter. Enfin, rencontrant ses yeux, et voyant clairement

qu'el s'apercevait fort bien elle-même de ce qu' en était, je me sentis frappé de la foudre car je compris net que j'étais le jouet d'un effronterie tellement monstrueuse que la douleur elle-même n'était pour elle qu'une séduction des sens. Je pris mon chapeau sans dire un mot : elle rabaissa lentement sa robe, et je sortis de la salle en lui faisant un grand salut.

CHAPITRE VII

En rentrant chez moi, je trouvai au milieu de ma chambre une grande caisse de bois. Une de mes tantes était morte, et j'avais une part dans son héritage, qui n'était pas considérable. Cette caisse renfermait, entre autres objets indifférents, une quantité de vieux livres poudreux. Ne sachant que faire rongé d'ennui, je pris le parti d'en lire quelques-uns. C'étaient pour la plupart des manuels du siècle de Louis XV ; ma tante, sorte dévote, en avait probablement hérité – le même, et les avait conservés sans les lire ; car c'étaient pour ainsi dire autant de catéchismes de libertinage.

J'ai dans l'esprit une singulière propension à réfléchir à tout ce qui m'arrive, même aux moindres incidents, et à leur donner une sorte de raison conséquente et morale ; en fais en quelque sorte comme des grains de chapelet, et je tâche malgré moi de les rattacher à un même fil.

Dussé-je paraître puéril en ceci, l'arrivée de ces livres me frappa, dans la circonstance où je me trouvais. Je les dévorai avec une ardeur et une tristesse sans bornes, le cœur brisé et le sourire sur les lèvres. « Oui, vous avez raison, leur disais-je, vous seuls avez les secrets de la vie ; vous seuls osez dire que rien n'est vrai que la débauche, l'hypocrisie et la corruption. Soyez mes amis, jetez sur la plaie de mon âme vos poisons corrosifs ; apprenez-moi à croire en vous. »

Pendant que je m'enfonçais ainsi dans les ténèbres, mes poètes favoris et mes livres d'études restaient épars dans la poussière. Je les foulais aux pieds dans mes accès de colère : « Et vous, leur disais-je, rêveurs insensés qui n'apprenez qu'à souffrir, misérables arrangeurs de paroles, charlatans si vous saviez la vérité, niais si vous étiez de bonne foi, menteurs dans les

deux cas, qui faites des contes de fées avec le cœur humain, je vous brûlerai tous jusqu'au dernier ! »

Au milieu de tout cela les larmes venaient à mon aide, et je m'apercevais qu'il n'y avait de vrai que ma douleur. « Eh bien, criai-je alors dans mon délire, dites-moi, bons et mauvais génies, conseillers du bien et du mal, dites-moi donc ce qu'il faut faire Choisissez donc un arbitre entre vous. »

Je saisis une vieille Bible qui était sur ma table, et l'ouvris au hasard. « Réponds-moi, toi, livre de Dieu, lui dis-je ; sachons un peu quel est ton avis. » Je tombai sur ces paroles de l'Ecclésiaste, chapitre ix : « J'ai agité toutes ces choses dans mon cœur, et je me suis mis en peine d'en trouver l'intelligence. Il y a des justes et des sages, et leurs œuvres sont dans la main de Dieu ; néanmoins l'homme ne sait s'il est digne d'amour ou de haine.

« Mais tout est réservé pour l'avenir et demeure incertain, parce que tout arrive également au juste et à l'injuste, au bon et au méchant, au pur et à l'impur, à celui qui multiplie des victimes et à celui qui méprise ses sacrifices. L'innocent est traité comme pécheur, et le parjure comme celui qui aime la vérité.

« C'est là ce qu'il y a de plus fâcheux dans tout ce qui se passe sous le soleil, que tout arrive de même à tous. De là vient que les larmes des enfants des hommes sont remplies de malice et de mépris pendant leur vie, et après cela ils seront mis entre les morts. » Je demeurai stupéfait après avoir lu ces paroles ; je ne croyais pas qu'un sentiment pareil existât dans la Bible. « Ainsi donc, lui dis-je, et toi aussi tu doutes, livre de l'espérance. »

Que pensent donc les astronomes, lorsqu'ils prédisent à point nommé, à l'heure dite, le passage d'une comète, le plus irrégulier des promeneurs célestes ? Que pensent donc les naturalistes, lorsqu'ils vous montrent à travers un microscope des animaux dans une goutte d'eau ? Croient-ils donc qu'ils inventent ce qu'ils aperçoivent, et que leurs microscopes et leurs lunettes fassent la loi à la nature ? Que pensa donc le premier législateur des hommes, lorsque, cherchant quelle devait être la première pierre de l'édifice social, irrité sans doute par quelque parleur importun, il frappa sur ses tables d'airain, et sentit crier dans ses entrailles la loi du talion ? avait-il donc inventé la justice ? Et celui qui le premier arracha de la terre le fruit planté par son voisin, et qui le mit sous son manteau, et qui s'enfuit en

regardant çà et là, avait-il inventé la honte ? Et celui qui, ayant trouvé ce même voleur qui l'avait dépouillé du produit de son travail lui pardonna le premier sa faute, et, au lieu : de lever la main sur lui, lui dit : » Assieds-toi – là et prends encore ceci ; » lorsque, après avoir ainsi rendu le bien pour le mal, il releva la tête vers le ciel, et sentit son cœur tressaillir, et ses yeux se mouiller de larmes, et ses genoux fléchir jusqu'à terre, avait-il donc inventé la vertu ? O Dieu ! ô Dieu ! voilà une emme qui parle d'amour, et qui me trompe ; oilà un homme qui parle d'amitié, et qui me conseille de me distraire dans la débauche ; oilà une autre femme qui pleure, et qui veut ne consoler avec les muscles de son jarret ; oilà une Bible qui parle de Dieu, et qui répond : « Peut-être ; tout cela est indifféent. »

Je me précipitai vers ma fenêtre ouverte : Est-ce donc vrai que tu es vide ? criai-je en egardant un grand ciel pâle qui se déployait sur ma tête ? Réponds, réponds ! Avant que e meure, me mettras-tu autre chose qu'un êve entre ces deux bras que voici ? »

Un profond silence régnait sur la place lue dominaient mes croisées. Comme je restais les bras étendus et les yeux perdus dans l'espace, une hirondelle poussa un cri plaintif ; je la suivis du regard malgré moi ; tandis qu'elle disparaissait comme une flèche à perte de vue, une fillette passa en chantant.

CHAPITRE VIII

Je ne voulais pourtant pas céder. Avant d'en venir à prendre réellement la vie par son côté plaisant, qui m'en paraissait le côté sinistre, j'avais résolu de tout essayer. Je restai ainsi fort longtemps en proie à des chagrins sans nombre et tourmenté de rêves terribles.

La grande raison qui m'empêchait de guérir, c'était ma jeunesse. Dans quelque lieu que je fusse, quelque occupation que je m'imposasse, je ne pouvais penser qu'aux femmes ; la vue d'une femme me faisait trembler. Que de fois je me suis relevé, la nuit, baigné de sueur, pour coller ma bouche sur mes murailles, me sentant prêt à suffoquer !

Il m'était arrivé un des plus grands bonheurs, et peut-être des plus rares, celui de donner à l'amour ma virginité. Mais il en résultait que toute idée de plaisir des sens s'unissait en moi à une idée d'amour ; c'était là ce qui me perdait. Car, ne pouvant m'emêcher de penser continuellement aux femmes, je ne pouvais faire autre chose en même temps que repasser jour et nuit dans ma tête toutes ces idées de débauche, de fausses mœurs et de trahisons féminines, dont j'étais plein. Posséder une femme, pour moi, 'était aimer ; or je ne songeais qu'aux femmes, et je ne croyais plus à la possibilité 'un véritable amour.

Toutes ces souffrances m'inspiraient comme ne sorte de rage ; tantôt j'avais envie de être comme les moines, et de me meurtrir pour vaincre mes sens ; tantôt j'avais envie d'aller dans la rue, dans la campagne, je ne sais où, de me jeter aux pieds de la première femme que je rencontrerais, et de lui offrir un amour éternel.

Dieu m'est témoin que je fis alors tout au monde pour me distraire et pour me guérir. D'abord, toujours préoccupé de cette déesse involontaire que la société des hommes tait un repaire de vices et d'hypocrisie, où tout ressemblait à ma maîtresse, je résolus de m'en séparer et de m'isoler tout à fait. Je repris d'anciennes études ; je me jetai dans l'histoire, dans les poètes antiques, dans l'anatomie. Il y avait dans la maison au quatrième étage, un vieil Allemand fort instruit, qui vivait seul et retiré. Je le déterminai, non sans peine, à m'apprendre sa langue, une fois à la besogne, ce pauvre homme la prit à cœur. Mes distractions perpétuelles le désolaient. Que de fois, assis en tête-à-tête avec moi, sous sa lampe enfumée il resta avec un étonnement patient, me regardant les mains croisées sur son livre tandis que, perdu dans mes rêves, je ne m'apercevais ni de sa présence ni de sa pitié ! « Mon bon monsieur, lui dis-je enfin voilà qui est inutile, mais vous êtes le meilleur des hommes. Quelle tâche vous entreprenez ! Il faut me laisser à ma destinée : nous n'y pouvons rien, ni vous ni moi. » Je ne sais s'il comprit ce langage ; il me serra les mains sans mot dire, et il ne fut plus question de l'allemand.

Je sentis aussitôt que la solitude, loin de me guérir, me perdait, et changeai complètement de système. J'allai à la campagne et me lançai au galop dans les bois, à la chasse ; je faisais des armes jusqu'à perdre

haleine ; je me brisais de fatigue, et lorsque,) rès une journée de sueur et de courses, arrivais le soir à mon lit, sentant l'écurie la poudre, j'enfonçais ma tête dans l'oiller, je me roulais dans mes couvertures, je criais : « Fantôme, fantôme ! es-tu s aussi ? me quitteras-tu quelque nuit ? » Mais à quoi bon ces vains efforts ? la solide me renvoyait à la nature, et la nature l'amour. Lorsqu'à la rue de l'Observance me voyais entouré de cadavres, essuyant les mains sur mon tablier sanglant, pâle au milieu des morts, suffoqué par l'odeur la putréfaction, je me détournais malgré loi, je voyais flotter devant mes yeux des loissons verdoyantes, des prairies embaulées, et la pensive harmonie du soir. « Non, me disais-je, ce n'est pas la science qui me consolera ; j'aurai beau me plonger dans cette nature morte, j'y mourrai moi-même comme un noyé livide dans la peau d'un gneau écorché. Je ne me guérirai pas de ma jeunesse ; allons vivre là où est la vie, u mourons du moins au soleil. » Je partis, je prenais un cheval, je m'enfonçais ans les promenades de Sèvres et de Chaille ; j'allais m'étendre sur un pré en fleur, dans quelque vallée écartée. Hélas ! et toute ces forêts, toutes ces prairies me criaient « Que viens-tu chercher ? Nous somme vertes, pauvre enfant, nous portons la couleur de l'espérance. »

Alors je rentrais dans la ville ; je me perdais dans les rues obscures ; je regardais le lumières de toutes ces croisées, tous ces nid mystérieux des familles, les voitures pas sant, les hommes se heurtant. Oh ! quelle solitude ! quelle triste fumée sur ces toits ! quell douleur dans ces rues tortueuses où tou piétine, travaille et sue, où des milliers d'ir connus vont se touchant le coude ; cloaqu où les corps seuls sont en société, laissant les âmes solitaires, et où il n'y a que les prc stituées qui vous tendent la main au pas sage ! « Corromps-toi, corromps-toi ! tu n souffriras plus ! » Voilà ce que les ville crient à l'homme, ce qui est écrit sur le murs avec du charbon, sur les pavés ave de la boue, sur les visages avec du sang ex travasé.

Et parfois, lorsque, assis à l'écart dans un salon, j'assistais à une fête brillante, voyant sauter toutes ces femmes roses, bleues branches, avec leurs bras nus et leurs grap-de cheveux, comme des chérubins ivres lumière dans leurs sphères d'harmonie de beauté : « Ah ! quel jardin ! me di-;-je ; quelles fleurs à cueillir, à respirer ! l marguerites, marguerites ! que dira re dernier pétale à celui qui vous effeuila ? » Un peu, un peu, et pas du tout. » là la

morale du monde, voilà la fin de sourires. C'est sur ce triste abîme que s promenez si légèrement toutes ces gazes semées de fleurs ; c'est sur cette vérité euse que vous courez comme des biches dans la pointe de vos petits pieds ! »

Eh ! mon Dieu, disait Desgenais, pourquoi tout prendre au sérieux ? C'est ce qui s'est jamais vu. Vous plaignez-vous que bouteilles se vident ? Il y a des tonneaux dans les caves, et des caves sur les coteaux. dites-moi un bon hameçon doré de douces paroles, avec une mouche à miel pour apt ; et alerte ! pêchez-moi dans le fleuve subli une jolie consolatrice, fraîche et glissante comme une anguille ; il nous en res-l'a encore, quand elle vous aura passé tre les doigts. Aimez, aimez, vous en mourez d'envie. Il faut que jeunesse : passe ; et, si j'étais de vous, j'enlèver plutôt la reine de Portugal que de faire l'anatomie. »

Tels étaient les conseils qu'il me faientendre à tout propos ; et, quand l'he arrivait, je prenais le chemin du logis cœur gonflé, le manteau sur le visage ; m'agenouillais sur le bord de mon lit, e pauvre cœur se soulageait. Quelles larm quels vœux ! quelles prières ! Galilée fr pait la terre en s'écriant : « Elle se me pourtant ! » Ainsi je me frappais le cœur

CHAPITRE IX

Tout à coup, au milieu du plus noir c' grin, le désespoir, la jeunesse et le has, me firent commettre une action qui déc : de mon sort.

J'avais écrit à ma maîtresse que je ne v (lais plus la revoir : je tenais en effet ma parole, mais je passais les nuits sous ses cr sées. assis sur un banc à sa porte ; je voy fenêtres éclairées, j'entendais le bruit de l piano ; parfois je l'apercevais comme e ombre derrière ses rideaux entr'ouverts. 'ne certaine nuit que j'étais sur ce banc, ngé dans une affreuse tristesse, je vis passer un ouvrier attardé qui chancelait. Il ibutiait des mots sans suite, mêlés d'exclamations de joie ; puis il s'interrompait pour anter. Il était pris de vin, et ses jambes faiblies le conduisaient tantôt d'un côté du isseau, tantôt de

l'autre. Il vint tomber sur le banc d'une autre maison en face de toi. Là il se berça quelque temps sur ses idées, puis s'endormit profondément.

La rue était déserte ; un vent sec balayait poussière ; la lune, au milieu d'un ciel sans nuages, éclairait la place où dormait l'homme. Je me trouvais donc tête à tête avec ce rustre, qui ne se doutait pas de ma présence, et qui reposait sur cette pierre si délicieusement peut-être que dans son

Malgré moi cet homme fit diversion à ma douleur ; je me levai pour lui céder la place, Puis je revins et me rassis. Je ne pouvais quitter cette porte, où je n'aurais pas frappé pour un empire ; enfin, après m'être promené dans tous les sens, je m'arrêtai machinalement devant le dormeur.

« Quel sommeil ! me disais-je. Assurément cet homme ne fait aucun rêve. Sa femme, l'heure qu'il est, ouvre peut-être à son voisin la porte du grenier où il couche. Ses habits sont en haillons, ses joues sont creuses, ses mains ridées ; c'est quelque malheureux qui n'a pas de pain tous les jours. Mille soucis dévorants, mille angoisses mortelles, l'attendent à son réveil ; ce soir : d'abord il avait ce soir un écu dans sa poche il est entré dans un cabaret où on lui a vendu l'oubli de ses maux ; il a gagné dans sa semaine de quoi avoir une nuit de sommeil, l'a prise peut-être sur le souper de ses enfants. Maintenant sa maîtresse peut le trahir son ami peut se glisser comme un voleur dans son lit ; moi-même je peux lui frapper sur l'épaule, et lui crier qu'on l'assassine que sa maison est en feu ; il se retourner sur l'autre flanc, et se rendormira.

« Et moi, et moi ! continuais-je en traversant à grands pas la rue, je ne dors pas, moi qui ai dans ma poche ce soir de quoi faire miroiter un an ; je suis si fier et si insensé, je n'ose entrer dans un cabaret, et je ne perçois pas que, si tous les malheureux y entrent, c'est parce qu'il en sort heureux. O Dieu ! une grappe de raisin rassemblée sous la plante des pieds suffit à dissiper les soucis les plus noirs et pour briser tous les fils invisibles que les liens du mal tendent sur notre chemin. Nous pleurons comme des femmes, nous souffrons comme des martyrs ; il nous semblerait dans notre désespoir, qu'un monde s'est écroulé sur notre tête, et nous nous asseyons dans nos larmes comme Adam aux portes du Paradis. Et pour guérir une blessure plus grande que le monde, il suffit de faire un petit mouvement de la main et d'humecter sa poitrine. Quelles misères sont donc ces chagrins, puisqu'on les console ainsi ? Nous étonnons que la

Providence, qui voit, n'envoie pas ses anges nous exaucer s nos prières ; elle n'a pas besoin de se at mettre en peine ; elle a vu toutes nos iffrances, tous nos désirs, tout notre gueil d'esprits déchus, et l'océan de maux i nous environne, et elle s'est contentée de suspendre un petit fruit noir au bord. nos routes. Puisque cet homme dort si bien sur ce banc, pourquoi ne dormirais-je pas de même sur le mien ? Mon rival passe peu être la nuit chez ma maîtresse ; il en sortir au point du jour ; elle l'accompagnera demain nue jusqu'à la porte, et ils me verront endormi. Les baisers ne m'éveilleront pas, ils me frapperont sur l'épaule ; je me retou nerai sur l'autre flanc, et me rendormirai.

Ainsi, plein d'une joie farouche, je me m en quête d'un cabaret. Comme il était minu passé, presque tous se trouvaient fermés cela me mettait en fureur. « Eh quoi ! pei sais-je, cette consolation même me sera refusée ? » Je courais de tous côtés, frappait aux boutiques et criant ; « Du vin ! du vin ! Enfin je trouvai un cabaret ouvert : j demandai une bouteille, et, sans regarder : elle était bonne ou mauvaise, je l'avalais coup sur coup ; une seconde suivit, puis un troisième. Je me traitais comme un maladt et je buvais par force, comme s'il se fût ag d'un remède ordonné par un médecin, sou peine de la vie.

Bientôt les vapeurs de la liqueur épaisse i sans doute était frelatée, m'environnent d'un nuage, Comme j'avais bu précitamment, l'ivresse me prit tout à coup ; je sentis mes idées se troubler, puis se calmer, s se troubler encore. Enfin, la réflexion abandonnant, je levai les yeux au ciel, comme pour me dire adieu à moi-même, et tendis les coudes sur la table.

Alors seulement je m'aperçus que je n'étais seul dans la salle. A l'autre extrémité du aret était un groupe d'hommes hideux, c des figures hâves et des voix rauques. r costume annonçait qu'ils n'étaient pas peuple, sans être des bourgeois ; en un t, ils appartenaient à cette classe ambiguë, plus vile de toutes, qui n'a ni état, ni fore, ni même une industrie, sinon une intrie ignoble, qui n'est ni le pauvre ni le ne, et qui a les vices de l'un et la misère 'autre.

CONFUSION. 7

Ils disputaient sourdement sur des cartes rose, que si elle avait été crieuse publiquil pendant soixante ans. Elle me regardai attentivement, étonnée

sans doute de me voir dans un cabaret ; car j'étais élégamment vêtu, et presque recherché dans ma toilette. Peu à peu elle s'approcha ; en passant devant ma table, elle souleva les bouteilles qui s'y trouvaient, et, les voyant toutes trois vides, elle sourit. Je vis qu'elle avait des dents superbes, et d'une blancheur éclatante ; je lui pris la main, et la priai de s'asseoir près de moi ; elle le fit de bonne grâce, et demanda, pour son compte, qu'on lui apportât à souper.

Je la regardais sans dire un mot, et j'avais les yeux pleins de larmes ; elle s'en aperçut et me demanda pourquoi. Mais je ne pouvant lui répondre ; je secouais la tête, comme pour faire couler mes pleurs plus abondamment, car je les sentais ruisseler sur mes joues. Elle comprit que j'avais quelque chagrin secret, et ne chercha pas à en deviner la cause ; elle tira son mouchoir, et, tout soupirant fort gaiement, elle m'essuyait de temps en temps le visage.

Il y avait dans cette fille je ne sais quoi horrible et de si doux, et une impudence singulièrement mêlée de pitié, que je ne vais qu'en penser. Si elle m'eût pris la main dans la rue, elle m'eût fait horreur ; mais il me paraissait si bizarre qu'une créature que je n'avais jamais vue, quelle qu'elle fût, vînt, sans me dire un mot, souper avec moi et m'essuyer mes larmes avec un mouchoir, que je restais interdit, à la fois révolté et charmé. J'entendis que le cabaretier lui demandait si elle me connaissait ; elle répondit que oui, et qu'on me laissât tranquille. Bientôt les joueurs s'en allèrent, et, le cabaretier ayant passé dans son derrière-boutique après avoir fermé sa porte et ses volets au dehors, je restai seul avec cette fille.

Tout ce que je venais de faire était venu si vite, et j'avais obéi à un mouvement de désespoir si étrange, que je croyais rêver, et que mes pensées se débattaient dans un labyrinthe. Il me semblait ou que j'étais fou, ou que j'avais obéi à une puissance surnaturelle. Qui es-tu ? m'écriai-je tout d'un coup ; que me veux-tu ? d'où me connais-tu ? qui t'a ; d'essuyer mes larmes ? Est-ce ton métier que tu fais, et crois-tu que je veuille de toi ? Je ne te toucherais pas seulement du bout du doigt. Que fais-tu là ? réponds. Est-ce de l'argent qu'il te faut ? Combien vends-tu cette pitié que tu as ? »

Je me levai et voulus sortir ; mais je sentis que je chancelais. En même temps mes yeux se troublèrent, une faiblesse mortelle s'empara de moi, et je

tombai sur un esca beau.

« Vous souffrez, me dit cette fille en mi prenant le bras ; vous avez bu comme un enfant que vous êtes, sans savoir ce qu vous faisiez. Restez sur cette chaise, e attendez qu'il passe un fiacre dans la rue vous me direz où demeure votre mère, et i vous mènera chez vous, puisque vraimentl ajouta-t-elle en riant, puisque vraiment vou me trouvez laide. »

Comme elle parlait, je levai les yeux Peut-être fut-ce l'ivresse qui me trompa ; j ne sais si j'avais mal vu jusqu'alors, ou si j vis mal en ce moment ; mais je m'aperçu tout à coup que cette malheureuse portai sur son visage la ressemblance fatale de m maîtresse. Je me sentis glacé à cette vue. 1 un certain frisson qui prend l'homme aux eveux, les gens du peuple disent que c'est mort qui vous passe sur la tête, mais ce tait pas la mort qui passait sur la enne.

C'était la maladie du siècle, ou plutôt cette e l'était elle-même ; et ce fut elle qui, sous des traits pâles et moqueurs, avec cette x enrouée, vint s'asseoir devant moi au ud du cabaret.

CHAPITRE X

Au moment où je m'étais aperçu que cette inme ressemblait à ma maîtresse, une idée reuse, irrésistible, s'était emparée de mon veau malade, et je l'exécutai tout à coup.) urant les premiers temps de nos amours, maîtresse était venue quelquefois me iter à la dérobée. C'étaient alors des jours fête pour ma petite chambre ; les fleurs arrivaient, le feu s'allumait gaiement, je parais un bon souper ; le lit avait aussi sa lure de noces pour recevoir la bien-aimée. Souvent, assise sur mon canapé, sous] glace, je l'avais contemplée durant les heure silencieuses où nos cœurs se parlaient. Je le regardais, pareille à la fée Mab, changer e paradis ce petit espace solitaire où tant d fois j'avais pleuré. Elle était là au milieu d tous ces livres, de tous ces vêtements épars de tous ces meubles délabrés, entre ces quatre murs si tristes : qu'elle brillait dou cement dans toute cette pauvreté !

Ces souvenirs, depuis que je l'avais perdue, me poursuivaient sans relâche ; il m'ôtaient le sommeil . Mes livres, mes murs me parlaient d'elle : je ne pouvais' les supporter. Mon lit me chassait dans la rue ; j'e avais horreur quand je n'y pleurais pas.

J'amenai donc là cette fille ; je lui dis d s'asseoir en me tournant le dos ; je la f mettre demi-nue. Puis j'arrangeai ma chambre autour d'elle comme autrefois pour m maîtresse. Je plaçai les fauteuils là où i étaient un certain soir que je me rappelai : En général, dans toutes nos idées de bor heur il y a un certain souvenir qui domine un jour, une heure qui a surpassé toute les autres, ou, sinon, qui en a été commee ; pe et le modèle ineffaçable ; un moment est venu, au milieu de tout cela, où l'homme est écrié comme Théodore, dans la comédie de Lope de Vega : « Fortune ! mets un clou or à ta roue. »

Ayant ainsi tout disposé, j'allumai un rand feu, et, m'asseyant sur mes talons, je commençai à m'enivrer d'un désespoir sans bornes. Je descendais jusqu'au fond de mon cœur, pour le sentir se tordre et se serrer. ependant je murmurais dans ma tête une romance tyrolienne que ma maîtresse chantait sans cesse :

Altra volta gieri biele,
Bianch' e rossa com' un' fiore ;
Ma ora nô. Non son più biele,
Consumatis dal' amore¹.

J'écoutais l'écho de cette pauvre romance résonner dans le désert de mon cœur. Je isais : « Voilà le bonheur de l'homme ; oilà mon petit paradis ; voilà ma fée Mab, 'est une fille des rues. Ma maîtresse ne vaut pas mieux. Voilà ce qu'on trouve au font du verre où on a bu le nectar des dieux voilà le cadavre de l'amour. »

La malheureuse, m'entendant chanter, se mit à chanter aussi. J'en devins pâle comm la mort ; car cette voix rauque et ignoble sortant de cet être qui ressemblait à ma maîtresse, me paraissait comme un sym bole de ce que j'éprouvais. C'était la débau che en personne qui lui grasseyait dans la gorge, au milieu d'une jeunesse en fleur. 1 me semblait que ma maîtresse, depuis ses perfidies, devait avoir cette voix-là. Je mt souvins de Faust, qui,

dansant au Brokei avec une jeune sorcière nue, lui voit sortir une souris rouge de la bouche.

« Tais-toi ! » lui criai-je. Je me levai et m'approchai d'elle ; elle s'assit en souriant sur mon lit, et je m'y étendis à ses côtés, comme ma propre statue sur mon tombeau

Je vous le demande, à vous, hommes du siècle, qui, à l'heure qu'il est, courez à vos plaisirs, au bal ou à l'Opéra, et qui ce soir, en vous couchant, lirez pour vous endormir quelque blasphème usé du vieux Voltaire, quelque badinage raisonnable de Paul-Louis Courier, quelque discours économique d'une commission de nos Chambres, qui respirez, un mot, par quelqu'un de vos pores les vides substances de ce nénéfard monstrueux ! la Raison plante au cœur de nos villes, vous le demande, si par hasard ce livre cur vient à tomber entre vos mains, neiriez pas d'un noble dédain, ne haussez pas trop les épaules ; ne vous dites pas avec une fausse sécurité que je me plains d'un mal imaginaire ; qu'après tout la raison humaine est la plus belle de nos facultés, et qu'il n'y a de vrai ici-bas que les agiotages à la Bourse, les brelans au jeu, le vin de Bordeaux à table, une bonne santé au corps, différence pour autrui, et le soir, au lit, muscles lascifs recouverts d'une peau fumée.

Mais, quelque jour, au milieu de votre vie gagnante et immobile, il peut passer un souffle de vent. Ces beaux arbres que vous arrosez des eaux tranquilles de vos fleuves bibliques, la Providence peut souffler dessus ; ils peuvent être au désespoir, messieurs impassibles, il y a des larmes dans vos yeux. Je ne vous dirai pas que vos maîtresses peuvent vous trahir : ce n'est pas pour vous peine si grande que lorsqu'il vous meurt un cheval ; mais je vous dirai qu'ils perdent à la Bourse ; que, quand on joue à un brelan, on peut en rencontrer un autre et, si vous ne jouez pas, pensez que des écus, votre tranquillité monnayée, votre bonheur d'or et d'argent, sont chez un banquier qui peut faillir, ou dans des fonds publics qui peuvent ne pas payer ; je vous dis qu'enfin, tout glacés que vous êtes, vous pouvez aimer quelque chose ; il peut se tendre une fibre au fond de vos entrailles et vous pouvez pousser un cri qui ressemble à de la douleur. Quelque jour, errant dans les rues boueuses, quand les jouissances matérielles ne seront plus là pour user votre force oisive, quand le réel et le quotidien vous manqueront, vous pouvez d'avance en venir à regarder autour de vous avec des joues creuses, et à vous asseoir sur un banc ; désert à minuit.

O hommes de marbre, sublimes égoïste inimitables raisonneurs, qui n'avez jan fait ni un acte de désespoir, ni une fa d'arithmétique, si jamais cela vous arri l'heure de votre ruine ressouvenez-vous Abeilard quand il eut perdu Héloïse. Car l'aimait plus que vous vos chevaux, vos us d'or et vos maîtresses ; car il avait perdu, en se séparant d'elle, plus que vous perdrez jamais, plus que votre prince itan ne perdrait lui-même en retombant de seconde fois des cieux ; car il l'aimait un certain amour dont les gazettes ne parlent pas, et dont vos femmes et vos filles aperçoivent pas l'ombre sur nos théâtres dans nos livres ; car il avait passé la pitié de sa vie à la baiser sur son front splendide, en lui apprenant à chanter les haumes de David et les cantiques de Saül ; car il n'avait qu'elle sur terre ; et cependant peu l'a consolé.

Croyez-moi, lorsque, dans vos détresses, us penserez à Abeilard, vous ne verrez s du même œil les doux blasphèmes du aux Voltaire et les badinages de Courier ; 'us sentirez que la raison humaine peut érir les illusions, mais non pas guérir les souffrances ; que Dieu l'a faite bonne ménare, , mais non pas sœur de charité. Vous buverez que le cœur de l'homme, quand il a dit. « Je ne crois à rien, car je ne vo rieh, » n'avait pas dit son dernier mot. Vous chercherez autour de vous quelque chose comme une espérance ; vous irez secouer le portes des églises pour voir si elles branle encore, mais vous les trouverez murée vous penserez à vous faire trappistes, et destinée qui vous raille vous répondra p ; une bouteille de vin du peuple et une cou tisane.

Et, si vous buvez la bouteille, si vous prenez la courtisane et l'emmenez dans vot lit, sachez comme il en peut advenir.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

e sentis en m'éveillant le lendemain un profond dégoût de moi-même, je me trouai avili, si dégradé à mes propres yeux, une tentation horrible s'empara de moi ppremier mouvement. Je m'élançai hors lit, j'ordonnai à la créature de s'habiller de partir le plus vite possible ; puis je assis, et, comme je promenais des re-ds désolés sur les murs de la chambre, ides arrêtai machinalement vers l'angle j'étaient suspendus mes pistolets.

tors même que la pensée souffrante s'ace pour ainsi dire les bras tendus vers néantissement, lorsque notre âme prend du parti violent, il semble que, dans l'action physique de décrocher une arme, l'apprêter, dans le froid même du fer, semble qu'il y ait une horreur matériel indépendante de la volonté ; les doigts préparent avec angoisse, le bras se roid Quiconque marche à la mort, la nature entière recule en lui. Ainsi je ne puis exprime ce que j'éprouvai tandis que cette fille s'h billait, si ce n'est que ce fut comme si m pistolet m'eût dit : « Pense à ce que tu veux faire. »

Depuis, en effet, j'ai souvent pensé à qui me serait arrivé si, comme je le voula la créature se fût habillée à la hâte et tirée aussitôt. Sans doute le premier ef de la honte se serait calmé ; la tristesse n' pas le désespoir, et Dieu les a unis comme des frères, afin que l'un ne nous lais : jamais seul avec l'autre. Une fois l'air ma chambre vide de cette femme, mon cœur eût été soulagé. Il ne serait resté ; près de moi que le repentir, à qui l'ar du pardon céleste a défendu de tuer p sonne. Mais sans doute, du moins, j'éét guéri pour la vie ; la débauche était pour toujours chassée du seuil de ma

porte, ne serais jamais revenu sur le sentiment orreur que sa première visite m'avait piré.

lais il en arriva tout autrement. La lutte se faisait en moi, les réflexions pointes qui m'accablaient, le dégoût, la honte, la colère même (car je ressentais les choses à la fois), toutes ces puissances pales me clouaient sur mon fauteuil ; et, dis que j'étais ainsi en proie au plus digne délire, la créature, penchée devant miroir, ne pensait qu'à ajuster de son corps sa robe, et se coiffait en souriant le plus tranquillement du monde. Tout cela ; et de coquetterie dura plus d'un quart d'heure, durant lequel j'avais presque fini de l'oublier. Enfin, à quelque bruit qu'elle m'étant retourné avec impatience, je la laissai de me laisser seul avec un accent de honte si marqué, qu'elle fut prête en un moment, et tourna le bouton de la porte en envoyant un baiser.

Au même instant, on sonna à la porte intérieure. Je me levai précipitamment, et vis que le temps d'ouvrir à la créature du cabinet où elle se jeta. Des gens entrèrent presque aussitôt avec deux jeunes gens du voisinage.

Ces grands courants d'eau que l'on rencontre au milieu des mers ressemblent certains événements de la vie. Fatalité, hasard, Providence, qu'importe le nom ? Ceux qui croient nier l'un en lui opposant l'autre ne font qu'abuser de la parole. Il n'en est pourtant pas un de ceux-là mêmes qui, en parlant de César ou de Napoléon, ne disent naturellement : « C'était l'homme de la Providence. » Ils croient apparemment que les héros méritent seuls que le ciel s'en occupe et que la couleur de la pourpre attire les dieux comme les taureaux.

Ce que décident ici-bas les plus petites choses, ce que les objets et les circonstances en apparence les moins importants amènent de changements dans notre fortune, il n'y a pas, à mon sens, de plus profond abîme pour la pensée. Il en est de nos actions ordinaires comme de petites flèches émoussées (que nous nous habituons à envoyer au but ou à peu près, en sorte que nous en venons à faire de tous ces petits résultats un être abstrait et régulier que nous appelons notre destinée ou notre volonté. Puis passe un coup de vent, et voilà la moindre de ces choses, la plus légère, la plus futile, qui lève à perte de vue, par delà l'horizon vers le sein immense de Dieu.

avec quelle violence nous sommes saisis ! Que deviennent ces fantômes de l'orgueil tranquille, la volonté et la prudence ? forcément elle-

même, cette maîtresse du nde, cette épée de l'homme dans le comet de la vie, c'est en vain que nous la bransons avec colère, que nous tentons de nous en couvrir pour échapper au coup qui nous menace ; une main invisible en écarte pointe, et tout l'élan de notre effort, déirné dans le vide, ne sert qu'à nous faire tomber plus loin.

Ainsi, au moment où je n'aspirais qu'à laver de la faute que j'avais commise, ut-être même à m'en punir, à l'instant même où une horreur profonde s'emparait moi, j'appris que j'avais à soutenir une dangereuse épreuve à laquelle je succombai. Oesgenais était radieux ; il commença, en tendant sur le sofa, par quelques raillees sur mon visage, qui, disait-il, n'avait pas bien dormi. Comme j'étais peu disposer à soutenir ses plaisanteries, je le priai sèche ment de me les épargner.

Il n'eut pas l'air d'y prendre garde ; mais sur le même ton, il aborda le sujet qui l'a menait. Il venait m'apprendre que ma mai tresse avait eu non-seulement deux amant à la fois, mais trois, c'est-à-dire qu'elle ava traité mon rival aussi mal que moi ; ce qu le pauvre garçon ayant appris, il en ava : fait un bruit effroyable, et tout Paris 1 savait. Je compris d'abord assez mal c qu'il me disait, n'écoutant pas attentive ment ; niais lorsque, après le lui avoir fai répéter jusqu'à trois fois dans le plus gran détail, je me fus mis exactement au fait d cette terrible histoire, je demurai déconte nancé et si stupéfait que je ne pouvais ré pondre. Mon premier mouvement fut d'e. rire, car je voyais clairement que je n'avai aimé que la dernière des femmes ; mais i n'en était pas moins vrai que je l'avai aimée, et, pour mieux dire, que je l'aimai encore. « Est-ce possible ? » voilà tout ce que je pus trouver.

Les amis de Desgenais confirmèrent alors ut ce qu'il avait dit. C'était dans sa propre aison que ma maîtresse, surprise entre ses deux amants, avait essuyé de leur part une ène que tout le monde savait par cœur. Elle était déshonorée, obligée de quitter iris, si elle ne voulait s'exposer au plus uel scandale.

Il m'était aisé de voir que, dans toutes ces aisanteries, il y avait une bonne part de dicule répandu sur mon duel au sujet de cette même femme, sur mon invincible pas-on pour elle, enfin sur toute ma conduite son égard. Dire qu'elle méritait les noms s plus odieux, que ce n'était, après tout, l'une misérable qui en avait fait peut-être nt fois pis que ce qu'on en savait,

c'était de faire sentir amèrement que je n'étais l'une dupe comme tant d'autres.

Tout cela ne me plaisait pas ; les jeunes gens, qui s'en aperçurent, y mirent de la discrétion ; mais Desgenais avait ses projets ; avait pris à tâche de me guérir de mon amour, et il le traitait impitoyablement comme une maladie. Une longue amitié, fondée sur des services mutuels, lui donnait des droits, et, comme son motif lui paraissait louable, il n'hésitait pas à les faire valoir.

Non-seulement donc il ne m'épargnait pas mais, du moment qu'il vit mon trouble et ma honte, il fit tout au monde pour me pousser sur cette route aussi loin qu'il le put. Mon impatience devint bientôt trop visible pour lui permettre de continuer ; il s'arrêtait alors, et prit le parti du silence, qui m'irrite encore plus.

A mon tour je fis des questions ; j'allais et venais par la chambre. Il m'avait été insupportable d'entendre raconter cette histoire j'aurais voulu qu'on me la recommençât. Je m'efforçais de prendre tantôt un air riant tantôt un visage tranquille ; mais ce fut en vain. Desgenais était devenu tout à coup muet, après s'être montré le plus détestable bavard. Tandis que je marchais à grand pas, il me regardait avec indifférence, et me laissait me démenager dans la chambre comme un renard dans une ménagerie.

Je ne puis dire ce que j'éprouvais. Une femme qui pendant si longtemps avait été l'idole de mon cœur, et qui, depuis que je l'avais perdue, me causait de si vives souffrances la seule que j'eusse aimée, celle que je voulais jusqu'à la mort, devenue tout à coup me déshonorée sans vergogne, le sujet des railleries et des jeunes gens, d'un blâme et d'un mépris universels ! Il me semblait que je portais sur mon épaule l'impression d'un fer rouge, et que j'étais marqué d'un stigmate éternel.

Plus je réfléchissais, plus je sentais la nuit épaissir autour de moi. De temps en temps ! détournais la tête, et j'entrevois un sourire glacial ou un regard curieux qui m'observait. Desgenais ne me quittait pas ; il comprenait bien ce qu'il faisait : nous nous connaissions de longue main ; il savait bien que j'étais capable de toutes les folies, et de l'exaltation de mon caractère pouvait s'entraîner au delà de toutes les bornes, sur quelque route que ce fût, excepté sur une seule. Voilà pourquoi il déshonorait ma souffrance, et en appelait de ma tête à mon cœur.

Lorsqu'il me vit enfin au point où il désinait m'amener, il ne tarda pas davantage à le porter le dernier coup. « Est-ce que l'histoire vous déplait ? me dit-il. Voilà le meilleur, qui en est la fin. C'est, mon cher Octave, que la scène chez *** s'est passée un certaine nuit qu'il faisait un beau clair de lune ; or, pendant que les deux amants se querellaient de leur mieux chez la dame et parlaient de se couper la gorge à côté d'un bon feu, il paraît qu'on a vu dans la rue un ombre qui se promenait fort tranquillement laquelle vous ressemblait si fort, qu'on en conclut que c'était vous.

– Qui a dit cela ? répondis-je, qui m'a vu dans la rue ?

– Votre maîtresse elle-même ; elle le raconte à qui veut l'entendre, tout aussi gaie ment que nous vous racontons sa propre histoire. Elle soutient que vous l'aimez encore, que vous montez la garde à sa porte enfin. tout ce que vous pensez ; qu'il vous suffise de savoir qu'elle en parle publiquement. »

Je n'ai jamais pu mentir, et, toutes les fois qu'il m'est arrivé de vouloir déguiser la vérité, mon visage m'a toujours trahi. L'amour propre, la honte d'avouer ma faiblesse de vant témoins, me firent cependant faire un effort. « Il est bien certain, me disais-je d'ailleurs, que j'étais dans la rue. Mais, si j'avais que ma maîtresse était pire encore que je , la croyais, je n'y eusse sans doute pas été. » Enfin je me persuadais qu'on ne pouvait m'avoir vu distinctement ; je tentai de donner. Le rouge me monta à la figure avec une telle force, que je sentis moi-même inutilité de ma feinte. Desgenais en sourit. Prenez garde, lui dis-je, prenez garde ! allons pas trop loin ! »

Je continuais à marcher comme un fou, je savais à qui m'en prendre ; il aurait fallu en, et c'était encore plus impossible. En même temps des signes évidents m'apprenaient ma faute ; j'étais convaincu. « Est-ce que je le savais ? m'écriai-je, est-ce que je vais que cette misérable. »

Desgenais pinça les lèvres comme pour grignoler : « Vous en saviez assez. »

Je demeurai court, balbutiant à tout moment une phrase ridicule. Mon sang, excité puis un quart d'heure, commençait à battre dans mes tempes avec une force dont je ne pondais plus.

« Moi dans la rue, baigné de larmes, au désespoir ! et pendant ce temps-là cette rencontre chez elle ! Quoi ! cette nuit même, raillé par elle ! elle railler ! Vraiment, Desgenais ! vous ne rêvez pas ? Est-ce vrai ? est-ce possible ? Qu'en savez-vous ? »

Ainsi parlant au hasard, je perdais la tête et pendant ce temps-là une colère insi montable me dominait de plus en plus. Enfin je m'assis épuisé, les mains tremblantes.

« Mon ami, me dit Desgenais, ne pren pas la chose au sérieux. Cette vie solitai que vous menez depuis deux mois vous fait beaucoup de mal : je le vois, vous av besoin de distractions. Venez ce soir soup avec nous, et demain déjeuner à la campagne. »

Le ton dont il prononça ces paroles me ; plus de mal que tout le reste. Je sentis que je lui faisais pitié, et qu'il me traitait comme un enfant.

Immobile, assis à l'écart, je faisais dd vains efforts pour prendre quelque empi sur moi-même. « Eh quoi ! pensais-je, travail par cette femme, empoisonné de consei horribles, n'ayant trouvé nulle part de refuge, ni dans le travail ni dans la fatigue quand j'ai pour unique sauvegarde, à vingt ans, contre le désespoir et la corruption, un une nte et affreuse douleur, ô Dieu ! c'est te douleur même, cette relique sacrée de 1 souffrance, qu'on vient me briser dans mains ! Ce n'est plus à mon amour, c'est ion désespoir qu'on insulte ! Railler ! elle aller quand je pleure ! » Cela me paraissait royable. Tous les souvenirs du passé me saluaient au cœur quand j'y pensais. Il me semblait voir se lever l'un après l'autre les ctres de nos nuits d'amour ; ils se pendent sur un abîme sans fond, éternel, r comme le néant ; et sur les profondeurs de l'abîme voltigeait un éclat de rire ux et moqueur : « Voilà ta récompense ! » Si on m'avait appris seulement que le monde se moquait de moi, j'aurais répondu : fant pis pour lui, » et ne m'en serais pas autrement fâché ; mais on m'apprenait en même temps que ma maîtresse n'était une infâme. Ainsi, d'une part, le ridicule it public, avéré, constaté par deux téins, qui, avant de raconter qu'ils m'aient vu, ne pouvaient manquer de dire en elle occasion : le monde avait raison contre toi ; et, d'une autre part, que pouvais-je lui pondre ? à quoi me rattacher ? en quoi me renfermer ? que faire lorsque le centre de vie, mon cœur lui-même, était ruiné, 1 anéanti ? Que dis-je ? lorsque cette femme pour laquelle j'aurais tout bravé, le ridic comme le blâme. pour laquelle j'aur laissé une montagne de misère s'amonce sur moi ; lorsque cette femme, que j'aim et qui en aimait un autre, et à qui je demandais pas de m'aimer, de qui je ne voulais rien que la permission de pleurer à porte, rien que de me laisser vouer 1 d'elle ma

jeunesse à son souvenir, et écoute son nom, son nom seul sur le tombeau mes espérances !. Ah ! lorsque j'y songea je me sentais mourir ; c'était cette fem qui me raillait ; c'était elle qui, la première me montrait au doigt, me signalait à ce foule oisive, à ce peuple vide et ennuyé, s'en va ricanant autour de tout ce qui méprise et l'oublie ; c'était elle, c'étaient lèvres tant de fois collées sur les mienn c'était ce corps, cette âme de ma vie, chair et mon sang, c'était de là que sort l'injure ; oui, la dernière de toutes, la p lâche et la plus amère, le rire sans pitié d crache au visage de la douleur.

us je m'enfonçais dans mes pensées, et ma colère augmentait. Est-ce de la co-qu'il faut dire ? car je ne sais quel nom e le sentiment qui m'agitait. Ce qu'il y certain, c'est qu'un besoin désordonné vengeance finit par prendre le dessus. – comment me venger d'une femme ? J'au– payé ce qu'on aurait voulu pour avoir à disposition une arme qui pût l'atteindre ; s quelle arme ? Je n'en avais aucune, pas ne celle qu'elle avait employée ; je ne – vais lui répondre en sa langue.

Tout à coup j'aperçus une ombre derrière rideau de la porte vitrée ; c'était la création qui attendait dans le cabinet.

Je l'avais oubliée. « Écoutez ! m'écriai-je de me levant dans un transport ; j'ai aimé, aimé comme un fou, comme un sot. J'ai ité tout le ridicule que vous voudrez. Vis, par le ciel ! il faut que je vous montre quelque chose qui vous prouvera que je ne pas encore si sot que vous croyez. » En disant cela, je frappai du pied la porte rée qui céda, et je leur montrai cette fille s'était blottie dans un coin.

Entrez donc là-dedans, dis-je à Desgenais ; vous qui me trouvez fou d'aimer femme et qui n'aimez que les filles. voyez-vous pas votre suprême sagesse. traîne par là sur ce fauteuil ? Demande si ma nuit tout entière s'est passée sou -< fenêtres de *** ; elle vous en dira que chose. Mais ce n'est pas tout, ajoutai-je n'est pas tout ce que j'ai à vous dire. Vous avez ce soir un souper, demain une pa de campagne ; j'y vais, et croyez-moi, je ne vous quitte pas d'ici là. Nous ne le séparerons pas, nous allons passer la j née ensemble ; vous aurez des fleurets, cartes, des dés, du punch, ce que vous y drez, mais vous ne vous en irez pas. Et vous à moi ? moi à vous ; tope ! J'ai vc faire de mon cœur le mausolée de r amour ; mais je jetterai mon amour d

une autre tombe, ô Dieu de justice ! qui je devrais la creuser dans mon cœur. »

A ces mots je me rassis, tandis qu'ils-traient dans le cabinet, et je sentis comt l'indignation qui se soulage peut nous don ner de joie. Quant à celui qui s'étonnera q partir de ce jour j'aie changé complètement ma vie, il ne connaît pas le cœur de l'homme le sait pas qu'on peut hésiter vingt ans faire un pas, mais non reculer quand on

CHAPITRE II

pprentissage de la débauche ressemble u vertige : on y ressent d'abord je ne uelle terreur mêlée de volupté, comme ne tour élevée. Tandis que le libertif honteux et secret avilit l'homme le nnohle, dans le désordre franc et hardi, ce qu'on peut nommer la débauche en air, il y a quelque grandeur, même le plus dépravé ; Celui qui, à la nuit émanquée, s'en va, le manteau sur le nez, incognito sa vie et secouer clandestint l'hypocrisie de la journée, ressemble Italien qui frappe son ennemi par der-n'osant le provoquer en duel. Il y a issassinat dans le coin des bornes et l'l'attente de la nuit ; au lieu que, dans ureur des orgies bruyantes, on croirait que à un guerrier ; c'est quelque chose ent le combat, une apparence de lutte superbe. « Tout le monde le fait, et : cache ; fais-le, et ne t'en cache pas. » A parle l'orgueil, et, une fois cette cuir endossée, voilà le soleil qui y reluit.

On raconte que Damoclès voyait une et sur sa tête ; c'est ainsi que les libertins s blent avoir au-dessus d'eux je ne sais d qui leur crie sans cesse : « Va, va toujo je tiens à un fil. » Ces voitures de masse qu'on voit au temps du carnaval son fidèle image de leur vie. Un carrosse dél ; abré ouvert à tout vent, des torches flamboyante éclairant des têtes plâtrées ; ceux-là ri ceux-ci chantent ; au milieu s'agitent cor des femmes : ce sont en effet des reste femmes, avec des semblants presque mains, On les caresse, on les insulte ; di sait ni leur nom ni qui elles sont. Tout flotte et se balance sous la résine brûlaa dans une ivresse qui ne pense à rien, et laquelle, dit-on, veille un

dieu. On a par moments de se pencher et de s'emb ser ; il y en a un de tombé dans un cal-qu'importe ? on vient de là, on va là, e chevaux galopent.

Mais, si le premier mouvement esl l'éent, le second est l'horreur, et le troiolle la pitié. Il y a là en effet tant de haine, ou plutôt un si étrange abus de la e, qu'il arrive souvent que les carac-; les plus nobles et les organisations les belles s'y laissent prendre. Cela leur dit hardi et dangereux ; ils se font ainsi ligues d'eux-mêmes ; ils s'attachent sur la juche comme Mazeppa sur sa bête sau-' ! ; ils s'y garrottent, ils se font cenj. « s ; et ils ne voient ni la route de sang les lambeaux de leur chair tracent sur arbres, ni les yeux des loups qui se teint de pourpre à leur suite, ni le désert, des corbeaux.

ancé dans cette vie par les circonstances j'ai dites, j'ai à dire maintenant ce que j'ai vu.

La première fois que j'ai vu de près ces semblées fameuses qu'on appelle les bals qués des théâtres, j'avais entendu parler de débauches de la Régence, et d'une reine France déguisée en marchande de violonces. Je trouvai là des marchandes de violences déguisées en vivandières. Je m'attends à du libertinage, mais en vérité il n'y en a point là. Ce n'est pas du libertinal que de la suie, des coups et des filles iv mortes sur des bouteilles cassées.

La première fois que j'ai vu des déb ; ches de table, j'avais entendu parler des se pers d'Héliogabale, et d'un philosophe de Grèce qui avait fait des plaisirs des sens une espèce de religion de la nature. Je m'tendais à quelque chose comme de l'oul sinon comme de la joie ; je trouvai là qu'il y a de pire au monde, l'ennui tâcha de vivre, et des Anglais qui se disaient : « fais ceci ou cela, donc je m'amuse. J payé tant de pièces d'or, donc je ressens tant de plaisir. » Et ils usent leur vie sur ce meule. –

La première fois que j'ai vu des cour sanes, j'avais entendu parler d'Aspasie, < s'asseyait sur les genoux d'Aicibiade en c cutant avec Socrate. Je m'attendais à qu que chose de dégourdi, d'insolent, mais gai, de brave et de vivace, à quelque ch (comme le petillement du vin de Champagi je trouvai une bouche béante, un œil f et des mains crochues.

La première fois que j'ai vu des coui •ues titrées, j'avais lu Boccace et Bandello ; durant tout j'avais lu Shakspeare. J'avais rêvé es belles

fringantes, à ces chérubins de

fer, à ces viveuses pleines de désinvole, à qui les cavaliers du Décaméron prétextent l'eau bénite au sortir de la messe. vais crayonné mille fois de ces têtes si tiquement folles, si inventrices dans leur place, de ces maîtresses têtes fêlées qui vous décochent tout un roman dans une balade, et qui ne marchent dans la vie que iv flots et par secousses, comme des sirènes loyantes. Je me souvenais de ces fées des *nouvelles nouvelles*, qui sont toujours grises d'amour, si elles n'en sont pas ivres. Je uvaï des écrivaines de lettres, des argeuses d'heures précises', qui ne savent ni mentir à des inconnus, et enfouir leurs sesses dans leur hypocrisie, et qui ne ent dans tout cela qu'à se donner et à roulier.

la première fois que je suis entré au jeu, avais entendu parler de flots d'or, de fores faites en un quart d'heure, et d'un seigneur de la cour de Henri IV qui gagna sur de carte cent mille écus que lui coûtait son habit. Je trouvai un vestiaire où ouvriers qui n'ont qu'une chemise loue un habit à vingt sous la soirée, des genda mes assis à la porte, et des affamés joua un morceau de pain contre un coup de p tolet.

La première fois que j'ai vu une assemblée quelconque, publique ou non, ouvert à quelqu'une des trente mille femmes c ont, à Paris, permission de se vendre, j vais entendu parler des saturnales de ton temps, de toutes les orgies possibles, depuis Babylone jusqu'à Rome, depuis le temple Priape jusqu'au Parc-aux-Cerfs, et j'avais toujours vu écrit au seuil de la porte seul mot : « Plaisir. » Je n'ai trouvé n plus de ce temps-ci qu'un seul mot : « Prostitution ; » mais je l'y ai toujours vu in façable, non pas gravé dans ce fier mé qui porte la couleur du soleil, mais dans plus pâle de tous, celui que la froide lumière de la nuit semble avoir teint de ses rayes blafards, l'argent.

La première fois que j'ai vu le peuple c'était par une affreuse matinée, le mercredi des Cendres, à la descente de la Courtille baignait depuis la veille au soir une pluie fine laciale ; les rues étaient des mares de s. Les voitures de masques défilaient mêle, en se heurtant, en se froissant, de deux longues haies d'hommes et de haines hideux, debout sur les trottoirs. ; muraille de spectateurs sinistres avait, ses yeux rouges de vin, une haine de ti-Sur une lieue de long tout cela gromme-tandis que les roues des carrosses leur uraient la poitrine sans qu'ils fissent un en arrière. J'étais debout

surlabanquette, voiture découverte ; de temps en temps homme en haillons sortait de la haie, vomissait un torrent d'injures au visage, nous jetait un nuage de farine. Bientôt nous reçûmes de la boue, cependant nous étions toujours, gagnant l'Ile-d'Amour et le bois de Romainville, où tant de doux vers sur l'herbe se donnaient autrefois. Parle nos amis, assis sur le siège, tomba, puisque de se tuer, sur le pavé. Le peuple récipita sur lui pour l'assommer : il t'y courir et l'entourer. Un des sonneurs rompe qui nous précédaient à cheval eut un pavé sur l'épaule : la farine manquait. Je n'avais jamais entendu parler rien de semblable à cela.

Je commençai à comprendre le siècle, e, savoir en quel temps nous vivons.

CHAPITRE III

Desgenais avait organisé à sa maison n campagne une réunion de jeunes gens. 1 meilleurs vins, une table splendide, le j la danse, les courses à cheval, rien n'y manquait. Desgenais était riche et d'une grande magnificence. Il avait une hospitalité anti avec des mœurs de ce temps-ci. D'ailleurs on trouvait chez lui les meilleurs livres sa conversation était celle d'un homme instruit et élevé. C'était un problème que homme.

J'avais apporté chez lui une humeur nocturne telle que rien ne pouvait surmonter ; il respecta scrupuleusement. Je ne répond pas à ses questions, il ne m'en fit plus l'important pour lui était que j'eusse voulu ma maîtresse. Cependant j'allais à la chaise me montrais à table aussi bon convive que l'autre ; il ne m'en demandait pas davantage manque pas dans le monde de gens ils, qui prennent à cœur de vous rendre service, et qui vous jetteraient sans reds le plus lourd pavé pour écraser la vanité qui vous pique. Ils ne s'inquiètent pas de vous empêcher de mal faire ; c'est-à-dire qu'ils n'ont point de repos qu'ils ne vous aient rendu semblable à eux. Arrivés à ce point, n'importe par quel moyen, ils se frottent les mains, et l'idée ne leur viendrait pas que l'un d'eux puisse être tombé de mal en pis ; tout de bonne amitié.

c’C’est un des grands malheurs de la jeun se sans expérience que de se figurer le bande d’après les premiers objets qui la trompent ; mais il y a aussi, il faut l’avouer, que race d’hommes bien malheureux : ce soit ceux qui, en pareil cas, sont toujours là pour dire à la jeunesse : « Tu as raison de c ire au mal, et nous savons ce qui en est. » J entendu parler, par exemple, de quelque chose de singulier : c’était comme un milieu entre le bien et le mal, un certain arrangement entre les femmes sans cœur et et hommes dignes d’elles ; ils appelaient celà sentiment passager. Ils en parlaient comme d’une machine à vapeur inventée par des carrossier ou un entrepreneur de bâtiment Ils me disaient : « On convient de ceci ou cela, on prononce telles phrases qui en fait répondre telles autres, on écrit des lettres telle façon, on se met à genoux de telle tre. » Tout cela était réglé comme une-rade ; ces braves gens avaient des cheval gris.

Cela me fit rire. Malheureusement p moi, je ne puis dire à une femme que méprise que j’ai de l’amour pour elle, même en sachant que c’est une convention et qu’i ne s’y trompera pas. Je n’ai jamais mi genou en terre sans y mettre le cœur. Ainsi cette classe de femmes qu’on appelle faci m’est inconnue, ou, si je m’y suis lai prendre, c’est sans le savoir et par simple cité.

Je comprends qu’on mette son âme : côté, mais non qu’on y touche. Qu’il y de l’orgueil à le dire, cela est possiblele n’entends ni me vanter ni me rabaisser. : : s par-dessus tout les femmes qui rient de nour, et leur permets de me le rendre ; il – , aura jamais de dispute entre nous.

Ces femmes-là sont bien au-dessous des partisans : les courtisanes peuvent mentir, – ces femmes-là aussi ; mais les courtisanes vent aimer, et ces femmes-là ne le peuvent pas. Je me souviens d’une qui m’aimait, et disait à un homme trois fois plus riche moi, avec lequel elle vivait : « Vous m’enyez, je vais trouver mon amant. » Cette de-là valait mieux que bien d’autres qu’on ne paye pas.

Je passai la saison entière chez Desgenais, j’appris que ma maîtresse était partie, et qu’elle était sortie de France ; cette nouvelle ne laissa dans le cœur une langueur qui ne le quitta plus.

A l’aspect de ce monde si nouveau pour) i qui m’entourait à cette campagne, je me atis pris d’abord d’une curiosité bizarre, ! ste et profonde,

qui me faisait regarder de vers comme un cheval ombrageux. Voici première chose qui y donna lieu.

Desgenais avait alors une très-belle maîtresse, qui l'aimait beaucoup : un soir que je me promenais avec lui, je lui dis que je trouvais telle qu'elle était, c'est-à-dire admirable, tant par sa beauté que par son attachement pour lui. Bref, je fis son éloge avec chaleur, et lui donnai à entendre qu'il devait s'en trouver heureux.

Il ne me répondit rien. C'était sa manière et je le connaissais pour le plus sec des hommes. La nuit venue et chacun retiré, il avait un quart d'heure que j'étais couché lorsque j'entendis frapper à ma porte. J'criai qu'on entrât, croyant à quelque visiteur pris d'insomnie.

Je vis entrer une femme plus pâle que le mort, à demi nue, et un bouquet à la main. Elle vint à moi, et me présenta son bouquet un morceau de papier y était attaché, sur lequel je trouvai ce peu de mots : « A Octave son ami Desgenais, à charge de revanche.

Je n'eus pas plus tôt lu, qu'un éclair me frappa l'esprit. Je compris tout ce qu'il avait dans cette action de Desgenais, m'en voyant ainsi sa maîtresse et m'en faisant une sorte de cadeau à la turque, sur quelques paroles que je lui avais dites. Du caractère que je lui savais, il n'y avait là ni ostentation, générosité ni trait de rouerie ; il n'y avait qu'une leçon. Cette femme l'aimait ; je lui avais fait l'éloge, et il voulait m'apprendre à ne pas l'aimer, soit que je la prisse, ou que je la refusasse.

Elle me donna à penser ; cette pauvre fille pleurait, et n'osait essuyer ses larmes, de peur de m'en faire apercevoir. De quoi était-il menacée pour la déterminer à venir ? J'ignorais. « Mademoiselle, lui dis-je, il ne faut pas vous chagriner. Allez chez vous, et craignez rien. » Elle me répondit que, si sortait de ma chambre avant le lendemain matin, Desgenais la renverrait à Paris ; que sa mère était pauvre, et qu'elle ne pouvait s'y résoudre. « Très-bien, lui dis-je, votre mère est pauvre, vous aussi probablement, sorte que vous obéiriez à Desgenais si je voulais. Vous êtes belle, et cela pourrait me servir. Mais vous pleurez, et vos larmes ne sont pas pour moi, je n'ai qu'à faire du tien. Allez-vous-en, et je me charge d'empêcher qu'on ne vous renvoie à Paris. »

C'est une chose qui m'est particulière, que la méditation, qui, chez le plus grand nombre, est une qualité ferme et constante de l'esprit, n'est en moi

qu'un instinct indépendant de ma volonté, et qui me saisit par accès comme une passion violente. Elle revient par intervalles, à son heure, malgré moi, et n'importe où. Mais là où elle vient je ne puis rien contre elle. Elle m'entraîne bon lui semble et par le chemin qu'elle veut

Cette femme partie, je me mis sur mon séant. « Mon ami, me dis-je, voilà ce que Dieu t'envoie. Si Desgenais ne t'avait pas voulu donner sa maîtresse, il ne se trompait peut-être pas en croyant que tu en serais devenu amoureux.

« L'as-tu bien regardée ? Un sublime divin mystère s'est accompli dans les entrailles qui l'ont conçue. Un pareil être coûte la nature ses plus vigilants regards maternels ; cependant l'homme qui veut te guérir n'a rien trouvé de mieux que de te proposer : sur ses lèvres pour y désapprendre à aimer

« Comment cela se fait-il ? D'autres que toi l'ont admirée sans doute, mais ils couraient aucun risque ; elle pouvait essayer sur eux toutes les séductions qu'elle voulait toi seul étais en danger.

« Il faut pourtant, quelle que soit sa chose ce Desgenais ait un cœur, puisqu'il vit. En quoi diffère-t-il de toi ? C'est un homme ne croit à rien, ne craint rien, qui n'a ni souci ni un ennui peut-être, et il est clair une légère piqure au talon le remplirait de terreur ; car, si son corps l'abandonnait, que deviendrait-il ? Il n'y a en lui de vivant que le corps. Quelle est donc cette créature qui traite son âme comme les flagellants leur corps ? Est-ce qu'on peut vivre sans tête ?

Pense à cela. Voilà un homme qui tient sous ses bras la plus belle femme du monde ; si jeune et ardent ; il la trouve belle, il lui dit ; elle lui répond qu'elle l'aime. Là-dessus quelqu'un lui frappe sur l'épaule, et lui dit : « C'est une fille. » Rien de plus, il s'en va de lui. Si on lui avait dit : « C'est une poisonneuse, » il l'eût peut-être aimée, il lui en donnerait pas un baiser de moins ; si c'est une fille, et il ne sera pas plus question d'amour que de l'étoile de Saturne. Qu'est-ce que c'est donc que ce mot-là ? mot juste, mérité, positif, flétrissant, d'accord. Mais enfin, quoi ? un mot, pourrait-t-on un corps avec un mot ?

Et si tu l'aimes, toi, ce corps ? On te verse un verre de vin, et on te dit : « N'aime pas cela, on en a quatre pour six francs, Et si tu te grises ?

« Mais ce Desgenais aime sa maîtresse puisqu'il la paye ; il a donc une façon d'aimer particulière ? Non, il n'en a pas ; sa façon d'aimer n'est pas

de l'amour, et il n' ressent pas plus pour la femme qui le n rite que pour celle qui en est indigne n'aime personne, tout simplement.

« Qui l'a donc amené là ? est-il né ain ou l'est-il devenu ? Aimer est aussi nature que de boire et de manger. Ce n'est pas un homme. Est-ce un avorton ou un géan Quoi ! toujours sûr de ce corps impassibl Vraiment, jusqu'à se jeter sans danger da les bras d'une femme qui l'aime ? Quoi ! sa pâlir ? Jamais d'autre échange que de l' contre de la chair ? Quel festin est-ce donc que sa vie, et quels breuvages y boit-on dans s coupes ? Le voilà, à trente ans, comme vieux Mithridate : les poisons des vipères 1 sont amis et familiers.

« Il y a là un grand secret, mon enfant une clef à saisir. De quelques raisonnemen qu'on puisse étayer la débauche, on proi ra qu'elle est naturelle un jour, une heure, soir, mais non demain, ni tous les jours. Il n'y a pas un peuple sur la terre qui n'ait sidéré la femme ou comme la compagne a consolation de l'homme, ou comme l'insment sacré de sa vie, et, sous ces deux femmes, qui ne l'ait honorée. Cependant voilà guerrier armé qui saute dans l'abîme que u a creusé de ses mains entre l'homme et animal ; autant vaudrait renier la parole. Cet Titan muet est-ce donc, pour oser ret tarder sous les baisers du corps l'amour de pensée, et pour se planter sur les lèvres le gmate qui fait la brute, le sceau du silence trnel ?

Il y a là un mot à savoir. Il souffle là-sous le vent de ces forêts lugubres qu'on ; pelle corporations secrètes, un de ces mystères que les anges de destruction se chuotent à l'oreille lorsque la nuit descend sur tterre. Cet homme est pire ou meilleur e Dieu ne l'a fait. Ses entrailles sont mme celles des femmes stériles, ou la nare ne les a qu'ébauchées, ou il s'y est distillé ns l'ombre quelque herbe vénéneuse.

« Eh bien, ni le travail ni l'étude n'ont pu te guérir, mon ami. Oublier et apprendre voilà ta devise. Tu feuilletais des livr morts ; tu es trop jeune pour les ruines. R garde autour de toi, le pâle troupeau d hommes t'environne. Les yeux des sphî étincellent au milieu des hiéroglyphes divin déchiffre le livre de vie ! Courage, écolie lance-toi dans le Styx, le fleuve invuln rable, et que ses flots en deuil te mènent la mort ou à Dieu. »

CHAPITRE IV

« Tout ce qu'il y avait de bien en cela, supposé qu'il pût y en avoir quelqu'un, c'e que ces faux plaisirs étaient des semenci de douleurs et d'amertumes qui me fat guaient à n'en pouvoir plus. » Telles sont le simples paroles que dit, à propos de sa jeunesse, l'homme le plus homme qui ait jamais été, saint Augustin. De ceux qui on fait comme lui, peu diraient ces paroles, tous les ont dans le cœur ; je n'en trouve pas d'autres dans le mien.

venu à Paris, au mois de décembre, après la saison, je passai l'hiver en parties plaisir, en mascarades, en soupers, quitt rarement Desgenais, qui était enchanté moi ; je ne l'étais guère. Plus j'allais, plus me sentais de souci. Il me sembla, au tant de bien peu de temps, que ce monde si inge, qui au premier aspect m'avait paru abîme, se resserrait, pour ainsi dire, à tqe pas ; là où j'avais cru voir un spectre, mesure que j'avançais, je ne voyais qu'une bre.

) esgenais me demandait ce que j'avais. Et vous, lui disais-je, qu'avez-vous ? Vous souvient-il de quelque parent mort ? n'auriez-vous pas quelque blessure que l'humidité t rouvrir ? »

Alors il me semblait parfois qu'il m'endait sans me répondre. Nous nous jetions qu' une table, buvant à en perdre la tête ; au lieu de la nuit nous prenions des chevaux poste, et nous allions déjeuner à dix ou uze lieues dans la campagne ; en reve-Int, au bain, de là à table, de là au jeu, là au lit ; et quand j'étais au bord du ien. alors je poussais le verrou de la porte, je tombais à genoux et je pleura C'était ma prière du soir.

Chose étrange ! je mettais de l'orgueil passer pour ce qu'au fond je n'étais pas tout ; je me vantaïs de faire pis que je ne faisais, et je trouvais à cette forfanterie un p sir bizarre, mêlé de tristesse. Lorsque j'av réellement fait ce que je racontais, je ne setais que de l'ennui ; mais, lorsque j'inven tais quelque folie, comme une histoire débauche ou le récit d'une orgie à laque je n'avais pas assisté, il me semblait que j vais le cœur plus satisfait, je ne sais pourqu

Ce qui me faisait le plus de mal, c'ét lorsque, dans une partie de plaisir, nous. lions dans quelque lieu aux environs Paris où j'avais été autrefois

avec ma ffii tresse. Je devenais stupide, je m'en allant seul, à l'écart, regardant les buissons et 1 troncs d'arbre avec une amertume sans bc nes, jusqu'à les frapper du pied comme po les mettre en poussière. Puis je revenais, i pétant cent fois de suite entre mes dent « Dieu ne m'aime guère, Dieu ne m'air guère !! » Je demeurais alors des heures sa parler.

Cette idée funeste, que la vérité c'est la dité, me revenait à propos de tout. « Le monde, me disais-je, appelle son fard vertu, son chapelet religion, son manteau traînt convenance L'honneur et la morale – Lt ses femmes de chambre ; il boit dans i vin les larmes des pauvres d'esprit qui soient en lui ; il se promène les yeux issés tant que le soleil est au ciel ; il va église, au bal, aux assemblées, et le r arrive, il dénoue sa robe, et on aperçoit une bacchante nue avec deux pieds de dlG. »

Mais en parlant ainsi je me faisais horreur moi-même ; car je sentais que, si le corps fait sous l'habit, le squelette était sous le rps. « Est-ce possible que ce soit là tout ? » n demandais-je malgré moi. Puis je rendis à la ville, je rencontrais sur mon chem une jolie fillette donnant le bras à sa , re, je la suivais des yeux en soupirant, je redevenais comme un enfant. Quoique j'eusse pris avec mes amis des Ibitudes de tous les jours, et que nous ssions réglé notre désordre, je ne laissais ; s d'aller dans le monde. La vue des femmes m'y causait un trouble insupportable ; je ne leur touchais la main que tremblant. Mon parti était pris de n'aime plus jamais.

Cependant je revins un certain soir d' bal avec le cœur si malade, que je sentis c c'était de l'amour. Je m'étais trouvé à sou-o per auprès d'une femme, la plus charmante et la plus distinguée dont le souvenir soit resté. Lorsque je fermai les yeux m'endormir, je la vis devant moi. Je mee c perdu ; jerésolus aussitôtdene plus la rencontrer, d'éviter tous les lieux où je savais qu'e allait. Cette sorte de fièvre dura quinze jou pendant lesquels je restai presque consta ment étendu sur mon canapé, et me rapelant sans fin, malgré moi, jusqu'à moindres mots que j'avais échangés avec elle.

Comme il n'y a pas d'endroits sous le c où l'on s'occupe de son voisin autant que Paris, il ne se passa pas longtemps avant que les gens de ma connaissance, (qui) rencontraient avec Desgenais, n'eussent (claré que j'étais le plus grand libertin. J'admirai en cela l'esprit du monde : autant j' nous passé pour niais et pour novice lors de la rupture avec ma maîtresse,

autant je pass maintenant pour insensible et endurci. en venait à me dire qu'il était bien clair que jamais je n'avais aimé cette femme, que ne faisais sans doute un jeu de l'amour, ce qui était un grand éloge que l'on croyait adresser ; et le pire de l'affaire, c'est que j'étais gonflé d'une vanité si misérable, que a me charmait.

Ma prétention était de passer pour blasé, même temps que j'étais plein de désirs et e mon imagination exaltée m'emportait rs de toutes limites. Je commençai à re que je ne pouvais faire aucun cas des nmes ; ma tête s'épuisait en chimères que disais préférer à la réalité. Enfin mon unie plaisir était de me dénaturer. Il suffisait 'une pensée fût extraordinaire, qu'elle quât le sens commun, pour que je m'en se aussitôt le champion, au risque d'avancer les sentiments les plus blâmables.

Mon plus grand défaut était l'imitation de ut ce qui me frappait, non pas par sa beauté, mais par son étrangeté, et, ne voulant pas m'avouer imitateur, je me perdais dans l'exagération, afin de paraître origin A mon gré, rien n'était bon ni même pas ble ; rien ne valait la peine de tourner la tête cependant, dès que je m'échauffais dans u discussion, il semblait qu'il n'y eût pas da la langue française d'expression assez ai poulée pour louer ce que je soutenais, ma il suffisait de se ranger à mon avis po faire tomber toute ma chaleur.

C'était une suite naturelle de ma condui Dégouté de la vie que je menais, je ne vouk pourtant pas en changer :

Simigliante a quella 'nferma
Che non puo trovar posa in su le piume,
Ma con dar volta suo dolore scherma.

DANTE.

Ainsi je tourmentais mon esprit pour 1 donner le change, et je tombais dans tous 1 travers pour sortir de moi-même.

Mais tandis que ma vanité s'occupait ain mon cœur souffrait, en sorte qu'il y avait presque constamment en moi un homme q riait et un autre qui pleurait. C'était comr un contre-coup perpétuel de ma tête à mon cœur. Mes propres railleries me faisaie elquefois une peine extrême, et mes chagrins les plus profonds me donnaient envie dater de rire.

Un homme se vantait un jour d'être inaccessible aux craintes superstitieuses et de voir peur de rien ; ses amis mirent dans un lit un squelette humain, puis se postèrent dans une chambre voisine pour le guetter rsqu'il rentrerait. Ils n'entendirent aucun uit ; mais, le lendemain matin, lorsqu'ils trèrent dans sa chambre, ils le trouvèrent essé sur son séant et jouant avec les osseents : il avait perdu la raison.

Il y avait en moi quelque chose de semblaie à cet homme, si ce n'est que mes osselets favoris étaient ceux d'un squelette bien-aimé ; étaient les débris de mon amour, tout ce qui restait du passé.

Il ne faut pourtant pas dire que dans tout le désordre il n'y eût pas de bons moments. es compagnons de Desgenais étaient des unes gens de distinction, bon nombre taient artistes. Nous passions quelquefois nsemble des soirées délicieuses, sous prétexte de faire les libertins. L'un d'eux était lors épris d'une belle cantatrice qui nous charmait par sa voix fraîche et mélancolique. Que de fois nous sommes restés assis en cercle, à l'écouter, tandis que 1 table était dressée ! Que de fois l'un de nous au moment où les flacons se débouchaïcn tenait à la main un volume de Lamartine (lisait d'une voix émue ! Il fallait voir alors comme toute autre pensée disparaissait ! Les heures s'envolaient pendant ce temps-là ; e quand nous nous mettions à table, les singuliers libertins que nous faisions ! nous n disions mot, et nous avions des larmes dar les yeux.

Desgenais surtout, habituellement le plu froid et le plus sec des hommes, était incroyable ces jours-là. Il se livrait à des ser timents si extraordinaires, qu'on eût dit u poète en délire. Mais, après ces expansions il arrivait qu'il se sentait pris d'une joie fu rieuse. Il brisait tout dès que le vin l'ava échauffé ; le génie de la destruction lui sor tait tout armé de la tête ; et je l'ai vu que quefois, au milieu de ses folies, lancer un chaise dans une fenêtre fermée avec un va carme à faire sauver.

Je ne pouvais m'empêcher de faire de ce r urne un bizarre sujet d'étude. Il me paraiss-: comme le type marqué d'une classe de s qui devaient exister quelque part, mais m'étaient inconnus. On ne savait, lorsqu'il assait, si c'était le désespoir d'un malade de la lubie d'un enfant gâté.

se montrait particulièrement les jours fête dans un état d'excitation nerveuse le poussait à se conduire comme un veritable écolier. Son sang-

froid était alors mourir de rire. Il me persuada un jour de sortir à pied tous deux, seuls à la brune, oubliés de costumes grotesques, avec des puisques et des instruments de musique. Nous nous promenâmes ainsi toute la nuit, ivement, au milieu du plus affreux chariri. Nous trouvâmes un cocher d'une voire de place endormi sur son siège ; nous telâmes les chevaux ; après quoi, feignant sortir d'un bal, nous l'appelâmes à grands is. Le cocher s'éveilla, et, au premier up de fouet qu'il donna, ses chevaux parrent au trot, le laissant ainsi perché sur n siège. Nous fûmes le même soir aux champs-Elysées ; Desgenais, voyant passer d'une autre voiture, l'arrêta, ni plus ni moins qu'un voleur ; il intimida le cocher pas ses menaces, et le força de descendre et de mettre à plat ventre. C'était un jeu à faire tuer. Cependant il ouvrit la voiture, , nous trouvâmes dedans un jeune homme et une dame immobiles de frayeur. Il r dit alors de l'imiter, et, ayant ouvert les deux portières, nous commençâmes entrer par une porte et à sortir par l'auti en sorte que dans l'obscurité les pauvr gens du carrosse croyaient à une processi de bandits.

Je me figure que les hommes qui dise que le monde donne de l'expérience doive être bien étonnés qu'on les croie. Le mon n'est que tourbillons, et il n'y a aucun ra port entre ces tourbillons ; tout s'en va p bandes comme des volées d'oiseaux. Les d férents quartiers d'une ville ne se ressem blent même pas entre eux, et il y a auta à apprendre, pour quelqu'un de la Chaussé d'Antin, au Marais qu'à Lisbonne. Il est se lement vrai que ces tourbillons divers so traversés, depuis que le monde existe, p sept personnages toujours les mêmes : – premier s'appelle l'espérance ; le second, science ; le troisième, l'opinion ; le quatrième, l'envie ; le cinquième, la tristesse ; le ième, l'orgueil ; et le septième s'appelle homme.

Nous étions donc, mes compagnons et moi, e volée d'oiseaux, et nous restâmes ennble jusqu'au printemps, tantôt jouant, itôt courant.

Mais, dira le lecteur, au milieu de tout 'a, quelles femmes aviez-vous ? Je ne vois s là la débauche en personne. »

O créatures qui portiez le nom de femmes, qui avez passé comme des rêves dans une ; qui n'était elle-même qu'un rêve, que rai-je de vous ? Là où il n'y eut jamais mbre d'une espérance, est-ce qu'il y aurait lelque

souvenir ? Où vous trouverai-je ur cela ? Qu'y a-t-il de plus muet dans la moire humaine ? qu'y a-t-il de plus oublié le vous ?

S'il faut parler des femmes, j'en citerai ux ; en voici une :

Je vous le demande, que voulez-vous que "sse une pauvre lingère, jeune et jolie, ayant ix-huit ans, et par conséquent des désirs ; jant un roman sur son comptoir, où il n'est question que d'amour ; ne sachant rie n'ayant aucune idée de morale ; cousant ét (nellement à une fenêtre devant laquelle les les processions ne passent plus, par ordre police, mais devant laquelle rôdent tous 11 soirs une douzaine de filles patentées, reco nues par la même police ; que voulez-vo qu'elle fasse lorsque, après avoir fatigué s mains et ses yeux pendant toute unejourn sur une robe ou sur un chapeau, elle s'a coude un moment à cette fenêtre à la nuit tombante ? Cette robe qu'elle a cousue, : chapeau qu'elle a coupé de ses pauvres honnêtes mains, pour rapporter de qu souper à la maison, elle les voit passer sur la tête et sur le corps d'une fille publicu Trente fois par jour, il s'arrête une voitu de louage à sa porte, et il en descend ui prostituée numérotée comme le fiacre qui roule, laquelle vient d'un air dédaigneux minauder devant une glace, essayer, ôt et remettre dix fois ce triste et patie ouvrage de ses veilles. Elle voit cette fil tirer de sa poche six pièces d'or, elle qui en a une par semaine ; elle la regarde des pieds à la tête, elle examine sa parure, elle la su 'à son carrosse ; et puis, que voulez-, quand la nuit est bien noire, un soir l'ouvrage manque, que sa mère est ma-elle entr'ouvre la porte, étend la main, rête un passant.

Elle était l'histoire d'une fille que j'ai ue. connue. Elle savait un peu toucher du piano, epeu compter, un peu dessiner, même un d'histoire et de grammaire, et ainsi de un peu. Que de fois j'ai regardé avec r compassion poignante cette triste ébaui.de la nature, mutilée encore par la so-Que de fois j'ai suivi dans cette nuit onde les pâles et vacillantes lueurs d'une celle souffrante et avortée ! Que de fois tenté de rallumer quelques charbons ats sous cette pauvre cendre ! Hélas ! longs cheveux avaient réellement la coude la cendre, et nous rappelions Cen-Ion.

n'étais pas assez riche pour lui donner maîtres ; Desgenais, d'après mon conseil, téressa à cette créature ; il lui fit apprendre nouveau tout ce dont elle avait les nents. Mais elle ne put jamais faire en n un progrès sensible : dès

que son maître était parti, elle se croisait les bras et restait ainsi des heures entières, regardant à travers les carreaux. Quelles journées ! quelle misère ! Je la menaçai un jour, si elle ne travaillait pas, de la laisser sans argent ; elle se n' silencieusement à l'ouvrage, et j'appris p de temps après qu'elle sortait à la dérobo. Où allait-elle ? Dieu le sait. Je la priaï, aval qu'elle partit, de me broder une bourse ; j'ai conservé longtemps cette triste relique ; elle lle était accrochée dans ma chambre comme un des monuments les plus sombres de tout qui est ruine ici-bas. ¿

Maintenant en voici une autre., .

Il était environ dix heures du soir, lorsqu après une journée entière de bruit et de fatigues, nous nous rendîmes chez Desgenai qui nous avait devancés de quelques heurt pour faire ses préparatifs. L'orchestre éta déjà en train, et le salon rempli à notre arrivée.

La plupart des danseuses étaient des fille de théâtre ; on m'expliqua pourquoi celles-1 valent mieux que les autres : c'est que tout 1 monde se les arrache.

A peine entré, je me lançai dans le tour on de la valse. Cet exercice vraiment déieux m'a toujours été cher ; je n'en connais de plus noble, ni qui soit plus digne en t d'une belle femme et d'un jeune garçon ; tes les danses, au prix de celle-là, ne sont des conventions insipides ou des préles pour les entretiens les plus insignilits. C'est véritablement posséder en quelque sorte une femme que de la tenir une lui-heure dans ses bras, et de l'entraîner si, palpitante malgré elle, et non sans quelque risque, de telle sorte qu'on ne pourr t dire si on la protège ou si on la force, quelques-unes se livrent alors avec une si ruptueuse pudeur, avec un si doux et si r abandon, qu'on ne sait si ce qu'on ressent ces d'elles est du désir ou de la crainte, et en les serrant sur son cœur, on se pâmet ou on les briserait comme des roseaux. allemagne, où l'on a inventé cette danse, à coup sûr un pays où l'on aime.

Je tenais dans mes bras une superbe danseuse d'un théâtre d'Italie, venue à Paris ur le carnaval ; elle était en costume de cchante, avec une robe de peau de panère. Jamais je n'ai rien vu de si languissant que cette créature. Elle était grande et mince et, tout en valsant avec une rapidité extrême elle avait l'air de se traîner ; à la voir, on ellf dit qu'elle devait fatiguer son

valseur ; mal on ne la sentait pas, elle courait comme par pour enchantement.

Sur son sein était un bouquet énormt dont les parfums m'enivraient malgré moi. Au moindre mouvement de mon bras, je me sentais plier comme une liane des Inde pleine d'une mollesse si douce et si sympa-a-thique, qu'elle m'entourait comme d'un voi de soie embaumé. A chaque tour, on entendait à peine un léger froissement de son cc u lier sur sa ceinture de métal ; elle se mouva nte+ si divinement, que je croyais voir un b astre, et tout cela avec un sourire, comn une fée qui va s'envoler. La musique de valse, tendre et voluptueuse, avait l'air de lu sortir des lèvres, tandis que sa tête, chargé d'une forêt de cheveux noirs tressés en natte penchait en arrière, comme si son cou eu été trop faible pour la porter.

Lorsque la valse fut finie, je me jetai sur une chaise au fond d'un boudoir ; mon cœur battait, j'étais hors de moi. « O Dieu ! m'en] i-je, comment cela est-il possible ? O istre superbe ! ô beau reptile ! comme tu ces, comme tu ondoies, douce couleuvre, c ta peau souple et tachetée ! Comme ton sin le serpent t'a appris à te rouler autour l'arbre de la vie, avec la pomme dans les autres ! O Mélusine ! ô Mélusine ! les cœurs des hommes sont à toi. Tu le sais bien, enchanteresse, avec ta moelleuse langueur qui pas l'air de s'en douter ! Tu sais bien que perds, tu sais bien que tu noies, tu sais on va souffrir lorsqu'on t'aura touchée ; sais qu'on meurt de tes sourires, du rfum de tes fleurs, du contact de tes luptés : voilà pourquoi tu te livres avec tant de mollesse ; voilà pourquoi ton sourire si doux, tes fleurs si fraîches ; voilà pourquoi tu poses si doucement ton bras sur nos épaules. O Dieu ! ô Dieu ! que veux-tu donc nous ? »

Le professeur Hallé a dit un mot terrible : La femme est la partie nerveuse de l'huinité, et l'homme la partie musculaire. » imboldt lui-même, ce savant sérieux, a dit l'autour des nerfs humains était une atmoshère invisible. Je ne parle pas des rêveurs qui suivent le vol tournoyant des chauve souris de Spallanzani, et qui pensent ave trouvé un sixième sens à la nature. Tel qu'elle est, ses mystères sont bien assez r doutables, ses puissances bien assez profo des, à cette nature qui nous crée, nous rail et nous tue, sans qu'il faille encore épais les ténèbres qui nous entourent ! Mais qu'est l'homme qui croit avoir vécu, s'il nie puissance des femmes ?

s'il n'a jamais quit une belle danseuse avec des mains trembla : tes ? s'il n'a jamais senti ce je ne sais qu indéfinissable, ce magnétisme énervant qu au milieu d'un bal, au bruit des instrument à la chaleur qui fait pâlir les lustres, son peu à peu d'une jeune femme, l'électrise elle même, et voltige autour d'elle comme parfum des aloès sur l'encensoir qui se b : lance au vent ?

J'étais frappé d'une stupeur profonde Qu'une semblable ivresse existât quand o aime, cela ne m'était pas nouveau : je sava ce que c'était que cette auréole dont rayonne la bien-aimée. Mais exciter de tels battement de cœur, évoquer de pareils fantômes, rie qu'avec sa beauté, des fleurs et la peau biorée d'une bête féroce, avec de certains mouvements, une certaine façon de tourner e cercle, qu'elle a apprise de quelque bain, avec les contours d'un beau bras ; et sans une parole, sans une pensée, sans elle daigne paraître le savoir ! Qu'était ic le chaos, si c'est là l'œuvre des sept 4rs ?

ce n'était pourtant pas de l'amour que je sentais, et je ne puis dire autre chose, ton que c'était de la soif. Pour la première fois de ma vie, je sentais vibrer dans mon e une corde étrangère à mon cœur. La do ce bel animal en avait fait rugir un autre dans mes entrailles. Je sentais bien que je n'aurais pas dit à cette femme que je mais, ni qu'elle me plaisait, ni même qelle était belle ; il n'y avait rien sur mes levres que l'envie de baiser les siennes, de dire : « Ces bras nonchalants, fais-m'en de ceinture ; cette tête penchée, appuie-la sur moi ; ce doux sourire, colle-le sur ma buche. » Mon corps aimait le sien ; j'étais (s de beauté comme on est pris de vin.) esgenais passa, qui me demanda ce que faisais là. « Quelle est cette femme ? » lui dis-je. Il me répondit : « Quelle femme ? de qui voulez-vous parler ? »

Je le pris par le bras et le menai dans la salle. L'Italienne nous vit venir. Elle sourit ie fis un pas en arrière. « Ah ! ah ! dit Des genais, vous avez valsé avec Marco ?

– Qu'est-ce que c'est que Marco ? lui dis-je

– Eh ! c'est cette fainéante qui rit là-bas est-ce qu'elle vous plaît ?

– Non, répliquai-je, j'ai valsé avec elle et je voulais savoir son nom ; elle ne me pla : pas autrement. »

C'était la honte qui me faisait parler ainsi mais, dès que Desgenais m'eut quitté, j courus après lui.

« Vous êtes bien prompt ! dit-il en riant Marco n'est pas une fille ordinaire ; elle est entretenue et presque mariée à M. de l'ambassadeur à Milan. C'est un de ses amis qui me l'a amenée. Cependant, ajouta-t-il, comptez que je vais lui parler ; nous ne vous laisserons mourir qu'autant qu'il n'y aura pas d'autre ressource. Il se peut qu'on vous laisse ici à souper. »

Il s'éloigna là-dessus. Je ne saurais dire quelle inquiétude je ressentis en le voyant approcher d'elle ; mais je ne pus les suivre, se débattant dans la foule.

« Est-ce donc vrai ? me disais-je, en viendrais-je là ? Eh quoi ! en un instant ! O Dieu ! ait-ce là ce que je vais aimer ? Mais, après tout, pensais-je, ce sont mes sens qui agissent ; et mon cœur n'est pour rien là-dedans. » Je cherchais ainsi à me tranquilliser. Cependant, quelques instants après, Desgenais me prit sur l'épaule. « Nous souperons tout à l'heure, me dit-il ; vous donnerez le bras à l'écuyer ; elle sait qu'elle vous aime, et cela est convenu.

– Écoutez, lui dis-je ; je ne sais ce que prouve. Il me semble que je vois Vulcain pied boiteux couvrant Vénus de ses baisers, avec sa barbe enfumée, dans sa forge. Il fixe ses yeux effarés sur la chair épaisse, sa proie. Il se concentre dans la vue de cette femme, son bien unique ; il s'efforce de se débarrasser de la joie, il fait comme s'il frémissait de bonheur ; et, pendant ce temps-là, il se souvient de son père Jupiter, qui est assis au haut des cieux. »

Desgenais me regarda sans répondre ; il me prit le bras et m'entraîna. « Je suis fatigué, me dit-il, je suis triste ; ce bruit me tue. Allons souper, cela nous remontera. »

Le souper fut splendide ; mais je ne fis qu'y assister. Je ne pouvais toucher à rien les lèvres me défailaient. « Qu'avez-vous donc ? » me dit Marco. Mais je restais comme une statue, et je la regardais de la tête aux pieds dans un muet étonnement.

Elle se mit à rire, Desgenais aussi, qui nous observait de loin. Devant elle était un grand verre de cristal taillé en forme de coupe, qui reflétait sur mille facettes étincelantes la lumière des lustres, et qui brillait comme le prisme des sept couleurs de l'arc-en-ciel. Elle étendit son bras nonchalant, et l'emplit jusqu'au bord d'un flot doré de vin de Chypre, de ce vin sucré

d'Orient que j'a trouvé si amer plus tard sur la grève désert du Lido.
« Tenez, dit-elle en me le présent tant, *per voi, bambino mio*.

– Pour toi et moi, » lui dis-je en lui pré sentant le verre à mon tour. Elle y tremp ses lèvres, et je le vidai avec une tristess qu'elle sembla lire dans mes yeux.

« Est-ce qu'il est mauvais ? dit-elle. – Nor répondis-je. – Ou si vous avez mal à la tête Non. – Ou si vous êtes las ? – Non. – donc ! c'est un ennui d'amour ? » En riant ainsi dans son jargon, ses yeux menaient sérieux. Je savais qu'elle était

Naples, et, malgré elle, en parlant mour, son Italie lui battait dans le cœur. Jne autre folie vint là-dessus. Déjà les autres s'échauffaient, les verres se choquaient ; à montait sur les joues les plus pâles te pourpre légère dont le vin colore les rages, comme pour défendre à la pudeur ', ' paraître ; un murmure confus, semblable : ; elui de la marée montante, grondait par mousses ; les regards s'enflammaient çà et puis tout à coup se fixaient et restaient ies ; je ne sais quel vent faisait flotter ne vers l'autre toutes ces ivresses incernes. Une femme se leva, comme dans une er encore tranquille la première vague qui sont la tempête, et qui se dresse pour l'anncer ; elle fit signe de la main pour demander le silence, vida son verre d'un coup, du mouvement qu'elle fit, elle se décoiffa ; e nappe de cheveux dorés lui roula sur épaules ; elle ouvrit les lèvres et voulut tonner une chanson de table ; son œil était à demi fermé. Elle respirait avec effort deux fois un son rauque sortit de sa poitrine oppressée ; une pâleur mortelle la couvri tout à coup, et elle retomba sur sa chaise

Alors commença un vacarme qui, pendan plus d'une heure que dura encore le souper ne cessa pas jusqu'à la fin. Il était impos sible d'y rien distinguer, ni les rires, ni le chansons, pas même les cris.

« Qu'en pensez-vous ? me dit Desgenais – Rien, répondis-je ; je me bouche le oreilles et je regarde. »

Au milieu de ce bacchanal la belle Maru restait muette, ne buvant pas, appuyé tranquillement sur son bras nu et laissan rêver sa paresse. Elle ne semblait ni étonné ni émue. « N'en voulez-vous pas faire autant qu'eux ? lui demandai-je ; vous qui m'ave offert du vin de Chypre tout à l'heure, ne voulez-vous pas y goûter aussi ? » Je lui ver sai, en disant cela, un grand

verre plein jusqu'au bord ; elle le souleva lentement, le but d'un trait, puis le reposa sur la table e reprit son attitude distraite.

Plus j'observais cette Marco, plus elle me paraissait singulière ; elle ne prenait plaisir rien, mais ne s'ennuyait non plus de rien. paraissait aussi difficile de la fâcher que lui. plaire ; elle faisait ce qu'on lui demandait, mais rien de son propre mouvement. Je pensai au génie du repos éternel, je me disais que, si cette pâle statue revenait somnambule, elle ressemblerait à Marco.

« Es-tu bonne ou méchante ? lui disais-je, sérieuse ou gaie ? As-tu aimé ? veux-tu qu'on t'aime ? aimes-tu l'argent, le plaisir, quoi ? les chevaux, la campagne, le bal ? Qui te aime ? à quoi rêves-tu ? » Et à toutes ces questions le même sourire de sa part, un sourire sans joie et sans peine, qui voulait dire : Qu'importe ? » et rien de plus.

Alors j'approchai mes lèvres des siennes ; elle me donna un baiser distrait et nonchalant comme elle, puis elle porta son mouchoir à la bouche. « Marco, lui dis-je, malheur à qui t'aimerait ! »

Elle abaissa sur moi son œil noir, puis le leva au ciel, et, mettant un doigt en l'air, avec ce geste italien qui ne s'imité pas, elle prononça doucement le grand mot féminin de son pays : *Forse* !

Cependant on servit le dessert ; plusieurs des convives s'étaient levés ; les uns furent, d'autres s'étaient mis à jouer, un petit nombre restait à table ; des femmes dansaient, d'autres s'endormaient. L'orchestre revint : les bougies pâlissaient, on en ralluma d'autres. Je me souvins du souper de Pétrone, où les lampes s'éteignent autour de maîtres assoupis, tandis que des esclaves entrent sur la pointe du pied et volent l'air gémissement. Au milieu de tout cela les charbons allaient toujours, et trois Anglais, trois de ces figures mornes dont le continent est l'hôpital, continuèrent en dépit de tout une plus sinistre ballade qui soit sortie de leur marais.

« Viens, dis-je à Marco, partons ! » Elle se leva et prit mon bras. « A demain ! » m'cria Desgenais ; et nous sortîmes de la salle

En approchant du logis de Marco, mon cœur battait avec violence ; je ne pouvais parler. Je n'avais aucune idée d'une femme pareille ; elle n'éprouvait ni désir ni dégoût et je ne savais que penser de voir trembler ma main auprès de cet être immobile.

Sa chambre était, comme elle, sombre et rétro ; une lampe d'albâtre l'éclairait. Les fauteuils, le sofa, étaient moelleux comme des lits, et je crois que tout y était fait de duvet et de soie. En entrant, je frappé d'une forte odeur de pastilles turques, non pas de celles qu'on vend ici dans les rues, mais de celles de Constantinople, ils sont les plus nerveux et les plus dangereux des parfums. Elle sonna, une fille de chambre entra. Elle passa avec elle dans son alcôve sans me dire un mot, et quelques instants après je la vis couchée, appuyée sur son coude, toujours dans la posture nonchalante qui lui était habituelle.

J'étais debout et je la regardais. Chose étrange ! plus je l'admirais, plus je la trouvais belle, plus je sentais s'évanouir les désirs qu'elle m'inspirait. Je ne sais si ce fut un effet de magnétique ; son silence et son immobilité me gagnaient. Je fis comme elle, je m'étendis sur le sofa en face de l'alcôve, et le poids de la mort me descendit dans l'âme. Les battements du sang dans les artères sont une étrange horloge qu'on ne sent vibrer de la nuit. L'homme, abandonné alors par les objets extérieurs, retombe sur lui-même ; il s'entend vivre. Malgré la fatigue et la tristesse, je ne pouvais fermer les yeux ; ceux de Marco étaient fixés sur moi ; nous nous gardions en silence, et lentement, si l'on peut ainsi parler.

« Que faites-vous là ? dit-elle enfin ; ne venez-vous pas près de moi ? »

– Si fait, lui répondis-je ; vous êtes bien belle ! »

Un faible soupir se fit entendre, semblable à une plainte : une des cordes de la harpe de Marco venait de se détendre. Je tournai tête à ce bruit, et je vis que la pâle teinte du premiers rayons de l'aurore colorait les croisées.

Je me levai et j'ouvris les rideaux ; une vive lumière pénétra dans la chambre. m'approchai d'une fenêtre et m'y arrêtai quelques instants ; le ciel était pur, le soleil sans nuages.

« Viendrez-vous donc ? » répéta Marco. Je lui fis signe d'attendre encore. Quelques raisons de prudence lui avaient fait choisir un quartier éloigné du centre de ville ; peut-être avait-elle ailleurs un autre appartement, car elle recevait quelquefois des amis de son amant venaient chez elle, et dans la chambre où nous étions n'était sans doute une sorte de *petite maison* ; elle donnait sur le Luxembourg, dont le jardin s'étendait loin devant mes yeux.

Comme un liège qui, plongé dans l'eau, Ihle inquiet sous la main qui le renferme, glisse entre les doigts pour remonter à la face, ainsi s'agitait en moi quelque chose que je ne pouvais ni vaincre ni écarter. spect des allées du Luxembourg me fit grandir le cœur et toute autre pensée s'évalit. Que de fois, sur ces petits tertres, sant l'école buissonnière, je m'étais étendu is l'ombrage, avec quelque bon livre, tout in de folle poésie ! car, hélas ! c'étaient là débauches de mon enfance. Je retrouvais s ces souvenirs lointains sur les arbres pouillés, sur les herbes flétries des parter-Là, quand j'avais dix ans, je m'étais proné avec mon frère et mon précepteur, rant du pain à quelques pauvres' oiseaux Ainsis ; là, assis dans un coin, j'avais rerdeé durant des heures danser en rond les tites filles ; j'écoutais battre mon cœur naïf x refrains de leurs chansons enfantines ; là, rentrant du collège, j'avais traversé mille fois la même allée, perdu dans un verser Virgile, et chassant du pied un caillou. mon enfance ! vous voilà ! m'écriai-je ; ô mon ; Dieu ! vous voilà ici ! »

Je me retournai. Marco s'était endormant la lampe s'était éteinte, la lumière du joie avait changé tout l'aspect de la chambre les tentures, qui m'avaient semblé d'un bon d'azur, étaient d'une teinte verdâtre et fan et Marco, la belle statue, étendue dans l'al cône, était livide comme une morte.

Je frissonnai malgré moi ; je regardai l cône, puis le jardin : ma tête épuisée s'alof dissait. Je fis quelques pas, et j'allai m'asseoir devant un secrétaire ouvert, près d'une autre tre croisée. Je m'y étais appuyé, et regard machinalement une lettre dépliée qui avait été laissée dessus : elle ne contenait que que ques mots. Je les lus plusieurs fois de su sans y prendre garde, jusqu'à ce que le seul en devint intelligible à ma pensée à force de revenir ; j'en fus frappé tout à coup, quoique ne me fût pas possible de tout saisir. Je p le papier, et lus ce qui suit, écrit avec u mauvaise orthographe :

Elle est morte hier. A onze heures du matin elle se sentait défaillir ; elle m'a appelée et elle m'a dit : « Louison, je vais rendre mon camarade ; tu vas aller à l'aroire, et tu vas décrocher le drap qui est clou ; c'est le pareil de l'autre » Je me suis e à genoux en pleurant ; mais elle étendait ain en criant : « Ne pleure pas ! ne pleure » Et elle a poussé un tel soupir. »

le reste était déchiré. Je ne puis rendre eet que cette lecture sinistre produisit sur ; je retournai le papier et vis l'adresse Marco, la date de la

veille. « Elle est te ? et qui donc morte ? m'écriai-je involontairement en allant à l'alcôve. Morte ! qui donc ? qui donc ? »

arco ouvrit les yeux ; elle me vit assis son lit, la lettre à la main. « C'est ma e, dit-elle, qui est morte. Vous ne venez c pas près de moi ? »

n disant cela, elle étendit la main. « Si-: e ! lui dis-je ; dors, et laisse-moi là. » Elle retourna, et se rendormit. Je la regardai lque temps jusqu'à ce que, m'étant assuré elle ne pouvait plus m'entendre, je m'érnai et sortis doucement,

CHAPITRE V

J'étais assis un soir au coin du feu a Desgenais. La fenêtre était ouverte ; c'ét un de ces premiers jours de mars, qui sont les messagers du printemps ; il avait plus douce odeur venait du jardin.

« Que ferons-nous, mon ami, lui-dis-lorsque le printemps sera venu ? Je me se l'envie de voyager.

– Je ferai, me dit Desgenais, ce que j fait l'an passé ; j'irai à la campagne qua. ce sera le temps d'y aller.

– Quoi ! répondis-je, faites-vous tous 1 ans la même chose ? Vous allez donc recommencer votre vie de cette année ?

– Que voulez-vous que je fasse ? répliqua-t-

– C'est juste ! m'écriai-je en me levant t sursaut ; oui, que voulez-vous que je fasse vous avez bien dit. Ah ! Desgenais, que toi cela me fatigue ! Est-ce que vous n'êtes jama las de cette vie que vous menez ?

– Non, » me dit-il.

étais debout devant une gravure qui ressentait la Madeleine au désert ; je joignis nains involontairement. « Que faites-vous ici ? demanda Desgenais.

Si j'étais peintre, lui dis-je, et si je voupeindre la mélancolie, je ne peindrais une jeune fille rêveuse, un livre entre mains.

A qui en avez-vous ce soir ? dit-il en riant. Non, en vérité, continuai-je ; cette Maine dans les larmes a le sein gonflé d'esnce ; cette main pâle et maladive, sur telle elle soutient sa tête, est encore paumée des parfums

qu'elle a versés sur pieds du Christ. Ne voyez-vous pas que dans ce désert il y a un peuple de pensées prient ? Ce n'est pas là la mélancolie. – C'est une femme qui lit, répondit-il d'une sèche.

– Et une heureuse femme, lui dis-je, et un reux livre. »

esgenais comprit ce que je voulais dire ; it qu'une profonde tristesse s'emparait de Il me demanda si j'avais quelque cause hagrín. J'hésitais à lui répondre, et je senmon cœur se briser.

« Enfin, me dit-il, mon cher Octave, si vous avez un sujet de peine, n'hésitez pas à me confier ; parlez ouvertement, et vous trou rez en moi un ami.

– Je le sais, répondis-je, j'ai un ami, m ma peine n'a pas d'ami. »

Il me pressa de m'expliquer. « Eh bien, dis-je, si je m'explique, de quoi cela v (servira-t-il, puisque vous n'y pouvez rien, moi non plus ? Est-ce le fond de mon ca que vous me demandez, ou est-ce seulement la première parole venue, et une excuse ?

– Soyez franc, me dit-il.

– Eh bien, répliquai-je, eh bien, Desi nais, vous m'avez donné des conseils en terre et lieu, et je vous prie de m'écouter comme je vous ai écouté alors. Vous me demand ce que j'ai dans le cœur, je vais vous le dit « Prenez le premier homme venu, et dite lui : « Voilà des gens qui passent leur vie boire, à monter à cheval, à rire, à jouer user de tous les plaisirs ; aucune entra ne les retient, ils ont pour loi ce qui le plaît, des femmes tant qu'ils en veulen ils sont riches. D'autre souci, pas un ; to les jours sont fêtes pour eux. » Qu'en peut vous ? A moins que cet homme ne soit dévot sévère, il vous répondra que c'est a faiblesse humaine, s'il ne vous répond simplement que c'est le plus grand bonrqui puisse s'imaginer.

Conduisez donc cet homme à l'action ; tez-le à table, une femme à ses côtés, un re à la main, une poignée d'or tous les ins, et puis dites-lui : « Voilà ta vie. pendant que tu t'endormiras près de ta maïesse, tes chevaux piafferont dans l'écue ; pendant que tu feras caracoler ton cheval sur le sable des promenades, le vin mûrira dans tes caves ; pendant que tu isseras la nuit à boire, les banquiers augmenteront ta richesse. Tu n'as qu'à uhaïter, et tes désirs sont des réalités. u es le plus heureux des hommes ; lais prends garde que tu boiras un soir ltre mesure et que tu ne trouveras plus son corps

prêt à jouir. Ce sera un grand lalheur, car toutes les douleurs se consolent, hormis celles-là. Tu galoperas une elle nuit dans la forêt avec de joyeux compagnons ; ton cheval fera un faux pas, tomberas dans un fossé plein de bourbe, et tu risqueras que tes compagnons pour de vin, au milieu de leurs fanfares joyeu ses, n'entendent pas tes cris d'angois prends garde qu'ils ne passent sans t'aper cevoir, et que le bruit de leur joie ne s' fonce dans la forêt, tandis que tu te traineras dans les ténèbres sur tes memt rompus. Tu perdras au jeu quelque soit la fortune a ses mauvais jours. Quand rentreras chez toi et que tu t'assiéras coin de ton feu, prends garde de te frap le front, de laisser le chagrin mouiller paupières, et de jeter les yeux çà et là a amertume, comme quand on cherche ami ; prends garde surtout de penser t à coup, dans ta solitude, à ceux qui par là, sous quelque toit de chaume, ménage tranquille, et qui s'endorment se tenant la main ; car en face de toi, ton lit splendide, sera assise, pour to confidente, la pâle créature qui est l'ama de tes écus. Tu te pencheras sur elle peut soulager ta poitrine oppressée, et elle fait cette réflexion que tu es bien triste, et (la perte doit être considérable ; les larmes tes yeux lui causeront un grand souci, ' es sont capables de laisser vieillir la robe qu'elle porte et de faire tomber les gues de ses doigts. Ne lui nomme pas lui qui t'a gagné ce soir ; il se pourrait 'elle le rencontrât demain, et qu'elle fit les yeux doux à ta ruine. Voilà ce que c'est de la faiblesse humaine : es-tù de force à oir celle-là ? Es-tu un homme ? prends garde au dégoût ; c'est encore un mal inrable : un mort vaut mieux qu'un vivant goûté de vivre. As-tu un cœur ? prends garde à l'amour ; c'est pis qu'un mal pour débauché, c'est un ridicule : les débaués payent leurs maîtresses, et la femme i se vend n'a droit de mépris que sur un il homme au monde : celui qui l'aime. – tu des passions ? prends garde à ton iage ; c'est une honte pour un soldat de er son armure, et pour un débauché de raitre tenir à quoi que ce soit ; sa gloire nsiste à ne toucher à rien qu'avec des tins de marbre frottées d'huile, sur les-elles tout doit glisser. As-tu une tête aude ? si tu veux vivre, apprends à tuer : vin est parfois querelleur. As-tu une conscience ? prends garde à ton sommeil ; un débauché qui se repent trop tard comme un vaisseau qui prend l'eau : il peut ni revenir à terre ni continuer route ; les vents ont beau le pousser, l'Oc l'attire, il tourne sur lui-même et dist rait. Si tu as un corps, prends garde

souffrance ; si tu as une âme, prends gaff au désespoir. O malheureux ! prends ga aux hommes ; tant que tu marcheras sur la route où tu es, il te semblera voir en plaine immense où se déploie en guir des fleuries une farandole de danseurs se tiennent comme les anneaux d' chaîne ; mais ce n'est là qu'un mirage ger ; ceux qui regardent à leurs pieds vent qu'ils voltigent sur un fil de soie tenait sur un abîme, et que l'abime englo' bien des chutes silencieuses sans une n à sa surface. Que le pied ne te manque p La nature elle-même sent reculer aut de toises entrailles divines ; les arbres et roseaux ne te reconnaissent plus ; tu faussé les lois de ta mère, tu n'es plus frère des nourrissons, et les oiseaux champs se taisent en te voyant. Tu es se Prends garde à Dieu ! tu es seul en face : , debout, comme une froide statue, sur piédestal de ta volonté. La pluie du ciel te rafraîchit plus, elle te mine, elle travaille. Le vent qui passe ne te nne plus le baiser de vie, commu-) n sacrée de tout ce qui respire ; il branle, il te fait chanceler. Chaque nme que tu embrasses prend une étincelle de ta force sans t'en rendre une de la ; nne ; tu t'épuises sur des fantômes ; là tombe une goutte de ta sueur pousse e des plantes sinistres qui croissent aux metières. Meurs ! tu es l'ennemi de tout qui aime ; affaisse-toi sur ta solitude, attends pas la vieillesse ; ne laisse pas enfant sur la terre, ne féconde pas un i.ng corrompu ; efface-toi comme la fumée, prive pas le grain de blé qui pousse d'un Lyon de soleil ! »

En achevant ces mots, je tombai sur un teuil, et un ruisseau de larmes coula de mes yeux. « Ah ! Desgenais, m'écriai-je en glotant, ce n'est pas là ce que vous m'a-dit. Ne le saviez-vous donc pas ? et si vous le saviez, que ne le disiez-vous ? » Mais Desgenais avait lui-même les mains jointes ; il était pâle comme un linceuls une longue larme lui coulait sur la joue.

Il y eut entre nous un moment de silence L'horloge sonna ; je pensai tout à coup qu'il qu'il y avait juste un an qu'à pareil jour, à pareil heure, j'avais découvert que ma maître me trompait.

« Entendez-vous cette horloge ? m'écrie je, l'entendez-vous ? Je ne sais ce qu'elle sont à présent ; mais c'est une heure terrible qui comptera dans ma vie. »

Je parlais ainsi dans un transport et son pouvoir démêler ce qui se passait en moi. nous Mais presque au même instant un domestique entra

précipitamment dans la chambre il me prit la main, m'emmena à l'écart me dit tout bas : « Monsieur, je viens v (avertir que votre père se meurt ; il vit d'être pris d'une attaque d'apoplexie, et médecins désespèrent de lui. »

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Mon père demeurait à la campagne, à quelque distance de Paris. Lorsque j'arrivai, trouvai le médecin sur la porte, qui me nait : « Vous venez trop tard ; votre père aurait voulu vous voir une dernière fois, »

J'entrai et vis mon père mort. « Monsieur, sais-je au médecin, faites, je vous prie, que tout le monde se retire et qu'on me laisse seul ici, mon père avait quelque chose à me lire, et il me le dira. » Sur mon ordre, les domestiques s'en allèrent ; je m'approchai alors du lit, et soulevai doucement le linceul qui couvrait déjà le visage. Mais, dès que j'y eus jeté les yeux, je me précipitai pour l'embrasser et perdis connaissance.

Quand je revins à moi, j'entendis qu'on dit sait : « S'il le demande, refusez-le, sur que que prétexte que ce soit. » Je compris qu'on voulait m'éloigner du lit de mort, et feigne de n'avoir rien entendu. Comme on me v tranquille, on me laissa. J'attendis que tous le monde fût couché dans la maison, e' prenant un flambeau, je me rendis dans 1 chambre de mon père. J'y trouvai un jeun ecclésiastique, seul, assis près du lit. « Mon sieur, lui dis-je, disputer à un orphelin 1. dernière veillée à côté de son père, c'est un entreprise hardie ; j'ignore ce qu'on a pu vous en dire. Restez dans la chambre voi sine ; s'il y a quelque mal, je le prends sur moi. »

Il se retira. Un seul flambeau posé sur une table éclairait le lit ; je m'assis à la place de l'ecclésiastique, et découvris encore une fois ces traits que je ne devais jamais revoir. « Que vouliez-vous me dire, mon père ? lui demandai-je ; quelle a été votre dernière pensée en cherchant des yeux votre

enfant ? » Mon père écrivait un journal où il avait l'habitude de consigner tout ce qu'il faisait jour par jour. Ce journal était sur la table, et je qu'il était ouvert ; je m'en approchai et genouillai ; sur la page ouverte étaient deux seuls mots : « Adieu, mon fils, je ne et je meurs. »

; ne versai pas une larme, pas un sanglot sortit de mes lèvres ; ma gorge se serra, na bouche était comme scellée ; je regar-mon père sans bouger.

connaissait ma vie, et mes désordres lui ient donné plus d'une fois des motifs de inte ou de réprimande. Je ne le voyais encore qu'il ne me parlât de mon avenir, de jeunesse et de mes folies. Ses conseils avaient souvent arraché à ma mauvaise ! tinée, et ils étaient d'une grande force, sa vie avait été, d'un bout à l'autre, un dèle de vertu, de calme et de bonté. Je ittendais qu'avant de mourir il avait ihaité de me voir pour tenter une fois fore de me détourner de la voie où j'étais ragé ; mais la mort était venue trop vite ; vait tout à coup senti qu'il n'avait plus d'un mot à dire, et il avait dit qu'il m'aimait.

CHAPITRE II

Une petite grille de bois entourait tombe de mon père. Selon sa volonté de presse, manifestée depuis longtemps, il a été enterré dans le cimetière du villaine Tous les jours j'y allais, et je passe une partie de la journée sur un petit bas placé dans l'intérieur du tombeau. Le reste du temps je vivais seul, dans la main même où il était mort, et je n'avais avec r qu'un seul domestique.

Quelque douleur que puissent causer passions, il ne faut pas comparer les cl grins de la vie avec ceux de la mort. La p mière chose que j'avais sentie en m'assey ; auprès du lit de mon père, c'est que j'ét un enfant sans raison, qui ne savait rien ne connaissait rien ; je puis dire même q mon cœur ressentit de sa mort une doule physique, et je me courbais quelquefois tordant mes mains comme un apprenti q s'éveille.

Pendant les premiers mois que je demeurai cette campagne, il ne me vint à l'esprit de ager ni au passé ni à l'avenir. Il ne me mblait pas que ce fût moi

qui eusse vécu jusqu'alors ; ce que j'éprouvais n'était pas désespoir et ne ressemblait en rien à ces couleurs furieuses que j'avais ressenties ; ce était que de la langueur dans toutes mes fonctions, comme une fatigue et une indifférence e tout, mais avec une poignante amertume qui me rongait intérieurement. Je tenais faute la journée un livre à la main, mais je ne sais guère, ou, pour mieux dire, pas du tout, je ne sais à quoi je rêvais. Je n'avais point e pensées ; tout en moi était silence : j'avais reçu un coup si violent et en même temps si rolongé, que j'en étais resté comme un être urement passif, et rien en moi ne réagis-était !

Mon domestique, qui se nommait Larive, vait été très-attaché à mon père ; c'était peut-être, après mon père lui-même, le meilleur homme que j'aie jamais connu. Il était de la même taille et portait ses habits, que mon père lui donnait, n'ayant point de livrée. Il avait à peu prèsle même âge, c'est-à-dire que ses cheveux grisonnaient, et, depuis vingt ans q n'avait pas quitté mon père, il en avait pas quelque chose de ses manières. Tandis que me promenais dans la chambre après din allant et venant de long en large, je l'ent dais qui en faisait autant que moi dans l'an tichambre ; quoique la porte fût ouverte. n'entrait jamais, et nous ne nous disions pas un mot ; mais de temps en temps nous nous regardions pleurer. Les soirées se passaie ainsi, et le soleil était couché depuis lor temps lorsque je pensais à demander de lumière, ou lui à m'en apporter.

Tout était resté dans la maison dans même ordre qu'auparavant, et nous n'avions pas dérangé un morceau de papie Le grand fauteuil de cuir dans lequel s'a seyait mon père était auprès de la cheminée sa table, ses livres, placés de même ; je res pectais jusqu'à la poussière de ses meubles qu'il n'aimait pas qu'on lui dérangerait pou les nettoyer. Cette maison solitaire, habitué au silence et à la vie la plus tranquille, n s'était aperçue de rien ; il me semblait seu lement que les murailles me regardaient quel quefois avec pitié, quand je m'enveloppais la robe de chambre de mon père et que m'asseyais dans son fauteuil. Une voix) le semblait s'élever et dire : « Où est passé le père ? nous voyons bien que c'est l'orlin. »

e reçus de Paris plusieurs lettres, et je à toutes la réponse que je voulais passer ., é seul à la campagne, comme mon père lit coutume de faire. Je commençais à ltir cette vérité que dans tous les maux il t toujours quelque

bien, et qu'une grande uleur, quoi qu'on en dise, est un grand pos. Quelle que soit la nouvelle qu'ils apportent, lorsque les envoyés de Dieu nous frappent sur l'épaule, ils font toujours cette œuvre de nous réveiller de la vie, et où ils parlent tout se tait. Les douleurs .ssagères blasphèment et accusent le ciel, ; grandes douleurs n'accusent ni ne blasvièment, elles écoutent.

Le matin je passais des heures entières en contemplation devant la nature. Mes croies donnaient sur une vallée profonde, et i milieu s'élevait le clocher du village ; tout était pauvre et tranquille. L'aspect du rintemps, des fleurs et des feuilles naissantes, ne produisait pas sur moi cet effet sinis tre dont parlent les poètes, qui trouvais dans les contrastes de la vie une raillerie la mort. Je crois que cette idée frivole, elle n'est pas une simple antithèse faites plaisir, n'appartient encore en réalité qu'au cœurs qui sentent à demi. Le joueur qui sili au point du jour, les yeux ardents et mains vides, peut se sentir en guerre ayant la nature, comme le flambeau d'une veil hideuse ; mais que peuvent dire les feuille qui poussent à l'enfant qui pleure son père Les larmes de ses yeux sont sœurs de rosée ; les feuilles des saules sont elle mêmes des larmes. C'est en regardant le ciel les bois et les prairies, que je compris. que sont les hommes qui s'imaginent de consoler.

Larive n'avait pas plus d'envie de me consoler que de se consoler lui-même. Au mo ment de la mort de mon père, il avait eu peur que je ne vendisse la maison et que ne l'emmenasse à Paris. Je ne sais s'il éta instruit de ma vie passée ; mais il m'avait tt moigné d'abord de l'inquiétude, et, quand me vit m'installer, son premier regard m'all u'au cœur. C'était un jour que j'avais apporter de Paris un grand portrait de père ; je l'avais fait mettre dans la salle mager. Lorsque Larive entra pour servir, vit ; il demeura irrésolu, regardant tande portrait, tantôt moi ; il y avait dans yeux une joie si triste, que je ne pus y rester. Il semblait me dire « Quel bonheur ! Nous allons donc souffrir tranquilles s ! » Je lui iis la main qu'il couvrit de baisers en santant.

soignait, pour ainsi dire, ma douleur, comme la maîtresse de la sienne. Quand lais le matin au tombeau de mon père, je – 'trouvais arrosant les fleurs ; dès qu'il me voit, il s'éloignait et rentrait au logis. Il me suivait dans mes promenades ; comme jais à cheval et lui à pied, je ne voulais jamais

jamais de lui ; mais, dès que j'avais fait ne doit pas dans la vallée, je l'apercevais derrière moi, son bâton à la main et s'essuyant le front. Je lui achetai un petit cheval qui appartenait à un paysan des environs, et Nous nous mêmes ainsi à parcourir les bois. Il y avait dans le village quelques personnes de connaissance qui venaient souvent à la maison. Ma porte leur était fermée, ce que j'en eusse du regret ; mais je ne pouvais voir personne sans impatience. Renfermé dans ma solitude, je pensai, au bout de quelque temps, à visiter les papiers de mon père. Larive me les apporta avec un pieux respect, et, détachant les liasses d'une main tremblante, il les étala devant moi.

Aux premières pages que je lus, je sentais au cœur cette fraîcheur qui vivifie l'air ; l'air d'un lac tranquille ; la douce sérénité de l'âme de mon père s'exhalait comme parfum des feuilles poudreuses à mesure que je les déployais. Le journal de sa vie se repa devant moi ; je pouvais compter, jour par jour, les battements de ce noble cœur. commençai à m'ensevelir dans un rêve de et profond, et, malgré le caractère sérieux et ferme qui dominait partout, je découvrais ; une grâce ineffable, la fleur paisible de bonté. Pendant que je lisais, le souvenir de sa mort se mêlait sans cesse au récit sa vie ; je ne puis dire avec quelle tristesse je suivais ce ruisseau limpide que j'avais vu tomber dans l'Océan.

« O homme juste ! m'écriai-je, homme simple et sans reproche ! quelle candeur dans l'expérience ! Ton dévouement pour tes amis, ta tendresse divine pour ma mère, ton amour pour la nature, ton amour même pour Dieu, voilà ta vie ; il n'y a pas eu ce dans ton cœur pour autre chose. La géographie intacte au sommet des montagnes n'est plus pure que ta sainte vieillesse ; tes yeux blancs lui ressemblaient. O père ! ô Dieu ! donne-les-moi ; ils sont plus jeunes que ta tête blonde. Laisse-moi vivre et mourir comme toi ; je veux planter sur la terre où tu le rameau vert de ma vie nouvelle ; je rosierai de mes larmes, et le Dieu des orphelins laissera pousser cette herbe pieuse la douleur d'un enfant et sur le souvenir vieillard. »

Après avoir lu ces papiers chéris, je les saisis en ordre. Je pris alors la résolution de lire aussi mon journal ; j'en fis relire un tout semblable à celui de mon père, et, cherchant soigneusement sur le sien les moi-mêmes occupations de sa vie, je pris à l'avenir de m'y conformer. Ainsi, à chaque instant de la journée, l'horloge qui sonnait disait venir les larmes aux yeux : « Voilà, me

disais-je, ce que faisait mon père à cet heure ; » et que ce fût une lecture, une promenade ou un repas, je n'y manquais jama Je m'habituai de cette manière à une, calme et régulière ; il y avait dans cette ex ; titude ponctuelle un charme infini pour m cœur. Je me couchais avec un bien-être q ma tristesse même rendait plus agréab Mon père s'occupait beaucoup de jardinag le reste du jour, l'étude, la promenade, u juste répartition entre les exercices du cor et ceux de l'esprit. En même temps j'hérit ; de ses habitudes de bienfaisance, et con nuais à faire pour les malheureux ce que faisait lui-même. Je commençai à rechercher dans mes courses les gens qui avaient besoin de moi, il n'en manquait pas dans la valle Bientôt je fus connu des pauvres ; le dirai-j oui, je le dirai hardiment : là où le cœur est bon, la douleur est saine. Pour la première fois de ma vie j'étais heureux ; Dieu béniss mes larmes, et la douleur m'apprenait apprenait vertu

CHAPITRE III

comme je me promenais un soir dans une le de tilleuls, à l'entrée du village, je vis ir une jeune femme d'une maison écartée. était mise très-simplement et voilée, en ce que je ne pouvais voir son visage ; ndant sa taille et sa démarche me parusi charmantes, que je la suivis des yeux que temps. Comme elle traversait une rrie voisine, un chevreau blanc, qui paisen liberté dans un champ, accourut à elle lui fit quelques caresses, et regarda ôté et d'autre, comme pour chercher une e favorite à lui donner. Je vis près de un mûrier sauvage ; j'en cueillis une che et m'avançai en la tenant à la main. hevreau vint à moi à pas comptés, d'un ccraintif ; puis il s'arrêta, n'osant pas vdre la branche dans ma main. Sa maitre lui fit signe comme pour l'enhardir, il la regardait d'un air inquiet ; elle fit • ques pas jusqu'à moi, posa la main sur la branche, que le chevreau prit aussitôt. la saluai, et elle continua sa route.

Rentré chez moi, je demandai à Larive ne savait pas qui demeurait dans le village l'endroit que je lui indiquai ; c'était une petite maison de modeste apparence, avec jardin. Il la connaissait ; les deux seules bitantes étaient une

femme âgée, passant pour très-dévotée, et une jeune, qui se nommait madame Pierson. C'était elle que j'avais vue. Je lui demandai qui elle était et si elle venait chez mon père. Il me répondit qu'elle était veuve, menait une vie retirée, et qu'il l'avait vue quelquefois, mais rarement chez mon père. Il n'en fut pas dit plus long, sortant de nouveau là-dessus, je m'en tournai à mes tilleuls, où je m'assis sur banc.

Je ne sais quelle tristesse me gagna tout à coup en voyant le chevreau revenir à moi. Je me levai, et, comme par distraction, gardant le sentier que madame Pierson avait pris pour s'en aller, je le suivis tout en avant, si bien que je m'enfonçai fort avant dans la montagne.

Il était près de onze heures du soir lorsque j'eus l'idée de revenir ; comme j'avais beaucoup marché, je me dirigeai du côté d'une ferme que j'aperçus, pour demander une tasse de thé et un morceau de pain. En même temps ; grosses gouttes de pluie qui commençaient à tomber annonçaient un orage que je voulais laisser passer. Quoiqu'il y eût de la lumière dans la maison et que j'entendisse aller venir, on ne me répondit pas quand j'appelai, en sorte que je m'approchai d'une hêtre pour regarder s'il n'y avait là personne.

Je vis un grand feu allumé dans la salle ; le fermier, que je connaissais, était assis près de son lit ; je frappai aux carreaux l'appelant. Au même instant la porte ouvrit, et je fus surpris de voir madame Pierson, que je reconnus aussitôt, et qui demandait qui était dehors.

Je m'attendais si peu à la trouver là, qu'elle aperçut de mon étonnement. J'entrai dans la chambre en lui demandant la permission de me mettre à l'abri. Je n'imaginais pas que elle pouvait faire à une pareille heure dans une ferme presque perdue au milieu de la campagne, lorsqu'une voix plaintive qui sortait du lit me fit tourner la tête, et je vis que la femme du fermier était couchée avec mort sur le visage.

Madame Pierson, qui m'avait suivi, s'arrêta ; se rassit en face du pauvre homme, qui paraissait accablé de douleur ; elle me fit signe de ne pas faire de bruit : la malade dormait. Je pris une chaise et m'assis dans un couloir jusqu'à ce que l'orage fût passé.

Pendant que je restais là, je la vis se lever de temps en temps, aller au lit, puis partir vers le fermier. Un des enfants, que j'attirai sur mes genoux, m'apprit qu'elle venait tous les soirs depuis que sa mère était malade, qu'elle

passait quelquefois la nuit. Elle faisait l'office d'une sœur de charité ; il n'y avait point d'autre qu'elle dans le pays, et i seul médecin fort ignorant. « C'est Brigit la Rose, me dit-il à voix basse ; est-ce que vous ne la connaissez pas ?

– Non, lui dis-je de même ; pourquoi l'appelle-t-on ainsi ? « Il me répondit qu n'en savait rien, sinon que c'était peut-être qu'elle avait été rosière, et que le nom lui e était resté.

Cependant madame Pierson n'avait plu n voile ; je pouvais voir ses traits à découvert ; an moment où l'enfant me quitta, je ai la tête. Elle était près du lit, tenant à main une tasse et la présentant à la ferère, qui s'était éveillée. Elle me parut pâle un peu maigre ; ses cheveux étaient d'un blond cendré. Elle n'était pas régulièrement le ; qu'en dirai-je ? Ses grands yeux noirs étaient fixés sur ceux de la malade, et ce uvre être près de mourir la regardait aussi. Il y avait dans ce simple échange de arité et de reconnaissance une beauté qui se dit pas.

La pluie redoublait ; une profonde obscurité pesait sur les champs déserts, que de dents coups de tonnerre éclairaient par étants. Le bruit de l'orage, le vent qui musait, la colère des éléments déchaînée sur ttoit de chaume, donnaient, par leur consiste avec le silence religieux de la cabane, s de sainteté encore et comme une grandeur étrange à la scène dont j'étais témoin. rregardais ce grabat, ces vitres inondées, les auffées de fumée épaisse renvoyées par la tnpête, l'abattement stupide du fermier, la treur superstitieuse des enfants, toute cette furie au dehors assiégeant une moribonde et lorsqu'au milieu de tout cela je vov. cette femme douce et pâle allant et vent sur la pointe du pied, ne quittant pas d'une minute son bienfait patient, ne paraisse s'apercevoir de rien, ni de la tempête, n't. notre présence, ni de son courage, si qu'on avait besoin d'elle, il me semblait cpif y avait dans cette œuvre tranquille je ne sont quoi de plus serein que le plus beau ciel sans nuages, et que c'était une créature surhumain que celle qui, environnée de tant d'horreur ne doutait pas un seul instant de son Discours ieu.

« Qu'est-ce donc que cette femme ? que demandais-je. D'où vient-elle ? depuis quant est-elle ici ? Depuis longtemps, puisque ! u se souvient de l'avoir vue rosière. Comment n'ai-je point entendu parler d'elle ? Elle vient

vit seule dans cette chaumière, à cette heu Là où le danger ne l'appellera plus, elle en chercher un autre ? Oui, à travers tous tous ces orages, toutes ces forêts, toutes ces mon- a tagnes, elle va et vient, simple et voila portant la vie où elle manque, tenant ce petite tasse fragile, caressant sa chèvre en passant. C'est de ee pas silencieux et cal elle marche elle-même à la mort. Voilà qu'elle faisait dans cette vallée pendant : je courais les tripots ; elle y est sans ., te née, et on l'y ensevelira dans un coin – cimetière, à côté de mon père-bien-aimé. si mourra cette femme obscure, dont sonne ne parle et dont les enfants vous demandent : « Est-ce que vous ne la connaissez pas ? »

e ne puis rendre ce que j'éprouvais ; j'étais nobile dans un coin, je ne respirais qu'en semblant, et il me semblait que si j'avais ciyé de l'aider, si j'avais étendu la main pour lui épargner un pas, j'aurais commis sacrilège et touché aux vases sacrés.

l'orage dura près de deux heures. Lors-uil fut apaisé, la malade, s'étant mise sur séant, commença à dire qu'elle se sentait amieux et que ce qu'elle avait pris lui faisait Jbien. Les enfants accoururent aussitôt à lit, regardant leur mère avec de grands yeux moitié inquiets, moitié réjouis, et s'acrochant à la robe de madame Pierson.

Je le crois bien, dit le mari, qui ne bougea de sa place, nous avons fait dire une lse, et il nous en a coûté gros ! »

A cette parole grossière et stupide, je gardai madame Pierson, ses yeux battus. pâleur, l'attitude de son corps, montrais clairement sa fatigue, et que les veilles lui puisaient. « Ah ! mon pauvre homme, d doit malade, que Dieu te le rende ! »

Je ne pouvais plus y tenir ; je me loi comme transporté de la sottise de ces brud qui rendaient grâce de la charité d'un autre à l'avarice de leur curé ; j'étais prêt à reprocher leur plate ingratitude et à les traitera comme ils le méritaient. Madame Pierkson souleva dans ses bras un des enfants de la fermière, et lui dit avec un sourire : « embrasse ta mère, elle est sauvée. » Je m'arran en entendant ces mots ; jamais le naïf contentement d'une âme heureuse et bienve lante ne s'est peint avec tant de franche sur un si doux visage. Je n'y retrouvai tout d'un coup ni sa fatigue ni sa pâle elle rayonnait

de toute la pureté de sa joie et elle aussi rendait grâce à Dieu. La mal" venait de parler, et qu'importait ce qu', avait dit ?

Cependant, quelques instants après, madame Pierson dit aux enfants de réveilles m de ferme, afin qu'il la reconduisît. Je mrai pour lui offrir mon escorte, je lui u'il était inutile de réveiller le garçon, que je revenais par le même chemin, le me ferait honneur en acceptant. me demanda si je n'étais pas Octave Je lui répondis que oui, et qu'elle suvenait peut-être de mon père. Il me t singulier que cette demande la fît re ; elle prit mon bras gaïement, et partîmes.

CHAPITRE IV

nous marchions en silence ; le vent s'apailles arbres frémissaient doucement en jant la pluie sur leurs rameaux. Quel-éclairs lointains brillaient encore ; un im de verdure humide s'élevait dans attiédi. Le ciel redevint bientôt pur, et ne éclaira la montagne.

ne pouvais m'empêcher de penser à la verrerie du hasard, qui, en si peu d'heures, disait ainsi me trouver seul, la nuit, dans une campagne déserte, le compagno voyage d'une femme dont je ne conna pas l'existence au lever du soleil. Elle accepté ma conduite sur le nom que je tais, et marchait avec assurance, s'appuie sur mon bras d'un air distrait. Il me blait que cette confiance était bien hard bien simple ; et elle devait être en effet et l'autre, car, à chaque pas que nous sions, je sentais mon cœur, à côté d devenir fier et innocent.

Nous commençâmes à nous entreten la malade qu'elle quittait, de ce que voyions sur la route ; il ne nous vint pas pensée de nous faire des questions comn nouvelles connaissances. Elle me pari mon père, et toujours sur le même ton qi avait pris lorsque je lui en avais d'avoir rappelé le souvenir, c'est-à-dire presque ment. A mesure que je l'écoutais, je comprendre pourquoi, et que non-seulement elle parlait ainsi de la mort, mais de la de la souffrance et de tout au monde. C' que les douleurs humaines ne lui enseignais rien qui pût accuser Dieu, et je senti piété de son sourire.

lui contai la vie solitaire que je mérite. Sa tante, me dit-elle, voyait mon père souvent qu'elle-même, ils jouaient en jeu aux cartes l'après-dînée. Elle m'en-a à aller chez elle, où je serais le bien-être. Au milieu de la route elle se sentit fatiguée, et s'assit quelques moments sur un banc que des arbres épais avaient protégé de la pluie. Je restai debout devant elle, regardais sur son front les pâles rayons de lune. Après un instant de silence, elle dit, et, me voyant distrait : « A quoi songez-vous ? » me dit-elle ; il est temps de nous mettre en marche.

Je songeais, répondis-je, pourquoi Dieu vous a créée, et je me disais qu'en effet c'était pour guérir ceux qui souffrent. – Voilà une parole, dit-elle, qui ne peut se dire dans votre bouche autre chose qu'un compliment.

– Pourquoi ?

– Parce que vous me paraissiez bien jeune. – Il arrive quelquefois, lui dis-je, qu'on est plus vieux que son visage.

– Oui, répondit-elle en riant, et il arrive aussi qu'on soit plus jeune que ses paroles.

– Ne croyez-vous pas à l'expérience ?

– Je sais que c'est le nom que la plupart des hommes donnent à leurs folies et à leurs chagrins ; que peut-on savoir à votre âge ?

– Madame, un homme de vingt ans préfère : L'avoir plus vécu qu'une femme de trente. La liberté dont les hommes jouissent les rend bien plus vite au fond de toutes choses ; qui courent sans entraves vers tout ce qui attire, ; ils essayent de tout. Dès qu'ils espèrent, ils se mettent en marche, ils vont, s'empressent. Arrivés au but, ils se retournent ; l'espérance est restée en route, et bonheur a manqué de parole. »

Comme je parlais ainsi, nous étions sur le sommet d'une petite colline qui descend dans la vallée ; madame Pierson, comme entraînée par la pente rapide, se mit à sauter légèrement. Sans savoir pourquoi, j'en fis autant qu'elle ; nous nous mîmes à courir ; sans nous quitter le bras ; l'herbe glissante nous entraînait. Enfin, comme deux oiseaux étourdis, en sautant et en riant, nous nous trouvâmes au bas de la montagne.

« Voyez ! dit madame Pierson ; j'étais fatiguée tout à l'heure, maintenant je ne le suis plus. Et voulez-vous m'en croire ? ajouta-t-elle d'un ton charmant, traitez

un peu votre rience comme je traite ma fatigue. Nous avons fait une bonne course, et nous en souhaitons de meilleur appétit. »

CHAPITRE V

Ilai la voir le lendemain. Je la trouvai à piano, la vieille tante brodant à la fenêtre, pepetite chambre remplie de fleurs, le plus soleil du monde dans ses jalousies, et grande volière d'oiseaux à côté d'elle. m'attendais à voir en elle presque une serieuse, du moins une de ces femmes de ince qui ne savent rien de ce qui se passe ux lieues à la ronde, et qui vivent dans certain cercle dont elles ne s'écartent jas. J'avoue que ces existences à part, qui comme enfouies çà et là dans les villes, des milliers de toits ignorés, m'ont toujours effrayé comme des espèces de citernes tourmantes ; l'air ne m'y semble pas viable : dans tout ce qui est oubli sur la terre, i un peu de la mort.

Madame Pierson avait sur sa table feuilles et les livres nouveaux ; il est bien qu'elle n'y touchait guère. Malgré la sin- i cité de ce qui l'entourait, de ses meubles ses habits, on y reconnaissait la mode, c'est-à-dire la nouveauté, la vie ; elle n'y tenais ne s'en mêlait, mais tout cela allait sans dire Ce qui me frappa dans ses goûts, c'est rien n'y était bizarre, mais seulement jeli et agréable. Sa conversation montrait éducation achevée ; il n'était rien dont ne parlât bien et aisément. En même temps qu'on la voyait naïve, on la sentait profo et riche ; une intelligence vaste et libre planait doucement sur un cœur simple et les habitudes d'une vie retirée. L'hirond de mer, qui tournoie dans l'azur des cie plane ainsi du haut de la nue sur le b d'herbe où elle a fait son nid.

Nous parlâmes littérature, musique e, presque politique. Elle était allée l'hive' Paris ; de temps en temps elle effleurait monde ; ce qu'elle en voyait servait de thèl et le reste était deviné.

Mais ce qui la distinguait par-dessus tout, .ait une gaieté qui, sans aller jusqu'à la vie était inaltérable ; on eût dit qu'elle était fleur, et que son parfum était la gaieté. avec sa pâleur et ses grands yeux noirs, je puis dire

combien cela frappait, sans npter que de temps en temps, à certains jts, à certains regards, il était clair qu'elle lit souffert et que la vie avait passé par Je ne sais quoi vous disait en elle que la grace sérénité de son front n'était pas venue dans ce monde, mais qu'elle l'avait reçue de ; u et qu'elle la lui rapporterait fidèlement, malgré les hommes, sans en rien perdre ; et ♦' avait des moments où l'on se rappelait la menagère qui, lorsque le vent souffle, met la main devant son flambeau.

Dès que j'eus passé une demi-heure dans chambre, je ne pus m'empêcher de lui dire tout ce que j'avais dans le cœur. Je pensais à ma vie passée, à mes chagrins, à mes 'nuis ; j'allais et venais, me penchant sur les urs, respirant l'air, regardant le soleil. Je priai de chanter, elle le fit de bonne grâce. pendant ce temps-là, j'étais appuyé à la fetre et je regardais sautiller ses oiseaux. Il me revint en tête un mot de Montaignee : on n'aime ni n'estime la tristesse, quoique monde ait entrepris, comme à prix fait, de l'honorer de faveur particulière. Ils en haulent la sagesse, la vertu, la conscience. et vilain ornement. »

« Quel bonheur ! m'écriai-je malgré n quel repos ! quelle joie ! quel oubli ! » La bonne tante leva la tête et me regarde d'un air étonné ; madame Pierson s'arrête court. Je devins rouge comme le feu, se tant ma folie, et j'allai m'asseoir sans rien à dire.

Nous descendîmes au jardin. Le chevre blanc que j'avais vu la veille y était cou (sur l'herbe ; il vint à elle dès qu'il l'aperç et nous suivit familièrement.

Au premier tour d'allée, un grand jet homme à figure pâle, enveloppé d'une espi de soutane noire, parut tout à coup à la gril Il entra sans sonner, et vint saluer madame Pierson ; il me sembla que sa physionom que je trouvai déjà de mauvais augure, s' ; sombrit quelque peu en me voyant. C'était un prêtre que j'avais vu dans le village, qui se nommait Mercanson ; il sortait int-Sulpice, et le curé de l'endroit était son ent.

était à la fois gros et blême, chose qui toujours déplu, et qui en effet estdéplaie : c'est un contre-sens qu'une santé adive. En outre, il avait une manière de er lente et saccadée qui annonçait un ant. Sa démarche même, qui n'était ni e ni franche, me choquait ; quant au re-1, on pouvait dire qu'il n'en avait pas. ne sais que penser d'un homme dont les x ne me disent rien.

Voilà les signes sur uels j'avais jugé Mercanson, et qui malheureusement ne me trompèrent pas.

s'assit sur un banc et commença à parler Paris, qu'il appelait la Babylone moderne. n venait, connaissait tout le monde ; il it chez madame de B***, qui était un ange ; lisait des sermons dans son salon, on les atait à genoux. (Le pire de la chose est c'était vrai.) Un de ses amis, qu'il y avait été, venait d'être chassé du collège pour ir séduit une fille, ce qui était bien affreux, bien triste. Il fit mille compliments à mae Pierson sur les habitudes charitables elle avait contractées dans le pays ; il avait appris ses bienfaits, les soins qu'elle prer des malades, jusqu'à veiller sur eux en personne. C'était bien beau, bien pur ; il manquerait pas d'en parler à Saint-Sulp Ne semblait-il pas dire qu'il ne manquent pas d'en parler à Dieu ?

Fatigué de cette harangue, pour n'en hausser les épaules, je m'étais couché su gazon, et je jouais avec le chevreau. M canson abaissa sur moi son œil terne et sa vie : « Le célèbre Vergniaud, dit-il, le célè-Vergniaud avait cette manie de s'asseoi terre et de jouer avec les animaux.

– C'est une manie, répondis-je, bien in cente, monsieur l'abbé. Si l'on n'en avait c de pareilles, le monde pourrait aller t (seul, sans tant de gens qui veulent s mêler. »

Ma réponse ne lui plut pas ; il fronça sourcil et parla d'autre chose. Il était chai d'une commission : son parent, le curé village, lui avait parlé d'un pauvre diable (n'avait pas de quoi gagner son pain. Il (meurait à tel endroit ; il y avait été lui-mên il s'y était intéressé ; il espérait que madame Pierson.

Je la regardais pendant ce temps-là, et tendais qu'elle répondit, comme si le son de sa voix eût dû me guérir de celle de ce tre. Elle ne fit qu'un profond salut, et il retira.

quand il fut parti, notre gaieté revint. Il florissait d'aller à une serre qui était au fond jardin.

Madame Pierson traitait ses fleurs comme oiseaux et ses paysans, il fallait que tout portât bien autour d'elle, que chacun eût goutte d'eau et son rayon de soleil, pour elle pût être elle-même gaie et heureuse urne un bon ange ; aussi rien n'était mieux u ni plus charmant que sa petite serre. sque

nous en eûmes fait le tour : « Monsieur de T***, me dit-elle, voilà mon petit nde ; vous avez vu tout ce que je possède, non domaine finit là.

– Madame, lui dis-je, que le nom de mon e, qui m’a valu la faveur d’entrer ici, me mette d’y revenir, et je croirai que le bonheur ne m’a pas tout à fait oublié. » Elle me tendit la main, et je la touchais c respect, n’osant la porter à mes lèvres.

Le soir venu, je rentrai chez moi, ferm ma porte et me mis au lit. J’avais devant les yeux une petite maison blanche ; je me voya sortant après diner, traversant le village et promenade, et allant frapper à la grill « O mon pauvre cœur ! m’écriai-je, Dieu so loué ! tu es jeune encore, tu peux vivre, tu peu aimer ! »

CHAPITRE VI

J’étais un soir chez madame Pierson. Plus de trois mois s’étaient passés, durant lesque je l’avais vue presque tous les jours ; et de (temps que vous en dirai-je, sinon que je 1 voyais ? « Être avec les gens qu’on aime, dit 1 Bruyère, cela suffit ; rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à dt choses plus indifférentes, mais auprès d’eu ; tout est égal. »

J’aimais. Depuis trois mois nous avior fait ensemble de longues promenades ; j’éta initié dans les mystères de sa charité modeste nous traversions les sombres allées, elle sur un petit cheval, moi à pied, une baguette à leur n ; ainsi, moitié content, moitié rêvant, nous allions frapper aux chaumières. Il y ait un petit banc à l’entrée du bois où j’al-l’attendre après diner ; nous nous trouvions de cette sorte comme par hasard et particulièrement. Le matin, la musique, la ure ; le soir, avec la tante, la partie de tes au coin du feu, comme autrefois mon père ; et toujours, en tout lieu, elle près de die souriant, et sa présence remplissant un cœur. Par quel chemin, ô Providence ! avez-vous conduit au malheur ? quelle desée irrévocable étais-je donc chargé d’ac-remplir ? Quoi ! une vie si libre, une intimité charmante, tant de repos, l’espérance ssante !. O Dieu ! de quoi se plaignent hommes ? qu’y a-t-il de plus doux que d’aaimer ?

Vivre, oui, sentir fortement, profondément, on existe, qu'on est homme, créé par Dieu, voilà le premier, le plus grand bienfait de amour. Il n'en faut pas douter, l'amour est mystère inexplicable. De quelques chaînes, quelques misères, et je dirai même de quelques dégoûts que le monde l'ait entouré, ut enseveli qu'il y est sous une montagne de préjugés qui le dénaturent et le dépravent à travers toutes les ordures dans lesqu' on le traîne, l'amour, le vivace et fatal am n'en est pas moins une loi céleste aussi] sante et aussi incompréhensible que celle suspend le soleil dans les cieux. Qu'est que c'est, je vous le demande, qu'un lien dur, plus solide que le fer, et qu'on ne ni voir ni toucher ? Qu'est-ce que c'est qu rencontrer une femme, de la regarder, d dire un mot et de ne plus jamais l'oubl Pourquoi celle-là plutôt qu'une autre ? Impliquez la raison, l'habitude, les sens, la tête cœur, et expliquez, si vous pouvez. Vous trouverez que deux corps, un là, l'autree et entre eux, quoi ? l'air, l'espace, l'immense O insensés qui vous croyez des hommes et osez raisonner de l'amour ! l'avez-vous vu p en parler ? Non, vous l'avez senti. Vous a échangé un regard avec un être inconnu passait, et tout à coup il s'est envolé de v je ne sais quoi qui n'a pas de nom. Vous avez pris racine en terre, comme le grain ca ; dans l'herbe qui sent que la vie le soulève qu'il va devenir une moisson.

Nous étions seuls, la croisée ouverte ; il it au fond du jardin une petite fontaine t le bruit arrivait jusqu'à nous. O Dieu ! voudrais compter goutte par goutte toute u qui en est tombée tandis que nous étions is, qu'elle parlait et que je lui répondais. st là que je m'enivrai d'elle jusqu'à en perla raison.

on dit qu'il n'y a rien de si rapide qu'un sentiment d'antipathie ; mais je crois qu'on vine plus vite encore qu'on se comprend et 'on va s'aimer. De quel prix sont alors les moindres mots ! Qu'importe de quoi parlent ses llèvres, lorsqu'on écoute les cœurs se répondre ? Quelle douceur infinie dans les preiers regards près d'une femme qui vous tire ! D'abord il semble que tout ce qu'on t en présence l'un de l'autre soit comme des essais timides, comme de légères épreuves ; bientôt naît une joie étrange : on sent j'on a frappé un écho, on s'anime d'une ouble vie. Quel toucher ! quelle approche ! t, quand on est sûr de s'aimer, quand on a reconnu dans l'être chéri la fraternité qu'on cherchait, quelle sérénité dans l'âme ! La arole

expire d'elle-même ; on sait d'avance ce qu'on va se dire ; les âmes s'entendent, les lèvres se taisent. Oh ! quel silence ! quel ou de tout !

Quoique mon amour, qui avait comme dès le premier jour, eût augmenté jusc l'excès, le respect que j'avais pour mada Pierson m'avait pourtant fermé la bouc Si elle m'eût admis moins facilement d son intimité, j'eusse peut-être été plus haut car elle avait produit sur moi une impression si violente, que je ne la quittais jamais sans des transports d'amour. Mais il y avait dans sa franchise même et dans la confia qu'elle me témoignait, quelque chose m'arrêtait ; en outre, c'était sur le nom mon père qu'elle m'avait traité en ami. Ce considération me rendait encore plus resp tueux auprès d'elle ; je tenais à me mont digne de ce nom.

« Parler d'amour, dit-on, c'est faire amour. » Nous en parlions rarement. Tou les fois qu'il m'arrivait de toucher ce st en passant, madame Pierson répondai peine et parlait d'autre chose. Je ne déroulais pas par quel motif, car ce n'était pruderie ; mais il me semblait quelques que son visage prenait dans ces occasions une 'e teinte de sévérité et même de souffrance. Comme je ne lui avais jamais fait uestion sur sa vie passée, et que je ne ais point lui en faire, je ne lui en deman-pas plus long.

ddimanche, on dansait au village ; elle y estt presque toujours. Ces jours-là, sa toile, quoique toujours simple, était plus ante ; c'était une fleur dans les cheveux, ruban plus gai, la moindre bagatelle ; s il y avait dans toute sa personne un air de jeune, plus dégagé. La danse, qu'elle ait beaucoup pour elle-même, et franment, comme un exercice amusant, lui croirait une gaieté folâtre ; elle avait sa e sous le petit orchestre de l'endroit ; y arrivait en sautant, riant avec les filles campagne, qui la connaissaient presque tes. Une fois lancée, elle ne s'arrêtait plus. rs il me semblait qu'elle me parlait avec s de liberté qu'à l'ordinaire ; il y avait en re une familiarité inusitée. Je ne dansais : , étant encore en deuil ; mais je restais rière elle, et, la voyant si bien disposée, mis éprouvé plus d'une fois la tentation lui avouer que je l'aimais.

Mais je ne sais pourquoi, dès que j'y] sais, je me sentais une peur invincible ; c seule idée d'un aveu me rendait tout à c sérieux au milieu des entretiens les gais. J'avais pensé quelquefois à lui écrit mais je brûlais mes lettres dès qu'elle étaient à moitié.

Ce soir-là j'avais dîné chez elle, je regardais toute cette tranquillité de son intérieur je pensais à la vie calme que je menais : mon bonheur depuis que je la connaissais je me disais : « Pourquoi davantage, cela te suffit-il pas ? Qui sait ? Dieu n'en a peut-être pas fait plus pour toi. Si je lui disais que l'aime, qu'en arriverait-il ? elle me défendrait peut-être de la voir. La rendrai-je, en le disant, plus heureuse qu'elle ne l'est aujourd'hui ? en serai-je plus heureux moi-même J'étais appuyé sur le piano, et, comme faisais ces réflexions, la tristesse s'empara de moi. Le jour baissait, elle alluma une bougie ; en revenant s'asseoir, elle vit qu'une larme s'était échappée de mes yeux. « Qu'avez-vous ? » dit-elle. Je détournai la tête. Je cherchais une excuse et n'en trouvais point ; je craignais de rencontrer ses regards. Je me levai et fus à la croisée. L'air doux, la lune se levait derrière l'allée vauclous, celle où je l'avais vue pour la première fois. Je tombai dans une rêverie profonde, j'oubliai sa présence même, et, étendant les bras vers le ciel, un sanglot sortit de mon cœur.

Elle s'était levée, et elle était derrière moi. n'est-ce donc ? » demanda-t-elle encore. Je répondis que la mort de mon père s'était présentée à ma pensée à la vue de cette église solitaire ; je pris congé d'elle et sortis. Pourquoi j'étais déterminé à taire mon malheur, je ne pouvais m'en rendre compte. Cependant, au lieu de rentrer chez moi, je commençai à errer comme un fou dans la nuit et dans le bois. Je m'asseyais là où trouvais un banc, puis je me levais précipitamment. Vers minuit je m'approchai de la maison de madame Pierson ; elle était à la fenêtre. En la voyant, je me sentis trembler ; je voulus retourner sur mes pas ; j'étais comme fasciné ; je vins lentement et tristement m'asseoir au-dessous d'elle.

Je ne sais si elle me reconnut ; il y avait quelques instants que j'étais là, lorsque je l'entendis, de sa voix douce et fraîche, chanter le refrain d'une romance, et presque aussitôt une fleur me tomba sur l'épaule. C'était une rose que, le soir même, j'avais vue sur son sein ; je la ramassai et la posai sur mes lèvres.

« Qui est là, dit-elle, à cette heure ? es-tu ? » Elle m'appela par mon nom. La grille du jardin était entr'ouverte je me levai sans répondre et j'y entrai. Je me rétais au milieu de la pelouse ; je marchais, comme un somnambule et sans savoir que je faisais.

Tout à coup je la vis paraître à la port l'escalier ; elle paraissait incertaine et ref dait attentivement aux rayons de la l Elle fit quelques pas vers moi, je m'avan Je ne pouvais parler ; je tombai à gens devant elle et saisis sa main.

« Écoutez-moi, dit-elle, je le sais : mais c'est à ce point, Octave, il faut partir. V venez ici tous les jours, n'êtes-vous pas bienvenu ? n'est-ce pas assez ? Que puis pour vous ? mon amitié vous est acqui j'aurais voulu que vous eussiez eu la fo de me garder la vôtre plus longtemps, »

madame Pierson, après avoir parlé ainsi, la le silence, comme attendant une réponse. Comme je restais accablé de tristesse, retira doucement sa main, recula quelque pas, s'arrêta encore, puis rentra lentement chez elle.

demeurai sur le gazon. Je m'attendais qu'elle m'avait dit ; ma résolution fut e aussitôt, et je me décidai à partir. Je rrelevai le cœur navré, mais ferme, et je ie tour du jardin. Je regardai la maison, fenêtre de sa chambre ; je tirai la grille en disant, et, après l'avoir fermée, je posai mes es sur la serrure.

centré chez moi, je dis à Larive de préparer ce qu'il fallait, et que je comptais par-dès qu'il ferait jour. Le pauvre garçon en m'étonné, mais je lui fis signe d'obéir et de r pas questionner. Il apporta une grande nouvelle, et nous commençâmes à tout diser.

CHAPITRE VII

Il était cinq heures du matin, et le re commençait à paraître, lorsque je me demandai où j'irais. A cette pensée si simple qui ne m'était pas encore venue, je me seai un découragement irrésistible. Je jetais yeux sur la campagne, regardant ça en l'horizon. Une grande faiblesse s'empar moi ; j'étais épuisé de fatigue. Je m'assis m un fauteuil ; peu à peu mes idées se trou verent ; je portai la main à mon front, il (i baigné de sueur. Une fièvre violente faitt trembler tous mes membres ; je n'eus qu'une un force de me traîner à mon lit avec l'aidé Larive. Toutes mes pensées étaient si cor¬ • ses, que j'avais à peine le souvenir de ce s'était passé. La journée s'écoula ; vers le soir j'entendis un bruit d'instruments. C'était le bal du dimanche, et je dis à Larive aller et de voir si madame Pierson y était Il ne l'y trouva point ; je

l'envovai chez elle. Les fenêtres étaient fermées la ser- servante lui dit que sa maîtresse était par : avec sa tante, et qu'elles devaient pas' quelques jours chez un parent qui demaineurait à N***, petite ville assez éloignée. même temps il m'apporta une lettre qu'on est remise. Elle était conçue en ces termes : Il y a trois mois que je vous vois, et un ans que je me suis aperçue que vous prenait pour moi ce qu'à votre âge on appelle amour. J'avais cru remarquer en vous la révol solution de me le cacher et de vous vaincre J'avais de l'estime pour vous, cela m'en nné davantage. Je n'ai aucun reproche à faire sur ce qui s'est passé, ni de ce que volonté vous a manqué.

Ce que vous croyez de l'amour n'est que désir. Je sais que bien des femmes cherchaient à l'inspirer ; il pourrait y avoir un tueil mieux placé en elles, de faire en sorte EElles n'en aient pas besoin pour plaire à qui les approchent ; mais cette vanité e est dangereuse, puisque j'ai eu tort de venir avec vous.

Je suis plus vieille que vous de quelques es, et je vous demande de ne plus me tenir. Ce serait en vain que vous tenteriez blier un moment de faiblesse ; ce qui etait passé entre nous ne peut ni être une seconde fois ni s'oublier tout à fait.

Je ne vous quitte pas sans tristesse ; je une absence de quelques jours ; si en revenant je ne vous trouve plus au pays, serai sensible à cette dernière marque l'amitié et de l'estime que vous m'avez moignées.

« Brigitte PIERSON. »

CHAPITRE VIII

La fièvre me retint une semaine au lit l que je fus en état d'écrire, je répondis à i dame Pierson qu'elle serait obéie et (j'allais partir. Je l'écrivis de bonne foi et s ; aucun dessein de la tromper ; mais je fus b loin de tenir ma promesse. A peine avais-je deux lieues que je criai d'arrêter et desc dis de voiture. Je me mis à me promener le chemin. Je ne pouvais détacher mes regards du village que j'apercevais encore d l'éloignement. Enfin, après une irrésolus affreuse, je sentis qu'il m'était impossi de continuer ma route, et,

plutôt que de monter en voiture, j'aurais consenti à m'arrêter sur la place. Je dis au postillon de t'arrêter, et, au lieu d'aller à Paris, comme j'avais annoncé, je m'en fus droit à N***, où dit madame Pierson.

J'y arrivai à dix heures du soir. À peine descendu à l'auberge, je me fis indiquer par garçon la maison de son parent, et, sans lécher à ce que je faisais, je m'y rendis r-le-champ. Une servante vint m'ouvrir ; lui demandai, si madame Pierson y était, aller la prévenir qu'on voulait lui parler de ; part de M. Desprez. C'était le nom du curé de notre village.

Tandis que la servante faisait ma commission, j'étais resté dans une petite cour assez ombreuse ; comme il pleuvait, j'avancai jusqu'à un péristyle au bas de l'escalier, qui était pas éclairé. Madame Pierson arriva entêtée, précédant la servante ; elle descendit : e, et ne me vit pas dans l'obscurité ; je fis pas vers elle et lui touchai le bras. Elle rejeta en arrière avec terreur et s'écria : Que me voulez-vous ? »

Le son de sa voix était si tremblant, et, lorsque la servante parut avec sa lumière, elle me vis si pâle, que je ne sus que penser. Sait-il possible que ma présence inattendue peut troubler à ce point ? Cette réflexion me traversa l'esprit, mais je me dis que ce n'était sans doute qu'un mouvement de frayeur naturel à une femme qui se sent tout à coup saisie.

Cependant, d'une voix plus calme, elle me répondit. « Il faut, lui dis-je, que vous m'accordiez de vous voir encore une fois. Je partirai, je quitte le pays ; vous serez obéie, je vous le jure, et au delà de vos souhaits ; car je vendrai la maison de mon père, aussi bien que le reste, et passerai à l'étranger. Mais ce n'est qu'à cette condition que je vous reverrai encore une fois ; sinon je reste ; ne craignez rien de moi, mais j'y suis résolu. »

Elle fronça le sourcil et jeta de côté et d'autre un regard étrange ; puis elle me répondit d'un air presque gracieux : « Venez demain dans la journée, je vous recevrai. » Elle partit là-dessus.

Le lendemain j'y allai à midi. On m'introduisit dans une chambre à vieilles tapisseries et à meubles antiques. Je la trouvai seule, assise sur un sofa. Je m'assis en face d'elle.

« Madame, lui dis-je, je ne viens ni vous parler de ce que je souffre, ni renier l'amour que j'ai pour vous. Vous m'avez écrit que ce qui s'était passé entre nous ne pouvait s'effacer, et c'est vrai. Mais vous me dites qu'à l'usage de

cela nous ne pouvons plus nous voir sur le même pied qu'auparavant, et vous vous trompez. Je vous aime, mais je ne vous ai point offensée ; rien n'est changé pour ce qui vous regarde, puisque vous ne l'aimez pas. Si je vous revois, c'est donc uniquement de moi qu'il faut qu'on vous rende, et ce qui vous en répond, c'est prééminent mon amour. »

Elle voulut m'interrompre.

Permettez-moi, de grâce, d'achever. Personne mieux que moi ne sait que, malgré tout le respect que je vous porte et en dépit toutes les protestations par lesquelles je irrais me lier, l'amour est le plus fort. Je vous répète que je ne viens pas renier ce que dans le cœur. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui, d'après ce que vous me dites vous-même, que vous savez que je vous aime. elle raison m'a donc empêché jusqu'à présent de vous le déclarer ? La crainte de vous perprendre ; j'avais peur de ne plus être reçu z vous, et c'est ce qui arrive. Mettez-moi r condition qu'à la première parole que j'en dirai, à la première occasion où il m'e chappera un geste ou une pensée qui s'écart du respect le plus profond, votre porte m sera fermée ; comme je me suis tu déjà, j me tairai à l'avenir. Vous croyez que c'est depuis un mois que je vous aime, et c'est de puis le premier jour. Quand vous vous en êtes aperçue, vous n'avez pas cessé de me voilà pour cela. Si vous aviez alors pour moi asse d'estime pour me croire incapable de vous o fenser, pourquoi aurais-je perdu cette estime C'est elle que je viens vous redemander. Qu vous ai-je fait ? J'ai fléchi le genou ; je n'ai pa même dit un mot. Que vous ai-je appris vous le saviez déjà. J'ai été faible parce qu je souffrais. Eh bien, madame, j'ai vingt ans et ce que j'ai vu de la vie m'en a déjà telle ment dégoûté (je pourrais dire un mot plu fort), qu'il n'y a aujourd'hui sur terre, r dans la société des hommes, ni dans la soli tude même, une place si petite et si insigni fiante que je veuille encore l'occuper. L'espace renfermé entre les quatre murs d votre jardin est le seul lieu au monde où j vive ; vous êtes le seul être humain qui m fasse aimer Dieu. J'avais renoncé à tou disant même de vous connaître ; pourquo jter le seul rayon de soleil que la Providance m'ait laissé ? Si c'est par crainte, en moi ai-je pu vous en inspirer ? Si c'est par ersion, de quoi me suis-je rendu coupable ? c'est par pitié et parce que je souffre, vous vous trompez de croire que je puisse guérir ; Jle pouvais peut-être, il y a deux mois ; j'ai eux aimé vous voir et souffrir, et ne m'en

iens pas, quoi qu'il arrive. Le seul malur qui puisse m'atteindre, c'est de vous rdre. Mettez-moi à l'épreuve. Si jamais n viens à sentir qu'il y a pour moi trop de uffrances dans notre marché, je partirai ; vous en êtes bien sûre, puisque vous me nvoyez aujourd'hui et que je suis prêt à partir. Quel risque courez-vous en me donnent encore un mois ou deux du seul bonheur que j'aurai jamais ? »

J'attendais sa réponse. Elle se leva brusiement, puis se rassit. Elle garda un moent le silence. « Soyez-en persuadé, dit-elle, la n'est pas ainsi. » Je crus m'apercevoir qu'elle cherchait des expressions qui ne paissent pas trop sévères, et qu'elle voulait ie répondre avec douceur.

« Un mot, lui dis-je en me levant, un mon et rien de plus. Je sais qui vous êtes, et, s'il il y a pour moi quelque compassion dans votr cœur, je vous en remercie ; dites un mot ! ce moment décide de ma vie. »

Elle secouait la tête ; je la vis hésiter. « Vou croyez que j'en guérirai ? m'écriai-je ; qu Dieu vous laisse cette pensée, si vous m chassez d'ici. »

En disant ces mots, je regardais l'horizon et je sentais jusqu'au fond de l'âme une s horrible solitude à l'idée que j'allais partir que mon sang se glaçait. Elle me vit debout, le yeux sur elle, attendant qu'elle parlât ; toute les forces de ma vie étaient suspendues à se lèvres.

« Eh bien, dit-elle, écoutez-moi. Ce voyage que vous avez fait est une imprudence ; il ne faut pas que ce soit pour moi que vous soye venu ici ; chargez-vous d'une commission que je vous donnerai pour un ami de ma famille Si vous trouvez que c'est un peu loin, que ce soit pour vous l'occasion d'une absence qu durera ce que vous voudrez, mais qui ne sera pas trop courte. Quoi que vous en disiez ajouta-t-elle en souriant, un petit voyage vous era. Vous vous arrêterez dans les Vosges, vous irez jusqu'à Strasbourg. Que dans un an, dans deux mois, pour mieux dire, vous niez me rendre compte de ce dont on chargera ; je vous reverrai et vous réndrai mieux. »

CHAPITRE IX

e reçus le soir même, de la part de madame Pierson, une lettre à l'adresse de M.R. Jà Strasbourg. Trois semaines après, ma commission était faite et j'étais revenu.

e n'avais pensé qu'à elle pendant mon âge, et je perdais toute espérance de l'our jamais. Cependant mon parti était pris de ne taire devant elle ; le danger que j'avais ru de la perdre par l'imprudence que iais commise m'avait fait souffrir trop tellement pour que j'eusse l'idée de m'y poser de nouveau. L'estime que j'avais pour eux ne me permettait pas de croire qu'elle ne pas de bonne foi, et je ne voyais, dans la demarche qu'elle avait faite de quitter le pays, rien qui ressemblât à de l'hypocrisie En un mot, j'avais la ferme persuasion qu la première parole d'amour que je lui dira sa porte me serait fermée.

Je la retrouvai maigrie et changée. Son so rire habituel paraissait languissant sur s lèvres décolorées. Elle me dit qu'elle avaitété souffrante.

Il ne fut point question de ce qui s'était passé. Elle avait l'air de ne pas vouloir s' souvenir, et je ne voulais pas en parler. No reprîmes bientôt nos premières habitudes voisinage ; cependant il y avait entre no une certaine gêne, et comme une famil rité composée. Il semblait que nous nous sions parfois : « Il en était ainsi auparavant qu'il en soit donc encore de même. » E m'accordait sa confiance comme une réhalitation qui n'était'pas sans charmes pour m Mais nos entretiens étaient plus froids, 1 cette raison même que nos regards avaient pendant que nous parlions, une conversati tacite. Dans tout ce que nous pouvions di il n'y avait plus à deviner. Nous ne cherchions plus, comme auparavant, à pénétrer dans l'esprit l'un de l'autre ; il n'y avait plus rêt de chaque mot, de chaque sentiment, cette estimation curieuse d'autrefois ; elle me tait avec bonté, mais je me défiais de sa té même ; je me promenais avec elle au lin, mais je ne l'accompagnais plus hors a maison ; nous ne traversions plus enble les bois et les vallées ; elle ouvrait le quand nous étions seuls ; le son de sa voix n'éveillait plus dans mon cœur ces élans jeunesse, ces transports de joie qui sont ime des sanglots pleins d'espérance. Quand sortais, elle me tendait toujours sa main, suis je la sentais inanimée ; il y avait beaucoup d'efforts dans notre aisance, beaucoup réflexions dans nos moindres propos, beaucoup de tristesse au fond de tout cela. Nous sentions bien qu'il y avait un tiers fire nous : c'était

l'amour que j'avais pour elle. Rien ne le trahissait dans mes actions, mais il parut bientôt sur mon visage : je permis ma gaieté, ma force, et l'apparence de santé que j'avais sur les joues. Un mois ne tait pas encore écoulé, que je ne ressem blais plus à moi-même.

Cependant, dans nos entretiens, j'insistais toujours sur mon dégoût du monde, sur J'a-version que j'éprouvais d'y rentrer jamais prenais à tâche de faire sentir à madame Pier son qu'elle ne devait pas se reprocher m'avoir reçu de nouveau. Tantôt je lui p gnais ma vie passée sous les couleurs les po sombres, et lui donnais à entendre que, nous fallait me séparer d'elle, je resterais livè une solitude pire que la mort ; je lui disais où j'avais la société en horreur, et le récit fia* de ma vie, que je lui avais fait, lui prouvait que j'étais sincère. Tantôt j'affectais avec gaieté qui était bien loin de mon cœur, p lui dire qu'en me permettant de la voir m'avait sauvé du plus affreux malheur ; je remerciais presque à chaque fois que j'allais chez elle, afin d'y pouvoir retourner le soit. le lendemain. « Tous mes rêves de bonhe lui disais-je, toutes mes espérances, to mon ambition, sont renfermés dans ce p coin de terre que vous habitez ; hors de l que vous respirez, il n'y a point de vie pour moi. »

Elle voyait ce que je souffrais, et ne pou-s'empêcher de me plaindre. Mon courage faisait pitié ; et il se répandait sur toutes les paroles, sur ses gestes même et sur son a11i Et quand j'étais là, une sorte d'attendrisent. Elle sentait la lutte qui se faisait en M ; mon obéissance flattait son orgueil, de ma pâleur réveillait en elle son instinct eur de charité. Je la voyais parfois irripresque coquette ; elle me disait d'un air que mutin : « Je n'y serai pas demain, enez pas tel jour. » Puis, comme je me ais triste et résigné, elle s'adoucissait à coup ; elle ajoutait : « Je n'en sais rien, z toujours ; ou bien son adieu était plus lier, elle me suivait jusqu'à la grille d'un rd plus triste et plus doux.

N'en doutez pas, lui disais-je, c'est la évidence qui m'a mené à vous. Si je ne avais pas connue, peut-être, à l'heure qu'il serais-je retombé dans mes désordres. Il vous a envoyée comme un ange de lumière pour me retirer de l'abîme. C'est une sion sainte qui vous est confiée ; qui sait, vous perdais, où pourraient me conduire chagrin qui me dévorerait, l'expérience fue que j'ai à mon âge, et le combat terrible ma jeunesse avec mon ennui ? »

ette pensée, bien sincère en moi, était de plus grande force sur une femme d'une dévotion exaltée et d'une âme aussi pieu qu'ardente. Ce fut peut-être pour cette seul cause que madame Pierson me permit de voir.

Je me disposais un jour à aller chez el lorsqu'on frappa à ma porte, et je vis entl Mercanson, ce même prêtre que j'avais rencontré dans son jardin à ma première visi Il commença par des excuses, aussi ennuy ses que lui, sur ce 'qu'il se présentait ai chez moi sans me connaître ; je lui dis que le connaissais très-bien pour le neveu notre curé, et lui demandai ce dont il s gissait.

Il tournait de côté et d'autre d'un air e prunté, cherchant ses phrases et touchant bout du doigt tout ce qui se trouvait sur table, comme un homme qui ne sait q dire. Enfin il m'annonça que madame Pier était malade, et qu'elle l'avait chargé de m'avertir qu'elle ne pourrait me revoir de nos journée.

« Elle est malade ? Mais je l'ai quittée assez tard, et elle se portait bien ! »

Il fit un salut. « Mais, monsieur l'ai pourquoi, si elle est malade, me l'envoie par un tiers ? Elle ne demeure pas si loin, importait peu de me laisser faire une ; e inutile. »

me réponse de Mercanson. Je ne pou-comprendre pourquoi cette démarche part, encore moins cette commission on l'avait chargé. « C'est bien, lui dis-je, verrai demain, et elle m'expliquera cela. »

's hésitations recommencèrent : « Mae Pierson lui avait dit en outre. il devait lire. il s'était chargé.

Eh ! de quoi donc ? m'écriai-je impatienté.

Monsieur, vous êtes violent. Je pense madame Pierson est assez gravement ade ; elle ne pourra vous voir de toute la haine. »

Nouveau salut ; et il sortit.

Il était clair que cette visite cachait quel-mystère : ou madame Pierson ne voulait s me voir, et je ne savais à quoi l'attribuer ; ou Mercanson s'entremettait de son ipre mouvement.

e laissai passer la journée ; le lendemain, bonne heure, je m'en fus à la porte, où je rencontrai la servante ; mais elle me qu'en effet sa maitresse

était fort malade, quoi que je pusse faire, elle ne voulut prendre l'argent que je lui offris, ni écou mes questions.

Comme je rentrais au village, je vis pré sément Mercanson sur la promenade ; il ét entouré des enfants de l'école à qui son on faisait la leçon. Je l'abordai au milieu de harangue et le priai de me dire deux mot

Il me suivit jusqu'à la place ; mais c'ét à mon tour d'hésiter, car je ne savais co ment m'y prendre pour tirer de lui son cret. « Monsieur, lui-dis-je, je vous supf de me dire si ce que vous m'avez appris h est la vérité, ou s'il y a quelque autre mo Outre qu'il n'y a point dans le pays de médecin qui puisse être appelé, j'ai des raisons d'une grande importance pour vous demi der ce qui en est. »

Il se défendit de toutes les façons, prétendant que madame Pierson était malade, qu'il ne savait autre chose, sinon qu' (l'avait envoyé chercher et chargé d'al m'avertir, comme il s'en était acquitté. Cependant, tout en parlant, nous étions arriver haut de la grand'rue, dans un endroit l't. Voyant que ni la ruse ni la prière ne servaient de rien, je me retournai tout à coup et lui pris les deux bras.

Qu'est-ce à dire, monsieur ? Voulez-vous r de violence ?

– Non, mais je veux que vous me parliez. – Monsieur, je n'ai peur de personne, et vvous ai dit ce que je devais.

– Vous avez dit ce que vous deviez et non que vous savez. Madame Pierson n'est pas malade ; je le sais, j'en suis sûr. – Qu'en savez-vous ?

– La servante me l'a dit. Pourquoi me me-t-elle sa porte, et pourquoi est-ce vous elle en charge ? »

Mercanson vit passer un paysan. « Pierre ! cria-t-il par son nom, attendez-moi, j'ai à vous parler. »

Le paysan s'approcha de nous : c'était tout qu'il demandait, pensant bien que devant tiers je n'oserais le maltraiter. Je le lâ-ai en effet, mais si rudement, qu'il en re-la, et que son dos frappa contre un arbre. serra le poing et partit sans mot dire. Je passai toute la semaine dans une agita tion extrême, allant trois fois le jour ch madame Pierson, et constamment refusé sa porte. Je reçus d'elle une lettre ; elle n disait que mon assiduité faisait jaser dans pays, et me priait que mes visites fusse plus rares dorénavant. Pas un mot, du rest de Mercanson ni de sa maladie.

Cette précaution lui était si peu naturelle contrastait d'une manière si étrange avec fierté indifférente qu'elle témoignait po toute espèce de propos de ce genre, que j'e d'abord peine à y croire. Ne sachant cepe dant quelle autre interprétation trouver, lui répondis que je n'avais rien tant à coei que de lui obéir. Mais, malgré moi, les e pressions dont je me servis se ressentaie de quelque amertume.

Je retardai même volontairement le jo où il m'était permis de l'aller voir, et n'e voyai point demander de ses nouvelles, al de la convaincre que je ne croyais point à maladie. Je ne savais par quelle raison elle m'éloignait ainsi ; mais j'étais, en vérité, malheureux, que je pensais parfois sérieuse ment à en finir avec cette vie insupportabl Je demeurais des journées entières dans 1 s ; le hasard l'y fit me rencontrer un jour, is un état à faire pitié.

Ce fut à peine si j'eus le courage de lui demander quelques explications ; elle n'y répondit pas franchement, et je ne revins plus sur ce sujet. J'en étais réduit à compter les rs que je passais loin d'elle et à vivre des humaines sur l'espoir d'une visite. A tout ment je me sentais l'envie de me jeter à genoux et de lui peindre mon désespoir. me disais qu'elle ne pourrait y être insenle, qu'elle me payerait du moins de quelles paroles de pitié ; .mais, là-dessus, son isque départ et sa sévérité me revenaient ; tremblais de la perdre, et j'aimais mieux mrir que de m'y exposer.

Ainsi, n'ayant pas même la permission d'auer ma peine, ma santé achevait de se truire. Mes pieds ne me portaient chez e qu'à regret : je sentais que j'allais y puis des sources de larmes, et chaque visite en coûtait de nouvelles ; c'était un déchiment comme si je n'eusse plus dû la revoir aque fois que je la quittais.

De son côté, elle n'avait plus avec moi ni même ton ni la même aisance qu'auparavant ; elle parlait de projets de voyage : elle affectait de me confier légèrement des envi qui lui prenaient, disait-elle, de quitter pays, et me rendaient plus mort que quand je les entendais. Si elle se livrait instant à un mouvement naturel, elle se jetait aussitôt dans une froideur désesperante. Je ne pus m'empêcher un jour de plt rer de douleur devant elle de la manière dont elle me traitait. Je l'en vis pâlir malgré elle. Comme je sortais, elle me dit à la pori « Je vais demain à Sainte-Luce (c'était village des

environs), et c'est trop loin pour aller à pied. Soyez ici à cheval de bon mat si vous n'avez rien à faire : vous m'accompagnerez. »

Je fus exact au rendez-vous, comme peut le penser. Je m'étais couché sur ce parole avec des transports de joie ; mais, sortant de chez moi, j'éprouvai, au contrai une tristesse invincible. En me rendant privilège que j'avais perdu de l'accompagne dans ses courses solitaires, elle avait ce clairement à une fantaisie qui me par cruelle, si elle ne m'aimait pas. Elle voit que je souffrais ; pourquoi abuser en courage si elle n'avait pas changé d'avis ? cette réflexion, que je fis malgré moi, me lit tout autre qu'à l'ordinaire. Lorsqu'elle monta à cheval, le cœur me battit quand je pris le pied ; je ne sais si c'était de désir le colère. « Si elle est touchée, me dis-je moi-même, pourquoi tant de réserve ? si n'est que coquette, pourquoi tant de ruse ? »

Quels sont les hommes. A mon premier i, elle s'aperçut que je regardais de traet que mon visage était changé. Je ne parlai pas et je pris l'autre côté de la e. Tant que nous fûmes dans la plaine, parut tranquille et tournait seulement la de temps en temps pour voir si je la sui-; mais, lorsque nous entrâmes dans la valet et que le pas de nos chevaux commença mença à retentir sous les sombres allées, mi les roches solitaires, je la vis trembler tout à coup. Elle s'arrêtait comme pour attendre, car je me tenais un peu derrière ; dès que je la rejoignais, elle prenait alop. Bientôt nous arrivâmes sur le chant de la montagne, et il fallut aller pas. Je vins alors me mettre à côté d'elle ; mais nous baissions tous deux la tête il était temps, je lui pris la main.

« Brigitte, lui dis-je, vous ai-je fatiguée mes plaintes ? Depuis que je suis rever que je vous vois tous les jours et que tous soirs, en rentrant, je me demande quand faudra mourir, vous ai-je importunée ? 1 puis deux mois que je perds le repos, la fo et l'espérance, vous ai-je dit un mot de fatal amour qui me dévore et qui me t ne le savez-vous pas ? Levez la tête ; fau. vous le dire ? Ne voyez-vous pas que souffre et que mes nuits se passent à pleur n'avez-vous pas rencontré quelque part d ces forêts sinistres un malheureux assis deux mains sur son front ? n'avez-vous jan trouvé de larmes sur ces bruyères ? Reg dez-moi, regardez ces montagnes ; vous s venez-vous que je vous aime ? Ils le savi eux, ces témoins ; ces rochers, ces dése le savent. Pourquoi m'amener devant e ne suis-je pas assez misérable ?

ai-je man maintenant 'de courage ? êtes-vous a obéie ? A quelle épreuve, à quelle tori suis-je soumis, et pour quel crime ? Si vous ne m'aimez pas, que faites-vous ici ?

Partons, dit-elle, ramenez-moi, retours sur nos pas. » Je saisis la bride de son val.

Non, répondis-je, car j'ai parlé. Si nous tournons, je vous perds, je le sais ; en rent chez vous, je sais d'avance ce que vous direz. Vous avez voulu voir jusqu'où allait patience, vous avez mis ma douleur au , peut-être pour avoir le droit de me sser ; vous étiez lasse de ce triste amant » souffrait sans se plaindre et qui buvait c résignation le calice amer de vos déns ! vous saviez que, seul avec vous, à pect de ces bois, en face de ces solitudes mon amour a commencé, je ne pourrais der le silence ! vous avez voulu être ofsée : eh bien, madame, que je vous perde ! assez pleuré, j'ai assez souffert, j'ai assez : oulé dans mon cœur l'amour insensé qui ronge ; vous avez eu assez de cruauté ! » Comme elle fit un mouvement pour sauter oas de cheval, je la pris dans mes bras et ! lai mes lèvres sur les siennes. Mais, au même instant, je la vis pâlir, ses yeux se mèrent, elle lâcha la bride qu'elle tenait glissa à terre.

« Dieu de bonté ! m'écriai-je, elle m'aime ! Elle m'avait rendu mon baiser.

Je mis pied à terre et courus à elle. El était étendue sur l'herbe. Je la soulevai, elle ouvrit les yeux ; une terreur subite la fait frissonner tout entière ; elle repoussa ma main avec force, fondit en larmes et m'echappa.

J'étais resté au bord du chemin ; je la r gardais, belle comme le jour, appuyée contre un arhre, ses longs cheveux tombant sur ses épaules, ses mains irritées et tremblantes, ses joues couvertes de rougeur, tout brillantes de pourpre et de perles, « N m'approchez pas ! criait-elle, ne faites p. un pas vers moi !

– O mon amour ! lui dis-je, ne craign rien ; si je vous ai offensée tout à l'heure, vous pouvez m'en punir ; j'ai eu un moment rage et de douleur ; traitez-moi comme vo voudrez, vous pouvez partir maintenant m'envoyer où il vous plaira ; je sais que vo m'aimez, Brigitte, vous êtes plus en sûre e ici que tous les rois dans leurs palais. »

Madame Pierson, à ces paroles, fixa ses yeux humides ; j'y vis le bonheur envie venir à moi dans un éclair. Je traversai route et allai me mettre à genoux de-elle. Qu'il aime peu, celui qui peut dire quelles paroles s'est servie sa maîtresse pour lui avouer qu'elle l'aimait !

CHAPITRE X

Si j'étais joaillier et si je prenais dans mon atelier un collier de perles pour en faire un sent à un ami, il me semble que j'aurais une grande joie à le lui poser moi-même sur du cou ; mais, si j'étais l'ami, je mourrai plutôt que d'arracher le collier des mains du joaillier.

J'ai vu que la plupart des hommes pressent de se donner la femme qui les aime ; et il toujours fait le contraire, non par calcul, mais par un sentiment naturel. La femme qui aime un peu et qui résiste n'aime pas assez, et celle qui aime assez et qui résiste est qu'elle est moins aimée.

Madame Pierson me témoigna plus de confiance, après m'avoir avoué qu'elle m'aimait. Mais, qu'elle ne m'en avait jamais montré. Le respect que j'avais pour elle lui inspirait une si douce joie, que son beau visage en devenait comme une fleur épanouie ; je la voyais quelquefois s'abandonner à une gaieté folle puis tout à coup s'arrêter pensif, affecté » à certains moments, de me traiter presque en enfant, puis me regardant les yeux pleins de larmes ; imaginant mille plaisanteries pour se donner le prétexte d'un mot plus familier ou d'une caresse innocente, puis se levant pour s'asseoir à l'écart et se livrer à des rêveries qui la saisissaient. A-t-il au monde un plus doux spectacle ? Quand elle revenait à moi, elle me trouvait sur son passage, dans quelque allée d'où l'avais observée de loin. « O mon amie ! disais-je, Dieu lui-même se réjouit de vous combien vous êtes aimée. »

Je ne pouvais pourtant lui cacher ni violence de mes désirs, ni ce que je souffrais en luttant contre eux. Un soir que j'étais chez elle, je lui dis que j'avais appris le matin la perte d'un procès important pour moi et qui apportait dans mes affaires un changement considérable. « Comment se fait-il, demanda-t-elle, que vous me l'annonciez ainsi ? »

Il y a, lui dis-je, une maxime d'un poète ancien : « Celui qui est aimé d'une belle se met à l'abri des coups du sort. » Madame Pierson ne me répondit pas ;

elle nontra toute la soirée plus gaie encore de coutume. Comme je jouais aux cartes c sa tante et que je perdais, il n'y eut te de malice qu'elle n'employât pour me uer, disant que je n'y entendais rien et iant toujours contre moi, si bien qu'elle gagna tout ce que j'avais dans ma bourse. and la vieille dame se fut retirée, elle s'en va sur le balcon, et je l'y suivis en silence. 1 faisait la plus belle nuit du monde : la e se couchait, et les étoiles brillaient d'une irté plus vive sur un ciel d'un azur foncé. s un souffle de vent n'agitait les arbres, ir était tiède et embaumé.

Elle était appuyée sur son coude, les yeux i ciel ; je m'étais penché à côté d'elle, et je regardais rêver. Bientôt je levai les yeux loi-même ; une volupté mélancolique nous ivrait tous deux. Nous respirions ensemble s tièdes bouffées qui sortaient des charmilles : nous suivions au loin dans l'esp les dernières lueurs d'une blancheur i que la lune entraînait avec elle en des ! dant derrière les masses noires des mari niers. Je me souvins d'un certain jour j'avais regardé avec désespoir le vide mense de ce beau ciel ; ce souvenir m tressaillir ; tout était si plein maintenant sentis qu'un hymne de grâce s'élevait c mon cœur et que notre amour montait Dieu. J'entourai de mon bras la taille de chère maîtresse ; elle tourna doucemen tête : ses yeux étaient noyés de larmes. corps plia comme un roseau, ses lèvres tr'ouvertes tombèrent sur les miennes, l'univers fut oublié.

CHAPITRE XI

Ange éternel des nuits heureuses, qui contera ton silence ? O baiser ! mystérieux breuvage que les lèvres se versent comme des coupes altérées ! ivresse des sens, ô lupté ! oui, comme Dieu, tu es immortel .me élan de la créature, communion universelle des êtres, volupté trois fois sainte, esprit dit de toi ceux qui t'ont vantée ? ils iappelée passagère, ô créatrice ! et ils dit que ta courte apparence illuminait vie fugitive. Parole plus courte ellee que le souffle d'un moribond ! vraie e de brute sensuelle, qui s'étonne de e une heure, et qui prend les clartés de mpe éternelle pour une étincelle qui sort caillou ! Amour, ô principe du monde ! me précieuse que la nature

entière, me une vestale inquiète, surveille incessamment dans le temple de Dieu ! foyer de par qui tout existe ! les esprits de destion mourraient eux-mêmes en soufflant moi loi ! Je ne m'étonne pas qu'on blasphème nom ; car ils ne savent qui tu es, ceux croient t'avoir vu en face parce qu'ils ont ouvert les yeux ; et, quand tu trouves tes saints apôtres, unis sur terre dans un baiser, ordonnes à leurs paupières de se fermer comme des voiles, afin qu'on ne voie pas le heur,

Mais vous, délices, sourires languissants, mièges caresses, tutoiement timide, premiers bégayements de l'amante, vous qui pouvez voir, vous qui êtes à nous ! êtes-vous donc moins à Dieu que le reste, beaux et rubins qui planez dans l'alcôve et qui rame nez à ce monde l'homme éveillé du soi divin ! Ah ! chers enfants de la volubilité comme votre mère vous aime ! C'est votre causeries curieuses, qui soulevez les premiers mystères, touchers tremblants et chastes encore, regards déjà insatiables, qui commencez à tracer dans le cœur, comme une ébauche craintive, l'ineffaçable image de la beauté chérie ! O royaume ! ô conquête ! c'est vous qui faites les amants. Et toi, vrai d'homme, toi, sérénité du bonheur ! premier regard reporté sur la vie, premier retour < heureux à tant d'objets indifférents, qu'ils voient plus qu'à travers leur joie, premier pas faits dans la nature à côté de la bien aimée ! qui vous peindra ? quelle parole maine exprimera jamais la plus faible ressemblance ?

Celui qui, par une fraîche matinée, de la force de la jeunesse, est sorti un jour à pas lents, tandis qu'une main adorée fermait sur lui la porte secrète ; qui a marché sans s'occuper regardant les bois et les plaines ; qui a pris une place sans entendre qu'on lui disait ; qui s'est assis dans un lieu solitaire, et pleurant sans raison ; qui a posé ses bras sur son visage pour y respirer un peu de parfum ; qui a oublié tout à coup ce qu'il avait fait sur la terre jusqu'alors ; qui a été aux arbres de la route et aux oiseaux voyait passer ; qui, enfin, au milieu des hommes, s'est montré un joyeux insensé, qui est tombé à genoux et qui en a remercié Dieu ; celui-là mourra sans se plaindre il a possédé la femme qu'il aimait.

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

ai à raconter maintenant ce qui advint tmon amour et le changement qui se fit en Ill. Quelle raison puis-je en donner ? Aue, sinon que je raconte et que je puis e : « C'est la vérité. »

y avait deux jours, ni plus ni moins, que lis l'amant de madame Pierson. Je sor-1 ;, du bain à onze heures du soir, et par une at magnifique je traversais la promenade par me rendre chez elle. Je me sentais un bien-être dans le corps et tant de contentement aient dans l'âme, que je sautais de joie en marchant et que je tendais les bras au ciel. la trouvai en haut de son escalier, acidée sur la rampe, une bougie par terre à côté d'elle, Elle m'attendait, et, dès qu'el m'aperçut, courut à ma rencontre. Nous fûmes bientôt dans sa chambre, et les ve rous tirés sur nous. <

Elle me montrait comme elle avait chan sa coiffure, qui me déplaisait, et comme el avait passé la journée à faire prendre à s cheveux le tour que je voulais ; comme el avait ôté de l'alcôve un grand vilain cad noir qui me semblait sinistre, comme el avait renouvelé ses fleurs, et il y en avait (tous côtés ; elle me contait tout ce qu'el avait fait depuis que nous nous connaission ce qu'elle m'avait vu souffrir, ce qu'elle avait souffert elle-même ; comme elle avait vou mille fois quitter le pays et fuir son amour comme elle avait imaginé tant de précaution contre moi ; qu'elle avait pris conseil de tante, de Mercanson et du curé ; qu'el s'était juré à elle-même de mourir plutôt que de céder, et comme tout cela s'était envo sur un certain mot que je lui avais dit, sur tel regard, sur telle circonstance ; et, chaque confidence, un baiser. Ce que je tro vais de mon goût dans sa chambre, ce q

avait attiré mon attention parmi les bag s dont ses tables étaient couvertes, voulait me le donner, que je l'emporte le soir même et que je le misse sur i cheminée ; ce qu'elle ferait dorénavant, matin, le soir, à toute heure, que je le asse à mon plaisir, et qu'elle ne se sout de rien ; que les propos du monde ne la haient pas ; que, si elle avait fait blant d'y croire, c'était pour m'éloigner ; s qu'elle voulait être heureuse et se bour les deux oreilles ; qu'elle venait d'avoir trente ans, qu'elle n'avait pas longtemps à aimée de moi. « Et vous, m'aimerez-vous longtemps ? Est-ce un peu vrai, ces belles les dont vous m'avez si bien étourdie ? » là-dessus les chers reproches que je vetard et que j'étais coquet ; que je m'étais parfumé au bain, ou pas assez, ou pas à sa guise, qu'elle était restée en pantoufles r que je visse son pied nu, et qu'il était si blanc que sa main ; mais que du reste n'était guère belle ; qu'elle voudrait l'être t fois plus ; qu'elle l'avait été à quinze Elle allait et elle venait, toute folle mour, toute vermeille de joie ; et elle ne ait qu'imaginer, quoi faire, quoi dire, pour se donner et se donner encore, corps et âme, et tout ce qu'elle avait.

J'étais couché sur le sofa ; je sentais tombe et se détacher de moi une mauvaise heure dans ma vie passée, à chaque mot qu'elle disait Je regardais l'astre de l'amour se lever sur mon champ, et il me semblait que j'éta comme un arbre plein de sève qui secoue aux vent ses feuilles sèches pour se revêtir d'u verdure nouvelle.

Elle se mit au piano, et me dit qu'elle allais me jouer un air de Stradella. J'aime pa dessus tout la musique sacrée, et ce morcea) qu'elle m'avait déjà chanté, m'avait par très-beau. « Eh bien, dit-elle quand e eut fini, vous vous y êtes bien tromp l'air est de moi, et je vous en ai fait a croire.

– Il est de vous ?

– Oui, et je vous ai conté qu'il était Stradella pour voir ce que vous en diriez. que ne joue jamais ma musique, quand il m'arrive d'en composer ; mais j'ai voulu faire un esse et vous voyez qu'il m'a réussi, puisque vcus en étiez la dupe. »

Monstrueuse machine que l'homme ! Que dit-il de plus innocent ? Un enfant un peu passé eût imaginé cette ruse pour surprendre précepteur. Elle en riait de bon cœur en r le disant ; mais je sentis tout à coup nme un nuage

qui fondait sur moi ; je chanto ; d de visage : « Qu'avez-vous, dit-elle, qui nous prend ?

– Rien ; jouez-moi cet air encore une fois. »

Tandis qu'elle jouait, je me promenais de ig en large ; je passais la main sur mon front comme pour en écarter un brouillard, .frappais du pied, je haussais les épaules de L propre démenche ; enfin je m'assis à terre sur un coussin qui était tombé ; elle vint à) i. Plus je voulais lutter avec l'esprit de tébres qui me saisissait en ce moment, plus paisse nuit redoublait dans ma tête. « Vraiment, lui dis-je, vous mentez si bien ? Quoi ! t air de vous ? vous savez donc mentir si iément ? »

Elle me regarda d'un air étonné. « Qu'est-ce inc ? » dit-elle. Une inquiétude inexprimable peignit sur ses traits. Assurément elle ne pouvait me croire assez fou pour lui faire un proche véritable d'une plaisanterie aussi simple ; elle ne voyait là de sérieux que la tristesse qui s'emparait de moi ; mais plus cause en était frivole, plus il y avait de quoi surprendre. Elle voulut croire un instant que je plaisantais à mon tour ; mais, quand elle me vit toujours plus pâle et comme prêt défaillir, elle resta les lèvres ouvertes, corps penché, comme une statue « Dieu d ciel ! s'écria-t-elle, est-ce possible ? »

Tu souris peut-être, lecteur, en lisant cet page ; moi qui l'écris, j'en frémis encore. Le malheurs ont leurs symptômes comme les maladies, et il n'y a rien de si redoutable £ mer qu'un petit point noir à l'horizon.

Cependant, quand le jour parut, ma chère Brigitte tira au milieu de la chambre un petite table ronde en bois blanc ; elle y pose de quoi souper, ou pour mieux dire de quoi déjeuner, car déjà les oiseaux chantaient. les abeilles bourdonnaient sur le parterr Elle avait tout préparé elle-même, et je ne bus pas une goutte qu'elle n'eût porté verre à ses lèvres. La lumière bleuâtre du jour, perçant les rideaux de toile bariolé éclairait son charmant visage et ses grand yeux un peu battus ; elle se sentait envie (dormir, et laissa tomber, tout en m'embrassant, sa tête sur mes épaules, avec mille pos languissants.

Je ne pouvais lutter contre un si charmant ndon, et mon cœur se rouvrait à la joie ; me crus délivré tout à fait du mauvais e que je venais de faire, et je lui demani pardon d'un moment de folie dont je ne ivais me rendre

compte. « Mon amie, lui .-je du fond du cœur, je suis bien malheureux de t'avoir adressé un reproche injuste un badinage innocent ; mais, si tu m'aimes, ne me mens jamais, fût-ce sur les moindres choses : le mensonge me semble horle, et je ne puis le supporter. »

elle se coucha : il était trois heures du matin, et je lui dis que je voulais rester jusqu' à ce qu'elle fût endormie. Je la vis fermer ses beaux yeux, je l'entendis dans son premier sommeil murmurer tout en soupirant, tandis que, penché au chevet, je lui donnais mon baiser d'adieu. Enfin je sortis cœur tranquille, me promettant de jouir mon bonheur sans que désormais rien t le trouble.

Mais, le lendemain même, Brigitte me dit comme par hasard : « J'ai un gros livre c j'écris mes pensées, tout ce qui me passe par la tête, et je veux vous donner à lire ce que j'y ai écrit de vous dans les premiers jours que je vous ai vu. »

Nous lûmes ensemble ce qui me regarda' et nous y ajoutâmes cent folies ; après qu je me mis à feuilleter le livre d'une manière indifférente. Une phrase tracée en gros caractères me sauta aux yeux au milieu des pages que je tournais rapidement ; je lus d : d'instinct quelques mots qui étaient assez insignifiants, et j'allais continuer lorsque Brigitte me dit : « Ne lisez pas cela. »

Je jetai le livre sur un meuble. « C'est vrai lui dis-je, je ne sais ce que je fais.

– Le prenez-vous encore au sérieux ? n répondit-elle en riant, voyant sans doute mon mal paraître ; reprenez ce livre ; je veux que vous lisiez.

– N'en parlons plus. Que puis-je donc trouver de si curieux ? Vos secrets sont vous, ma chère. »

Le livre restait sur le meuble, et j'avais beau faire, je ne le quittai pas des yeux J'entendis tout à coup comme une voix qui chuchotait à l'oreille, et je crus voir menacer devant moi, avec son sourire glaciale, la figure sèche de Desgenais. « Que fait Desgenais ici ? » me demandai-je moi-même, comme si je l'eusse vu réellement. Il m'avait apparu tel qu'il était un , le front incliné sous ma lampe, quand ne débitait de sa voix aiguë son catéchisme c libertin.

'avais toujours les yeux sur le livre, et je sentais vaguement dans ma mémoire je ne suiss quelles paroles oubliées, entendues autrefois, mais qui m'avaient serré le cœur. Esprit du doute, suspendu sur ma tête, veit de me verser dans les veines une goutte de poison ; la vapeur m'en montait au cerveau vau, et je chancelais à demi dans un commencement d'ivresse (malfaisante. Quel seet me cachait Brigitte ? Je savais bien que n'avais qu'à me baisser et à ouvrir le livre ; mais à quel endroit ? comment reconnaître feuille sur laquelle le hasard m'avait fait mber ?

Mon orgueil, d'ailleurs, ne voulait pas que prisse le livre ; était-ce donc vraiment mon gueil ? « O Dieu ! me dis-je avec une tristesse affreuse, est-ce que le-passe est un sp tre ? est-ce qu'il sort de son tombeau ? A misérable, est-ce que je vais ne pas pouv aimer ? »

Toutes mes idées de mépris pour les femmes, toutes ces phrases de fatuité moque' que j'avais répétées comme une leçon comme un rôle pendant le temps de mes sordres, me traversèrent l'esprit subiteme et, chose étrange ! tandis qu'autrefois je : croyais pas en en faisant parade, il me semblait maintenant qu'elles étaient réelles, que du moins elles l'avaient été.

Je connaissais madame Pierson depuis q tre mois, mais je ne savais rien de sa passée et ne lui en avais rien demandé. : m'étais livré à mon amour pour elle avec une confiance et un entraînement sans bornes, vais trouvé une sorte de jouissance à ne faire aucune question sur elle à personne ni à eux même : d'ailleurs, les soupçons et la jaloux sont si peu dans mon caractère, que j'étais p étonné d'en ressentir que Brigitte d'en trous en moi. Jamais, dans mes premières amoni dans le commerce habituel de la vie ; n'avais été défiant, mais plutôt hardi, raire, et ne doutant pour ainsi dire de Il avait fallu que je visse de mes pro-yeux la trahison de ma maîtresse pour e qu'elle pouvait me tromper. Desge-lui-même, tout en me sermonnant à sa ière, me plaisait continuellement sur facilité à me laisser duper. L'histoire de vie entière était une preuve que j'étais plutôt crédule que soupçonneux ; aussi, quand ue de ce livre me frappa ainsi tout à i, il me sembla que je sentais en moi un vel être et une sorte d'inconnu ; ma raie révoltait contre ce que j'éprouvais, et d'o posais me demander où tout cela allait conduire.

ais les souffrances que j'avais endurées, ouvenir des perfidies dont j'avais été le oin, l'affreuse guérison que je m'étais osée, les discours de mes amis, le monde ompu que j'avais traversé, les tristes vés que j'y avais vues, celles que, sans les naître, j'avais comprises et devinées par la funeste intelligence, la débauche enfin, mépris de l'amour, l'abus de tout, voilà que j'avais dans le cœur sans m'en dou-encore ; et, au moment où je croyais renaître à l'espérance et à la vie, toutes ces ries engourdies me prenaient à la gorge me criaient qu'elles étaient là.

Je me baissai et ouvris le livre, puis je fermai aussitôt et le rejetai sur la table. Bri gitte me regardait ; il n'y avait dans ses belle yeux ni orgueil blessé ni colère ; il n'y a qu'une tendre inquiétude, comme si j'eus été malade. « Est-ce que vous croyez que des secrets ? demanda-t-elle en m'embrassa – Non, lui dis-je, je ne crois rien, sinon tu es belle et que je veux mourir en aimant. »

Rentré chez moi, comme j'étais en train dîner, je demandai à Larive : « Qu'est-ce que cette madame Pierson ? »

Il se retourna tout étonné. « Tu es, lui je, dans le pays depuis nombre d'années dois la connaître mieux que moi. Que di d'elle ici ? qu'en pense-t-on dans le village quelle vie menait-elle avant que je la nusse ? quelles gens voyait-elle ?

– Ma foi, monsieur, je ne lui ai vu f'\$v que ce qu'elle fait tous les jours, c'est-à-dire se promener dans la vallée, jouer au pied erre avec sa tante, et faire la charité aux pauvre oaysans l'appellent Brigitte la Rose ; je jamais entendu dire un mot contre elle i que ce soit, sinon qu'elle court les ips toute seule, à toute heure du jour et nuit ; mais c'est dans un but si louable ! est la providence du pays. Quant aux qu'elle voit, ce n'est guère que le curé, de Dalens aux vacances.

Qu'est-ce que c'est que M. de Dalens ? C'est le propriétaire d'un château qui là-bas, derrière la montagne ; il ne vient ue pour la chasse.

Est-il jeune ?

Oui, monsieur.

Est-il parent de madame Pierson ?

– Non ; il était ami de son mari.

'– Y a-t-il longtemps que son mari est mort ?

– Cinq ans à la Toussaint ; c'était un di-homme.
 – Et ce M. de Dalens, dit-on qu'il lui fait cour ?
 – A la veuve, monsieur ? Dame ! à vrai de... (Il s'arrêta d'un air embarrassé.)
 – Parleras-tu ?
 – On l'a dit, et on ne l'a pas dit. Je n'en • sais rien, je n'en ai rien vu.
 – Et tu me disais tout à l'heure qu'on parlait pas d'elle dans le pays ?
 – On n'a jamais rien dit du reste, et pensais que monsieur savait cela.
 – Enfin, le dit-on, oui ou non ?
 – Oui, monsieur, je le crois du moins. Je me levai de table et descendis sur promenade ; Mercanson y était. Je m'attendsais qu'il allait m'éviter, tout au contraire il m'aborda.

« Monsieur, me dit-il, vous avez l'air d'avoir donné des marques de colère dont l'homme de mon caractère ne saurait conserver la mémoire. Je vous exprime mon regret de m'être chargé d'une commission importante (c'était sa manière que les lois mots), et de m'être mis en travers des ronds avec tant soit peu d'importunité »

Je lui rendis son compliment, croyant qu'il me quitterait là-dessus ; mais il se mit à me parler de côté de moi.

« Dalens ! Dalens ! répétais-je entre mes dents, qui me parlera de Dalens ? » Car Larive ne m'avait rien dit que ce que peut dire un valet. Par qui le savait-il ? par quelque servante ou quelque paysan. Il me fallait loin qui pût avoir vu Dalens chez madame son, et qui sût à quoi s'en tenir. Ce Dalens me sortait pas de la tête, et, ne pouvant parler d'autre chose, j'en parlai tout de même à Mercanson.

Mercanson était un méchant homme, était naïf ou rusé, je ne l'ai jamais deviné clairement ; il est certain qu'il devait haïr, et qu'il en agissait avec moi aussi méchamment que possible. Madame Pierson, avait la plus grande amitié pour le curé (c'était à juste titre), avait fini, presque grâce à elle, par en avoir pour le neveu. Il en était fier, par conséquent jaloux. Il n'y a que pour celui qui donne de la jalousie ; une parole, un mot bienveillant, un sourire d'une belle bouche, peuvent l'inspirer jusqu'à la haine à certaines gens.

Mercanson parut d'abord étonné, aussi bon que Larive, des questions que je lui pressais. J'en étais moi-même plus étonné encore. Mais qui se connaît ici-

bas ?

Aux premières réponses du prêtre, je le vis comprendre ce que je voulais savoir, et décidé à ne pas me le dire.

Comment se fait-il, monsieur, que vous qui connaissez madame Pierson depuis le temps, et qui êtes reçu chez elle d'une façon assez intime (je le pense du moins), vous ayez point rencontré M. de Dalens ? Mais paremment vous avez quelque raison, qui ne m'appartient point de connaître, pour vous enquérir de lui aujourd'hui. Ce que j'en puis dire pour ma part, c'est que c'était un honnête gentilhomme, plein de bonté et de civilité ; il était, comme vous, monsieur, intime chez madame Pierson ; il avait une réputation considérable et fait à merveille l'honneur de chez lui. Il faisait de très-bonne musique comme vous, monsieur, chez madame Pierson. Pour ses devoirs de charité, il les remplissait ponctuellement ; lorsqu'il était dans le pays, il accompagnait, comme vous, monsieur, cette dame à la promenade. Sa famille jouit à Paris d'une excellente réputation m'arrivait de le trouver chez cette dame presque toutes les fois que j'y allais ; mœurs passent pour excellentes. Du reste vous pensez, monsieur, que je n'entends parler en tout que d'une familiarité honnête telle qu'il convient aux personnes de ce rite. Je crois qu'il ne vient que pour la charité à l'ami du mari ; on le dit fort riche et généreux ; mais je ne le connais d'ailleurs presque pas, sinon par ouï-dire. »

Combien de phrases entortillées le prêtre bourreau m'assomma ! Je le regardais, teux de l'écouter, n'osant plus faire une autre question ni l'arrêter dans son bavardage. Il calomnia aussi sourdement et aussi longtemps qu'il voulut : il m'enfonça tout à tir sa lame torse dans le cœur ; quand ce fait, il me quitta sans que je pusse le retenir ; et, à tout prendre, il ne m'avait rien dit. Je restai seul sur la promenade ; la nuit commençait à venir. Je ne sais si je ressens plus de fureur ou plus de tristesse. Cette confiance que j'avais eue de me livrer aveuglément à mon amour pour ma chère Brigitte avait été si douce et si naturelle, que je ne pouvais me résoudre à croire que tant de bonheur m'eût trompé. Ce sentiment naïf et cédule qui m'avait conduit à elle sans que voulusse le combattre ni en douter jamais avait semblé à lui seul comme une preuve qu'elle en était digne. Était-il donc possible que ces quatre mois si heureux ne fussent qu'un rêve ?

« Mais après tout, me dis-je tout à coup cette femme s'est donnée bien vite. N'y aurait-il point eu de mensonge dans cette attention de me fuir qu'elle m'avait d'abord marquée et qu'une parole a fait évanouie N'aurais-je point par hasard affaire à une femme comme on en voit tant ? Oui, c'est ainsi qu'elles s'y prennent toutes : elles gagnent de reculer afin de se voir poursuivre Les biches elles-mêmes en font autant : c' : un instinct de la femelle. N'est-ce pas de sa propre mouvement qu'elle m'a avoué son amour, au moment même où je croyais qu'elle ne serait jamais à moi ? Dès le premier jour que je l'ai vue, n'a-t-elle pas accepté mon bras, sans me connaître, avec une légèreté qui aurait dû me faire douter d'elle Si ce Dalens a été son amant, il est probable qu'il l'est encore : ce sont de ces liaisons mondaines qui ne commencent ni ne finissent quand on se voit on se reprend, et dès qu'on se quitte on s'oublie. Si cet homme revient aux vacances, elle le reverra sans doute, probablement sans rompre avec moi. Qu'est-ce que c'est que cette tante, que cette mystérieuse qui a la charité pour affiche, qui ? de liberté déterminée qui ne se soucie d'aucun propos ? Ne seraient-ce point des mûrières que ces deux femmes avec leur teste maison, leur prud'homme et leur salle qui en imposent si vite aux gens et se sentent plus vite encore ? Assurément, quoi qu'il en soit, je suis tombé les yeux fermés dans une affaire de galanterie que j'ai désignée pour un roman ; mais que faire à présent ? Je ne vois personne ici que ce prêtre ne veut pas parler clairement, ou son) le, qui en dira moins encore. O mon Dieu ! à me sauver ? comment savoir la vérité ? » ainsi parlait la jalousie ; ainsi, oubliant tant d'armes et tout ce que j'avais souffert, j'en vais, au bout de deux jours, à m'inquiéter de céder ce que Brigitte m'avait cédé. Ainsi, comme tous ceux qui doutent, je mettais déjà de côté les sentiments et les pensées pour disputer ces faits, m'attacher à la lettre morte disséquer ce que j'aimais.

fout en m'enfonçant dans mes réflexions, gagnais à pas lents la maison de Brigitte. Trouvai la grille ouverte, et, comme je traversais la cour, je vis de la lumière dans cuisine. Je osai à questionner la servante. Je tournai donc de ce côté, et, riant dans ma poche quelques pièces d'argent, je m'avançai vers le seuil.

Une impression d'horreur m'arrêta. Cette servante était une vieille femme maigre et ridée, le dos toujours courbé, comme, gens attachés à la glèbe. Je la trouvai muant sa vaisselle sur un évier malpropos. Une chandelle dégoûtante tremblotait de sa main ; autour d'elle des casseroles, plats, des restes du dîner que visitait un chat errant, entré comme moi avec honte ; l'odeur chaude et nauséabonde sortait des murs humides. Lorsque la vieille m'aperçut, elle me regarda en souriant avec un air confidentiel : elle m'avait vu me glisser le matin hors de la chambre de sa maîtresse. Je fus saisi de dégoût de moi-même et de ce que je venais chercher dans un lieu si bien assés à l'action ignoble que je méditais. Je sauvai de cette vieille comme de ma jalouse personnifiée, et comme si l'odeur de sa vaisselle fût sortie de mon propre cœur.

Brigitte était à la fenêtre, arrosant : fleurs bien-aimées ; un enfant d'une de nos voisines, assis au fond de la bergère, et () était dans les coussins, se berçait à une de ses manches, et lui faisait, la bouche pleine de bonbons, dans son langage joyeux et incompréhensible, un de ces grands discours marmots qui ne savent pas encore parler. , . m'assis auprès d'elle, et baisai l'enfant ses grosses joues, comme pour rendre à un cœur un peu d'innocence. Brigitte me fit un accueil craintif ; elle voyait dans mes regards son image déjà troublée. De mon côté, j'évitais ses yeux ; plus j'admirais sa santé et son air de candeur, plus je me dis qu'une pareille femme, si elle n'était pas ange, était un monstre de perfidie. Je m'efforçais de me rappeler chaque parole de mon cousin, et je confrontais pour ainsi dire les insinuations de cet homme avec les traits de ma maîtresse et les contours charmants de son visage « Elle est bien belle, me disais-je, dangereuse, si elle sait tromper ; mais la rouerai et lui tiendrai tête ; et elle saura qui je suis. »

« Ma chère, lui dis-je après un long silence, viens de donner un conseil à un ami qui l'a consulté. C'est un jeune homme assez simple ; il m'écrit qu'il a découvert qu'une femme qui vient de se donner à lui a même temps un autre amant. Il m'a demandé ce qu'il devait faire.

– Que lui avez-vous répondu ?

– Deux questions : Est-elle jolie ? et l'aimez-vous ? Si vous l'aimez, oubliez-la ; si elle est jolie et que vous ne l'aimiez pas, gardez-la pour votre

plaisir ; il sera toujours tem de la quitter si vous n'avez affaire qu'à beauté, et autant vaut celle-là qu'u autre. »

En m'entendant parler ainsi, Brigitte lâch l'enfant qu'elle tenait ; elle fut s'asseoir fond de la chambre. Nous étions sans 1 mière ; la lune, qui éclairait la place que Brigitte venait de quitter, projetait un ombre profonde sur le sofa où elle éta assise. Les mots que j'avais prononcés po taient un sens si dur, si cruel, que j'en éta navré moi-même et que mon cœur s'empli sait d'amertume. L'enfant, inquiet, appela Brigitte, et s'attristait en nous regardant. Ses cris joyeux, son petit bavardage, cessèrer peu à peu ; il s'endormit sur la bergère Ainsi tous trois nous demeurâmes en silence et un nuage passa sur la lune.

ne servante entra, qui vint chercher l'enfant ; on apporta de la lumière. Je me levai, BBrigitte en même temps ; mais elle porta les leux mains sur son cœur et tomba à terre au pied de son lit.

e courus à elle épouvanté ; elle n'avait pu perdu connaissance et me pria de n'aper personne. Elle me dit qu'elle était cette à de violentes palpitations qui la tourmentaient depuis sa jeunesse et la preent ainsi tout à coup, mais que du reste n'qu'il y avait point de danger dans ces attaques, aucun remède à employer. J'étais à genoux ; près d'elle ; elle m'ouvrit doucement les bras ; je lui saisis la tête et me jetai sur mon aule. « Ah ! mon ami, dit-elle, je vous ins.

– Écoute-moi, lui dis-je à l'oreille, je suis le misérable fou, mais je ne puis rien garder r le cœur. Qu'est-ce que c'est qu'un M. Dans, qui demeure sur la montagne, et qui ent te voir quelquefois ? »

Elle parut étonnée de m'entendre prononcer nom. « Dalens ? dit-elle, c'est un ami de on mari. »

Elle me regardait comme pour ajouter : A propos de quoi cette question ? Il me sem que son visage s'était rembruni. Je me mordis les lèvres. « Si elle veut me tromper pensai-je, j'ai eu tort de parler. »

Brigitte se leva avec peine ; elle prit son éventail et marcha à grands pas dans chambre. Elle respirait avec violence : l'avais blessée. Elle resta quelque ten pensive, et nous échangeâmes deux ou trois regards presque froids et presque ennemi Elle alla à son secrétaire, qu'elle ouvrit, tira un

paquet de lettres attachées avec de soie, et le jeta devant moi sans dire un mot.

Mais je ne regardais ni elle ni ses lettres je venais de lancer une pierre dans un abîm et j'en écoutais retentir l'écho. Pour la première fois, sur le visage de Brigitte avait paru l'orgueil offensé. Il n'y avait plus dans ses yeux ni inquiétude ni pitié, et, comme venais de me sentir tout autre que je n'avais jamais été, je venais aussi de voir en elle une femme qui m'était inconnue.

« Lisez cela, » dit-elle enfin. Je m'avançai et lui tendis la main. « Lisez cela, lisez cela. répéta-t-elle d'un ton glacé.

Je tenais les lettres. Je me sentis en ce moment si persuadé de son innocence, et je trouvais si injuste, que j'étais pénétré de sentir. « Vous me rappelez, me dit-elle, que je vous dois l'histoire de ma vie ; asseyez-vous, et vous la saurez. Vous ouvrirez ensuite ces tiroirs, et vous lirez tout ce qu'il y a écrit de ma main ou de mains étrangères. »

Elle s'assit et me montra un fauteuil. Je vis fort qu'elle faisait pour parler. Elle était de même comme la mort ; sa voix altérée sortait avec peine, et sa gorge se contractait.

« Brigitte ! Brigitte ! m'écriai-je, au nom du ciel, ne parlez pas ! Dieu m'est témoin que je ne suis pas né tel que vous me croyez ; n'ai jamais été de ma vie ni soupçonneux défiant. On m'a perdu, on m'a faussé le cœur. Une expérience déplorable m'a conduit dans un précipice, et je n'ai vu, depuis un an, que ce qu'il y a de mal ici-bas. Dieu m'est témoin que jusqu'à ce jour je ne me voyais pas moi-même capable de ce rôle : noble, le dernier de tous, celui d'un jaloux. Dieu m'est témoin que je vous aime, et qu'il y a que vous en ce monde qui puissiez me guérir du passé. Je n'ai eu affaire jusqu'à présent qu'à des femmes qui m'ont trompé ou qu'ils étaient indignes d'amour. J'ai mené la vie d'un libertin ; j'ai dans le cœur des souvenirs qui ne s'en effaceront jamais. Est-ce ma faute si une calomnie, si l'accusation la plus vague, la plus insoutenable, rencontre aujourd'hui dans ce cœur des fibres encore souffrantes, prêtes à accueillir tout ce qui ressemble à la douleur ? On m'a parlé de son d'un homme que je ne connais pas, dont j'ignorais l'existence ; on m'a fait entendre qu'il y avait eu, sur vous et sur lui, des propos tenus qui ne prouvent rien ; je ne veux rien vous en demander ; j'en ai souffert, je vous l'

avoué, et c'est un tort irréparable. Mais, plutôt que d'accepter ce que vous me proposez, z, vais tout jeter dans le feu. Ah ! mon amie, mon me dégradez pas ; n'en venez pas à vous justifier, ne me punissez pas de souffrir. Comment pourrais-je, au fond du cœur, vous soupçonner de me tromper ? Non, vous êtes belle et vous êtes sincère ; un seul de vos regards, Brigitte m'en dit plus long que je n'en demande pour vous aimer. Si vous saviez quelles horreurs quelles perfidies monstrueuses a vues l'en qui est devant vous ! Si vous saviez comme on l'a traité, comme on s'est raillé tout ce qu'il a de bon, comme on a pris seul de lui apprendre tout ce qui peut mener toute oute, à la jalousie, au désespoir ! Hélas ! s s ! ma chère maîtresse, si vous saviez m vous aimez ! Ne me faites point de reprocher ; ayez le courage de me plaindre ; j'ai oin d'oublier qu'il existe d'autres êtres que vous. Qui sait par quelles épreuves, par ses affreux moments de douleur il ne va p falloir que je passe ! Je ne me doutais qu'il en pût être ainsi, je ne croyais pas venir à combattre. Depuis que vous êtes à i, je m'aperçois de ce que j'ai fait ; j'ai senti en vous embrassant combien mes lèvres saient souillées. Au nom du ciel, aidez-moi ivre ! Dieu m'a fait meilleur que cela. » Brigitte me tendit les bras, me fit les plus dres caresses. Elle me pria de lui conter tout ce qui avait donné lieu à cette triste sne. Je ne lui parlai que de ce que m'avait Larive, et n'osai lui avouer que j'avais interrogé Mercanson. Elle voulut absolument ie j'écoutasse ses explications. M. de Dalens .vait aimée ; mais c'était un homme léger, très-dissipé et très-inconstant ; elle lui avait fait comprendre que, ne voulant pas se re marier, elle ne pouvait que le prier de chant de langage, et il s'était résigné de bon grâce ; mais ses visites, depuis ce tem avaient toujours été plus rares, et aujo d'hui il ne venait plus. Elle tira de la liait une lettre qu'elle me montra, et dont la d r était récente ; je ne pus m'empêcher de r (gir en y trouvant la confirmation de qu'elle venait de me dire ; elle m'assurer qu'elle me pardonnait, et exigea de moi, pc tout châtiment, la promesse que dorer vant je lui ferais part à l'instant même ce qui pourrait éveiller en moi quelq soupçon sur elle. Notre traité fut scellé d' baiser, et lorsque je partis, au jour, no avions oublié tous deux que M. Dale existât.

CHAPITRE II

Une espèce d'inertie stagnante, color d'une joie amère, est ordinaire aux déba chés. C'est une suite d'une vie de caprice, (» n'est réglé sur les besoins du corps, mais les fantaisies de l'esprit, et où l'un doit jours être prêt à obéir à l'autre. La jeuse et la volonté peuvent résister aux excès ; is la nature se venge en silence, et le jour elle décide qu'elle va réparer sa force, la oonté meurt pour l'attendre et en abuser nouveau.

Retrouvant alors autour de lui tous les jets qui le tentaient la veille, l'homme qui a plus la force de s'en saisir ne peut rendre ce qui l'entoure que Je sourire du dégoût. Doutez que ces objets mêmes, qui excitaient er son désir, ne sont jamais abordés de ng-froid ; tout ce qu'aime le débauché, il en empare avec violence ; sa vie est une vre ; ses organes, pour chercher la jouisnce, sont obligés de se mettre au pair avec des liqueurs fermentées, des courtisanes et des nuits sans sommeil ; dans ses jours d'en-i et de paresse, il sent donc une bien plus grande distance qu'un autre homme entre on impuissance et ses tentations, et, pour résister à celles-ci, il faut que l'orgueil vienne son secours et lui fasse croire qu'il les déaigue. C'est ainsi qu'il crache sans cesse sur tous les festins de sa vie, et qu'entre une s ardente et une profonde satiété la vanité tr quille le conduit à la mort.

Quoique je ne fusse plus un débauché m'arriva tout à coup que mon corps se souvint de l'avoir été. Il est tout simple que j que-là je ne m'en fusse pas aperçu. Devant douleur que j'avais ressentie à la mort mon père, tout d'abord avait fait silence. amour violent était venu ; tant que j'étais de la solitude, l'ennui n'avait pas à lutter. Tri ou gai, comme vient le temps, qu'importe celui qui est seul ?

Comme le zinc, ce demi-métal, tiré de veine bleuâtre où il dort dans la calamin fait jaillir de lui-même un rayon du soleil approchant du cuivre vierge, ainsi les bai sers de Brigitte réveillèrent peu à peu da mon cœur ce que j'y portais enfoui. Des q je me trouvai vis-à-vis d'elle, je m'aperçus ce que j'étais.

Il y avait de certains jours où je me senta dès le matin, une disposition d'esprit si 1 zarre, qu'il est impossible de la qualifier. me réveillais sans motif, comme un homr qui a fait la veille un excès de table qui l sé. Toutes les sensations du dehors me saient une fatigue insupportable, tous les ts connus et habituels me rebutaient et ennuyaient ; si je parlais, c'était pour tour-en ridicule ce que disaient les autres ou que je pensais moi-même. Alors, étendu sur un canapé, et comme incapable de moulent, je faisais manquer de propos délié béré toutes les parties de promenade que nous avions concertées la veille ; j'imaginai rechercher dans ma mémoire ce que, durant mes bons moments, j'avais pu dire de eux senti et de plus sincèrement tendre à : . chère maîtresse, et je n'étais satisfait que Isque mes plaisanteries ironiques avaient été et empoisonné ces souvenirs des jours ureux. « Ne pourriez-vous me laisser cela ? e demandait tristement Brigitte. S'il y a en us deux hommes si différents, ne pourriez-us, quand le mauvais se lève, vous contenr d'oublier le bon ? »

La patience que Brigitte opposait à ces arements ne faisait cependant qu'exciter ma lieté sinistre. Étrange chose, que l'homme qui souffre veuille faire souffrir ce qu'il aime ! u'on ait si peu d'empire sur soi, n'est-ce pas la pire des maladies ? Qu'y a-t-il de plus cr pour une femme que de voir un homme sort de ses bras tourner en dérision, par bizarrerie sans excuse, ce que les nuits h reuses ont de plus sacré et de plus mystérieux Elle ne me fuyait pourtant pas ; elle res auprès de moi, courbée sur sa tapisserie, t dis que, dans mon humeur féroce, j'insulte ainsi à l'amour, et laissais grommeler ma mence sur une bouche humide de ses baise

Ces jours-là, contre l'ordinaire, je me s tais en train de parler de Paris et de rep senter ma vie débauchée comme la meilleur chose du monde. « Vous n'êtes qu'une dévc disais-je en riant à Brigitte ; vous ne sa pas ce que c'est. Il n'y a rien de tel que gens sans souci et qui font l'amour sans croire. » N'était-ce pas dire que je n'y croy pas ?

« Eh bien, me répondait Brigitte, enseigne moi à vous plaire toujours. Je suis peut-être aussi jolie que les maîtresses que vous régi tez ; si je n'ai pas l'esprit qu'elles avaient pc vous divertir à leur manière, je ne deman qu'à apprendre. Faites comme si vous m'aimiez pas, et laissez-moi vous aimer sa

rien dire. Si je suis dévote à l'église, je le aussi en amour, Que faut-il faire pour vous le croyiez ? »

la voilà devant son miroir, s'habillant au eu du jour comme pour un bal ou pour fête, affectant une coquetterie qu'elle pouvait cependant souffrir, cherchant à ndre le même ton que moi, riant et saut par la chambre. « Suis-je à votre goût ? tit-elle. A laquelle de vos maîtresses trou-vous que je ressemble ? Suis-je assez e pour vous faire oublier qu'on peut ire encore à l'amour ? Ai-je l'air d'une des-souci ? » Puis, au milieu de cette joie tice, je la voyais qui me tournait le dos, un frisson involontaire faisait trembler ses cheveux les tristes fleurs qu'elle y ait. Je m'élançais alors à ses pieds. sse, lui disais-je, tu ressembles trop bien e que tu veux imiter et à ce que ma bou-est assez vile pour oser rappeler devant Ote ces fleurs, ôte cette robe. Lavons te gaieté avec une larme sincere ; ne me pas souvenir que je ne suis que l'enfant rodigue ; je ne sais que trop le passé. »

lais ce repentir même était cruel : il lui prouvait que les fantômes que j'avais dans le cœur étaient pleins de réalité. En cédant à un mouvement d'horreur, je ne fais que lui dire clairement que sa résignation son désir de me plaire ne m'offraient qu'i image impure.

Et c'était vrai. J'arrivais chez Brigitte tra porté de joie, jurant d'oublier dans ses b mes douleurs et ma vie passée ; je protest à deux genoux de mon respect pour elle j qu'au pied de son lit ; j'y entraais comme d ; un sanctuaire ; je lui tendais les bras en pendant des larmes ; puis elle faisait un c tain geste, elle quittait sa robe d'une certa façon, elle disait un certain mot en s'app chant de moi ; et je me souvenais tout à ce de telle fille qui, en quittant sa robe un s et en approchant de mon lit, avait fait geste, avait dit ce mot.

Pauvre âme dévouée ! que souffrais-tu al en me voyant pâlir devant toi, lorsque r bras, prêts à te recevoir, tombaient comme privés de vie sur ton épaule douce et fraie lorsque le baiser se fermait sur ma lèvre que le plein regard de l'amour, ce pur ra de la lumière de Dieu, reculait dans n x comme une flèche que le vent détourne ! Brigitte, quels diamants coulaient de tes pières ! dans quels trésors de charité sue tu puisais, d'une main patiente, ton e amour plein de pitié !

pendant longtemps les bons et les mauvais s se succédèrent presque régulièrement ; e montrais alternativement dur et rail-, tendre et dévoué, sec et orgueilleux, ntant et soumis. La figure de Desgenais, lla première m'avait apparu comme pour ivertir de ce que j'allais faire, était sans e présente à ma pensée. Durant mes s de doute et de froideur, je m'entretes, pour ainsi dire, avec lui, souvent, au nent même où je venais d'offenser Brie par quelque raillerie cruelle, je me di-: « S'il était à ma place, il en ferait bien itres que moi ! »

quelquefois aussi, en mettant mon chau pour aller chez Brigitte, je me regars dans la glace et je me disais : « Quel nd mal y a-t-il ? J'ai, après tout, une jolie itresse ; elle s'est donnée à un libertin, elle me prenne tel que je suis. » J'arrivais ourire sur les lèvres, je me jetais dans un fauteuil d'un air indolent et délibér puis je voyais approcher Brigitte avec s grands yeux doux et inquiets : je prenais da mes mains ses petites mains blanches, et me perdais dans un rêve infini.

Comment donner un nom à une chose sa nom ? Étais-je bon ou étais-je méchan étais-je défiant ou étais-je fou ? Il ne faut pas y réfléchir, il faut aller ; cela était ainsi.

Nous avions pour voisine une jeune femme qui s'appelait madame Daniel ; elle ne ma quait pas de beauté, encore moins de coque terie ; elle était pauvre, et voulait pas pour riche ; elle venait nous voir après din et jouait toujours gros jeu contre not quoique ses pertes la missent mal à l'ais elle chantait, et n'avait point de voix.. fond de ce village ignoré, où sa mauva destinée la forçait à s'ensevelir, elle se sentait dévorée d'une soif inouïe de plaisir. E ne parlait que de Paris, où elle mettait pieds deux ou trois jours par an ; elle p tendait suivre les modes ; ma chère Brigi l'y aidait de son mieux, tout en souriant pitié. Son mari était employé au cadastre il la menait, les jours de fête, au chef-li département, et, affublée de tous ses jrs, la petite femme dansait là de tout – cœur avec la garnison, dans les salons la préfecture. Elle en revenait les yeux lants et le corps brisé ; elle arrivait alors z nous afin d'avoir à conter ses prouesses es petits chagrins qu'elle avait causés. Le reste du temps, elle lisait des romans, yant jamais rien vu que son ménage, qui, reste, n'était pas ragoûtant.

outes les fois que je la voyais, je ne manquais pas de me moquer d'elle, ne trouvant pas de si ridicule que cette vie qu'elle voyait mener ; j'interrompais ses récits de pour lui demander des nouvelles de son ari et de son beau-père, qu'elle détestait – dessus tout, l'un parce qu'il était son mari, l'autre parce qu'il n'était qu'un paysan ; in nous n'étions guère ensemble sans nous puter sur quelque sujet.

e m'avisai, dans mes mauvais jours, de faire la cour à cette femme, uniquement pour par chagriner Brigitte. « Voyez, disais-je, comme madame Daniel entend parfaitement vie ! De l'humeur enjouée dont elle est, peut-on souhaiter une plus charmante maîtresse ? » J'entreprenais alors son éloge : son babillage insignifiant devenait un laisser all. plein de finesse, ses prétentions exagérées une envie de plaire toute naturelle ; était-il sa faute si elle était pauvre ? du moins el ne pensait qu'au plaisir et le confessait fraîchement ; elle ne faisait pas de sermons n'écoutait pas ceux des autres J'allais ju : qu'à dire à Brigitte qu'elle devait la prendi pour modèle, et que c'était là tout à fait genre de femme qui me plaisait.

La pauvre madame Daniel surprit dans le yeux de Brigitte quelques signes de mélancolie. C'était une étrange créature, aussi bonne et aussi sincère, quand on la tirait d ses chiffons, qu'elle était sotte quand elle le avait en tête. Elle fit, à cette occasion, une action toute semblable à elle, c'est-à-dire i la fois bonne et sotte. Un beau jour, à la pro menade, comme elles étaient toutes deu : seules, elle se jeta dans les bras de Brigitte lui dit qu'elle s'apercevait que je commençais à lui faire la cour, et que je lui adressais des propos dont l'intention n'était pas douteuse ; mais qu'elle savait que j'étais l'amant d'une autre, et que, pour elle, quoi l'il pût arriver, elle mourrait plutôt que de détruire le bonheur d'une amie, Brigitte la remercia, et madame Daniel, ayant mis sa conscience en repos, ne se fit plus faute d'œil-tdes pour me désoler de son mieux.

Lorsque, le soir, elle fut partie, Brigitte me dit d'un ton sévère ce qui s'était passé dans le bois ; elle me pria de lui épargner de areils affronts à l'avenir. « Non pas, dit-elle, ue j'en fasse cas, ni que je croie à ces plaianteries ; mais, si vous avez quelque amour pour moi, il me semble qu'il est inutile d'apprendre à un tiers que vous ne l'avez pas tous es jours.

– Est-il possible, répondis-je en riant, que ela ait quelque importance ? Vous voyez bien que je me moque et que c'est pour passer e temps.

– Ah ! mon ami, mon ami, dit Brigitte, c'est un malheur qu'il faille passer le temps. »

Quelques jours après, je lui proposai d'aller nous-mêmes à la préfecture et de voir danser madame Daniel ; elle y consentit à regret. Tandis qu'elle achevait sa toilette, j'étais auprès de la cheminée, et je lui fis quelque reproche sur ce qu'elle perdait son ancienne gaieté. « Qu'avez-vous donc ? lui demandai-je (je le savais aussi bien qu'elle) pourquoi cet air morose qui maintenant n vous quitte plus ? En vérité, vous nous fere vivre dans un tête-à-tête un peu triste. J vous ai connu autrefois un caractère plu joyeux, plus libre et plus ouvert ; il n'es guère flatteur pour moi de voir que je l'a fait changer. Mais vous avez l'esprit claustral vous étiez née pour vivre au couvent. »

C'était un dimanche ; quand nous passâmes sur la promenade, Brigitte fit arrêter la voiture pour dire bonsoir à quelques bonnes amies, fraîches et braves filles de campagne qui s'en allaient danser aux Tilleuls. Après qu'elle les eut quittées, elle eut longtemps la tête à la portière ; son petit bal lui était cher ; elle porta son mouchoir à ses yeux.

Nous trouvâmes à la préfecture madame Daniel dans toute sa joie. Je commençai à la faire danser assez souvent pour qu'on le remarquât ; je lui fis mille compliments, et elle y répondit de son mieux.

Brigitte était en face de nous ; son regard ne nous quittait pas. Ce que j'éprouvais est difficile à dire : c'était du Dlaisir et de la e. Je la voyais clairement jalouse ; mais, peu d'en être touché, je fis tout ce qu'il dit pour l'inquiéter davantage.

m'attendais, en revenant, à des repros de sa part ; non-seulement elle ne m'en las, mais elle resta sombre et muette le lemain et le jour suivant. Quand j'arrichez elle, elle venait à moi et m'embras; après quoi nous nous asseyions l'un en de l'autre, préoccupés tous deux et rangeant à peine quelques paroles insignites. Le troisième jour, elle parla, éclata reproches amers, me dit que ma conduite t inexplicable, qu'elle ne savait qu'en ser, sinon que je ne l'aimais plus, mais elle ne pouvait supporter cette vie, et elle était résolue à tout plutôt que de souffrir mes bizarreries et mes froideurs.

Elle Elle avait les yeux pleins de larmes, et j'étais t à lui demander pardon, lorsqu'il lui éappa tout à coup quelques mots tellement ers, que mon orgueil se révolta. Je lui réquai sur le même ton, et notre querelle et un caractère de violence. Je lui dis qu'il it ridicule que je ne pusse inspirer à ma maîtresse assez de confiance pour qu'elle s'en rapportât à moi sur les actions les plus ordinaires ; que madame Daniel n'était quel prétexte ; qu'elle savait fort bien que je je pensais pas sérieusement à cette femme femme ; sa prétendue jalousie n'était qu'un des banditisme très-réel, et que, du reste, si cette la fatiguait, il ne tenait qu'à elle de la re pre.

« Soit, me répondit-elle. Aussi bien, de que je suis à vous, je ne vous reconnais p vous avez sans doute joué une comédie 1 me persuader que vous m'aimiez ; elle me lasse, et vous n'avez plus que du mal à rendre. Vous me soupçonnez de vous tron sur le premier mot qu'on vous dit, et je n pas le droit de souffrir une insulte que vous me faites. Vous n'êtes plus l'homme que aimé.

– Je sais, lui dis-je, ce que c'est que nos souffrances. A quoi tient-il qu'elles ne se nouvellent à chaque pas que je ferai n'aurai bientôt plus la permission d'adresser sser la parole à une autre que vous. Vous fei d'être maltraitée afin de pouvoir insu' vous-même ; vous m'accusez de tyrarez pour que je devienne un esclave. Puisque uble votre repos, vivez en paix ; vous ne verrez plus. »

vous nous quittâmes avec colère, et je pas-un jour sans la voir. Le lendemain soir, s minuit, je me sentis une telle tristesse, je ne pus y résister. Je versai un torrent larmes ; je m'accablai moi-même d'injures que je méritais bien Je me dis que je n'étais un fou, et qu'une méchante espèce de fou, faire souffrir la plus noble, la meilleure des créatures Je courus chez elle pour me ier à ses pieds

En entrant dans le jardin, je vis sa chambre éclairée, et une pensée douteuse me tra-sa l'esprit. « Elle ne m'attend pas à cette ure, me dis-je ; qui sait ce qu'elle fait ? Je Ji laissée en larmes hier ; je vais peut-être reretrouver en train de chanter, et ne se sount pas plus de moi que si je n'existais pas. e est peut-être à sa toilette, comme l'autre. faut que j'entre doucement et que je sache juoi m'en tenir. »

le m'avançai sur la pointe du pied, et, la rte se trouvant par hasard entr'ouverte, je s voir Brigitte sans en être vu.

Elle était assise devant sa table et écrivait dans ce même livre qui avait causé mes premiers doutes sur son compte. Elle ter dans sa main gauche une petite boîte de blanc qu'elle regardait de temps en ter avec une sorte de tremblement nerveux. ne sais ce qu'il y avait de sinistre dans l'apparence de tranquillité qui régnait dans sa chambre. Son secrétaire était ouvert, et plusieurs liasses de papier y étaient rangée comme venant d'y être mises en ordre.

Je fis quelque bruit en poussant la porte Elle se leva, alla au secrétaire, qu'elle fern puis vint à moi avec un sourire : « Octa me dit-elle, nous sommes deux enfants, m ami. Notre querelle n'a pas le sens commun et, si tu n'étais revenu ce soir, j'aurais chez toi cette nuit. Pardonne-moi, c'est n qui ai tort. Madame Daniel vient dîner main ; fais-moi repentir, si tu veux, de ce q tu appelles mon despotisme. Pourvu que m'aimes, je suis heureuse ; oublions ce c s'est passé, et ne gâtons pas notre bonheur

CHAPITRE III

otre querelle avait été, pour ainsi dire, ins triste que notre réconciliation ; elle fut accompagnée, de la part de Brigitte, d'un stère qui m'effraya d'abord, puis qui me sa dans l'âme une inquiétude continuelle. 'lus j'allais, plus se développaient en moi, malgré tous mes efforts, les deux éléments nalheur que le passé m'avait légués tan-une jalousie furieuse, pleine de reproches l'injures ; tantôt une gaieté cruelle, une è èreté affectée qui outrageait en plaisantait ce que j'avais de plus cher. Ainsi me poursuivaient sans relâche des souvenirs xorables ; ainsi Brigitte, se voyant traitée ernativement ou comme une maîtresse inèle ou comme une fille entretenue, tomit peu à peu dans une tristesse qui dévast notre vie entière ; et le pire de tout, c'est e cette tristesse même, quoique j'en susse motif et que je me sentisse coupable, ne en était pas moins à charge. J'étais jeune et j'aimais le plaisir ; ce tête-à-tête de tous jours avec une femme plus âgée que nous qui souffrait

et languissait, ce visage de plus en plus sérieux que j'avais toujours devant moi, tout cela révoltait ma jeunesse et m'inspirait des regrets amers pour ma liberté d'autrefois.

Lorsque, par un beau clair de lune, nous traversions lentement la forêt, nous nous sentions pris tous les deux d'une mélancolie profonde. Brigitte me regardait avec pitié. Nous allions nous asseoir sur une roche {If ! —. dominait une gorge déserte ; nous y passions des heures entières ; ses yeux à demi voix plongeaient dans mon cœur à travers miens ; puis elle les reportait sur la nature sur le ciel et sur la vallée. « Ah ! mon chér enfant, disait-elle, que je te plains ! tu m'aimes pas. »

Pour gagner cette roche, il fallait faire : aller deux lieues dans les bois ; autant pour revenir, cela faisait quatre. Brigitte n'avait ni de la fatigue ni de la nuit. Nous partions à onze heures du soir pour ne rentrer quelquefois qu'au matin. Quand il s'agissait de ces grandes courses, elle prenait un blouson et des habits d'homme, disant avec moi que son costume habituel n'était pas pour les broussailles. Elle marchait devant moi dans le sable, d'un pas déterminé avec un mélange si charmant de délicatesse féminine et de témérité enfantine, que m'arrêtais pour la regarder à chaque instant. Il semblait, une fois lancée, qu'elle avait à accomplir une tâche difficile, mais s'en allait devant comme un soldat, les épaules ballantes et chantant à tue-tête ; tout du coup elle se retournait, venait à moi et embrassait. C'était pour aller ; au retour, elle s'appuyait sur mon bras : alors plus de conversation ; c'étaient des confidences, de tenir propos à voix basse, quoique nous fusassions tous deux seuls à plus de deux lieues d'onde. Je ne me souviens pas d'un seul instant, échangé durant le retour qui ne fût pas d'amour ou d'amitié.

Un soir nous avions pris, pour gagner la roche, un chemin de notre invention, c'est-à-dire que nous avions été à travers les bois sans suivre le chemin. Brigitte y allait de si bon cœur et sa petite casquette de velours sur ses grands cheveux blonds lui donnait si bien l'air d'un gamin résolu, que j'oubliais qu'elle était femme lorsqu'il y avait quelque pas difficile à franchir. Plus d'une fois elle avait été obligée de me rappeler pour l'aider à grimper aux rochers, tandis que, sans songer à elle, je m'étais déjà élancé plus haut ; Je ne puis dire l'effet que produisait sa voix dans cette nuit claire et magnifique, au lieu des forêts, cette voix de femme à la fois joyeuse et à demi

plaintive, sortant de ce tit corps d'écolier accroché aux genêts et a troncs d'arbres, et ne pouvant plus avanc Je la prenais dans mes bras. « Allons, madame, lui disais-je en riant, vous êtes un j petit montagnard brave et alerte ; mais vc écorchez vos mains blanches, et, malgré vos gros souliers ferrés, votre bâton et votre art martial, je vois qu'il faut vous emporter. »

Nous arrivâmes tout essoufflés ; j'avais a tour du corps une courroie, et je portais quoi boire dans une bouteille d'osier. Lors- rsque nous fûmes sur la roche, ma chère Brigitte me demanda ma bouteille ; je l'ava perdue, aussi bien qu'un briquet qui nous se vait à un autre usage : c'était à lire les non des routes écrits sur les poteaux quand nous s étions égarés, ce qui arrivait continuel-; ent. Je grimpais alors aux poteaux, et il s'agissait d'allumer le briquet assez à propos r saisir au passage les lettres à demi efées ; tout cela follement, comme deux ents que nous étions. Il fallait nous voir s un carrefour, lorsqu'il y avait à déchifr, non pas un poteau, mais cinq ou six, qu'à ce que le bon se trouvât. Mais ce soirout notre bagage était resté dans l'herbe. h bien, me dit Brigitte, nous passerons la t ici ; aussi bien je suis fatiguée. Ce rocher un lit un peu dur ; nous en ferons un avec feuilles sèches. Asseyons-nous, et n'en Ions plus. »

La soirée était superbe : la lune se levait rière nous ; je la vois encore à ma gauche. Brigitte la regarda longtemps sortir doucement des dentelures noires que les cotes boisées dessinaient à l'horizon. A mere que la clarté de l'astre se dégageait des llis épais et se répandait dans le ciel, la anson de Brigitte devenait plus lente et s mélancolique Elle s'inclina bientôt, et, e jetant ses bras autour du cou : « Ne crois pas, me dit-elle, que je ne comprenne pas ton cœur, et que je te fasse des reproches ce que tu me fais souffrir. Ce n'est pas sa faute, mon ami, si tu manques de force p (oublier ta vie passée ; c'est de bonne foi c tu m'as aimée, et je ne regretterai jama quand je devrais mourir de ton amour, jour où je me suis donnée. Tu as cru ren tre à la vie et que tu oublierais dans n bras le souvenir des femmes qui t'ont perc Hélas ! Octave, j'ai souri autrefois de ce précoce expérience que tu disais avoir a quise, et dont je t'entendais te vanter comme les enfants qui ne savent rien. Je croyais q je n'avais qu'à vouloir, et que tout ce qu'i avait de bon dans ton cœur allait te venir s les lèvres à mon premier baiser. Tu le croyait toi-même, et nous nous sommes trompés to deux. O enfant ! tu

portes au cœur une place qui ne veut pas guérir ; cette femme qui t'a trompé, il faut que tu l'aies bien aimée ! ou plus que moi, bien plus, hélas ! puisqu'av tout mon pauvre amour je ne puis effacer son image ; il faut aussi qu'elle t'ait cruellement trompé, puisque c'est en vain que je te su fidèle ! Et les autres, ces misérables, qu'on elles donc fait pour empoisonner ta jeunesse s plaisirs qu'elles t'ont vendus étaient donc bien vifs et bien terribles, puisque tu me demandes de leur ressembler ! Tu te souviens Elles près de moi ! Ah ! mon enfant, c'est là plus cruel J'aime mieux te voir, injuste et curieux, me reprocher des crimes imaginaires été venger sur moi du mal que t'a fait ta première maîtresse, que de trouver sur ton visage cette affreuse gaieté, cet air de libéré : railleur qui vient tout à coup se poser sur mon visage comme un masque de plâtre entre tes lèvres et les miennes. Dis-moi, Octave, pourquoi a-t-il ? pourquoi ces jours où tu parles de l'amour avec mépris, et où tu railles si tristement jusqu'à nos épanchements les plus doux ? Quel empire avait donc pris sur tes nerfs irritables cette vie affreuse que tu as menée, pour que de pareilles injures flottent en core malgré toi sur tes lèvres ? Oui, malgré moi, car ton cœur est noble ; tu rougis toi-même de ce que tu fais ; tu m'aimes trop pour en pas souffrir, parce que tu vois que j'en souffre. Ah ! je te connais maintenant. La première fois que je t'ai vu ainsi, j'ai été prise d'une terreur dont rien ne peut te donner idée. J'ai cru que tu n'étais qu'un roué, que tu m'avais trompée à dessein par l'apparence d'un amour que tu n'éprouvais pas, et que te voyais tel que tu étais véritablement mon ami ! j'ai pensé à la mort ; quelle m'en j'ai passée ! Tu ne connais pas ma vie, tu sais pas que, moi qui te parle, je n'ai pas du monde une expérience plus douce qu'il tienne. Hélas ! elle est douce, la vie, n'est-ce pas à ceux qui ne la connaissent pas.

« Vous n'êtes pas, mon cher Octave premier homme que j'aie aimé. Il y a dans mon cœur une histoire fatale que je desire que vous sachiez. Mon père m'avait destinée, jeune encore, au fils unique d'un de vos amis. Ils étaient voisins de campagne et possédaient deux petits domaines à peu près d'égale valeur. Les deux familles se voyaient tous les jours et vivaient pour ainsi dire ensemble. Mon père mourut ; il y avait longtemps que nous avions perdu ma mère. Je demeurai sous la garde de ma tante, on vous la connaît. Un voyage qu'elle fut obligée de faire quelque temps après la força de me confier à son tour

à mon futur beau-père. Il ne m'appelait jamais autrement que fille, et il était si bien connu dans le pays que je devais épouser son fils, qu'on nous passait tous deux ensemble avec la plus grande liberté.

Ce jeune homme, dont-il est inutile de plus dire le nom, avait toujours paru m'aimer. Ce qui était depuis des années une amitié d'enfance devint de l'amour avec le temps. Il commençait, quand nous étions ils, à me parler du bonheur qui nous attendait ; il me peignait son impatience. J'étais plus jeune que lui d'un an seulement ; mais il était fait dans le voisinage la connaissance d'un homme de mauvaise vie, espèce de chevalier industrieux dont il avait écouté les conseils. Mais que je me livrais à ses caresses avec confiance d'un enfant, il résolut de tromper son père, de nous manquer à tous deux de parole et de m'abandonner après m'avoir perdue. « Son père nous avait fait venir le matin dans sa chambre, et là, en présence de toute famille, nous avait annoncé que le jour même de notre mariage était fixé. Le soir même de ce jour, il me rencontra au jardin, me parla de son amour avec plus de force que jamais, me dit que, puisque l'époque était décidée, il me regardait comme mon mari, et qu'il l'était devant Dieu depuis sa naissance. Je n'eus d'autre excuse à alléguer que ma jeune ignorance et la confiance que j'avais en lui. Je me donnai à lui avant d'être sa femme et huit jours après il quitta la maison de son père ; il prit la fuite avec une femme que son nouvel ami lui avait fait connaître ; nous écrivit qu'il partait pour l'Allemagne et nous ne l'avons jamais revu.

« Voilà en un mot l'histoire de ma vie ; mon mari l'a su comme vous le savez maintenant. J'ai beaucoup d'orgueil, mon enfant, et j'ai juré dans ma solitude que jamais un homme ne me ferait souffrir une seconde fois ce que j'ai souffert alors. Je vous ai vu et j'ai oublié mon serment, mais non pas la douleur. Il faut me traiter doucement ; vous êtes malade, je le suis aussi ; il faut avoir soin l'un de l'autre. Vous le voyez, O tante, je sais aussi ce que c'est que le souvenir du passé. Il m'inspire aussi près de vous des moments de terreur cruelle ; j'aurai plus courage que vous, car peut-être ai-je plus souffert. Ce sera à moi de commencer ; mon cœur est bien peu sûr de lui, je suis encore bien faible ; ma vie, dans ce village, était tranquille avant que tu n'y fusses venu ! je étais tant promis de n'y rien changer ! Tout cela me rend exigeante. Eh bien, n'importe, suis à toi. Tu m'as dit. dans tes bons moments,

que la Providence m'a chargée de iller sur toi comme une mère. C'est la vérité, mon ami ; je ne suis pas votre maîtresse us les jours ; il y en a beaucoup où je suis, je veux être votre mère. Oui, lorsque vous e faites souffrir, je ne vois plus en vous on amant ; vous n'êtes plus qu'un enfant malade, défiant ou mutin, que je veux soigner guérir pour retrouver celui que j'aime et je je veux toujours aimer. Que Dieu me donne cette force ! ajouta-t-elle en regardant ciel. Que Dieu qui nous voit, qui m'entend, je le Dieu des mères et des amantes me lisse accomplir cette tâche ! Quand jedevrais succomber, quand mon orgueil qui se révolte, mon pauvre cœur qui se brise malgré loi, quand toute ma vie. »

Elle n'acheva pas ; ses larmes l'arrêtèrent. Dieu ! je l'ai vue là sur ses genoux, les mains jointes, inclinée sur la pierre ; le vent la faisait vaciller devant moi comme les ruyères qui nous environnaient. Frêle et sublime créature ! elle priait pour son amou Je la soulevai dans mes bras. « O mon unique amiel m'écriai-je, ô ma maîtresse, ma mère et ma sœur ! demande aussi pour moi que, puisse t'aimer comme tu le mérites. Demande que je puisse vivre ; que mon cœur se laver dans tes larmes ; qu'il devienne une hosti sans tache, et que nous la partagions devai Dieu ! »

Nous nous renversâmes sur la pierre. Tout se taisait autour de nous ; au-dessus de ne têtes se déployait le ciel resplendissant d'étoiles. « Le reconnais-tu ? dis-je à Brigitte ; t souviens-tu du premier jour ? »

Dieu merci, depuis cette soirée, nous n sommes jamais retournés à cette roche. C'est'est un autel qui est resté pur ; c'est un des seul spectres de ma vie qui soit encore vêtu d blanc lorsqu'il passe devant mes yeux.

CHAPITRE IV

Comme je traversais la place, je vis un soir deux hommes arrêtés, dont l'un disai assez haut : « Il paraît qu'il l'a maltraitée. – est sa faute, répondit l'autre ; pourquoi lisir un homme pareil ? Il n'a eu affaire à des filles ; elle porte la peine de sa vie. » Jle m'avançai dans l'obscurité pour reconnaître ceux qui parlaient ainsi et tâcher d'en ndre davantage ; mais ils s'éloignèrent me voyant.

Je trouvai Brigitte inquiète ; sa tante était vement malade ; elle n'eut que le temps me dire quelques mots. Je ne pus la voir une semaine entière ; je sus qu'elle avait it venir un médecin de Paris ; enfin un jour ! e m'envoya demander.

« Ma tante est morte, me dit-elle ; je perds seul être qui me restât sur la terre. Je is maintenant seule au monde, et je vais quitter le pays.

– Ne suis-je donc vraiment rien pour vous ?

– Si, mon ami ; vous savez que je vous ime, et je crois souvent que vous m'aimez. lais comment pourrais-je compter sur vous ? Je suis votre maîtresse, hélas ! sans que vous soyez mon amant. C'est pour vous que shakspeare a dit ce triste mot : « Fais-toi « faire un habit de taffetas changeant, (« ton cœur est semblable à l'opale aux mi « couleurs. » Et moi, Octave, ajouta-t-e en me montrant sa robe de deuil, je s vouée à une seule couleur, et pour lon temps, je n'en changerai plus.

– Quittez le pays si vous voulez ; ou je i tuerai, ou je vous suivrai. Ah ! Brigitte, co tinuai-je en me jetant à genoux devant ell vous avez pensé que vous étiez seule en voya mourir votre tante 1 C'est la plus cruelle p nition que vous puissiez m'infliger ; jama je n'ai senti avec plus de douleur la misé de mon amour pour vous. Il faut que vo rétractiez cette pensée horrible ; je la mérite mais elle me tue. O Dieu ! serait-il vrai que je compte pour rien dans votre vie, ou que je n'y suis quelque chose que par le m que je vous fais ?

– Je ne sais, dit-elle, qui s'occupe de nous ; il s'est répandu depuis quelque temp dans ce village et dans les environs, des di : cours singuliers. Les uns disent que je me perds ; on m'accuse d'imprudence et de folie les autres vous représentent comme u homme cruel et dangereux. On a fouillé, j sais comment, jusque dans nos plus se-êtes pensées ; ce que je croyais savoir seule, s inégalités dans votre conduite et les tristes ènes auxquelles elles ont donné lieu, tout la est connu ; ma pauvre tante m'en a parlé, et il y a longtemps qu'elle le savait dans en rien dire. Qui sait si tout cela ne l'a pas fait descendre plus vite, plus cruellelent, dans le tombeau ? Lorsque je rencontre la promenade mes anciennes amies, elles l'abordent froidement ou s'éloignent à mon pproche ; mes chères paysannes elles-êmes, ces bonnes filles qui m'aimaient ant, lèvent les épaules le dimanche lorsqu'elles

voient ma place vide sous l'orchestre de leur petit bal. Pourquoi, comment cela e fait-il ? je l'ignore, vous aussi sans doute ; tenais il faut que je parte, je ne puis supporter cela. Et cette mort, cette maladie subite et affreuse, par-dessus tout, cette soliude ! cette chambre vide ! Le courage me nanque ; mon ami, mon ami, ne m'abanlonnez pas ! »

Elle pleurait ; j'aperçus dans la chambre voisine des hardes en désordre, une malle à terre, et tout ce qui annonce des préparatifs de départ. Il était clair qu'au moment de mort de sa tante Brigitte avait voulu par sans moi, et qu'elle n'en avait pas eu la l'or Elle était en effet si abattue, qu'elle no parlait qu'avec peine ; sa situation était horrible et c'était moi qui l'avais faite. Non-seulement elle était malheureuse, mais on l'outrage en public, et l'homme en qui elle aurait trouver à la fois un soutien et un consolaate n'était pour elle qu'une source plui fécon encore d'inquiétude et de tourments.

Je sentis si vivement mes torts, que je me fis honte à moi-même. Après tant de pr messes, tant d'exaltation inutile, tant de projets et tant d'espérances, voilà, en somme, que j'avais fait, et dans l'espace de tro mois ! Je me croyais dans le cœur un trésor et il n'en était sorti qu'un fiel amer, l'on bre d'un rêve, et le malheur d'une femme que j'adorais. Pour la première fois je m trouvais réellement on face de moi-même ; Brigitte ne me reprochait rien ; elle voulait parti et ne le pouvait pas ; elle était prête à souffrire encore. Je mo demandai tout à coup si je ne devais pas la quitter, si ce n'était pas à me du la fuir et de la délivrer d'un fléau

Je me levai, et, passant dans la chambre ine, j'allai m'asseoir'sur la malle de Brigitte. Là, j'appuyai mon front dans mes ns, et demeurai comme anéanti. Je redais autour de moi tous ces paquets à itié faits, ces hardes étalées sur les meubles ; hélas ! je les connaissais toutes ; il y it un peu de mon cœur après tout ce qui ait touchée. Je commençai à calculer le mal que j'avais causé ; je revis passer chère Brigitte sous l'allée des tilleuls, chevreau blanc courant après elle.

O homme ! m'écriai-je, et de quel droit ? qui te rend si osé que de venir ici et de ttre la main sur cette femme ? Qui a pers qu'on souffre pour toi ? Tu te peignes ant ton miroir, et t'en vas, fat, en bonne tune chez ta maîtresse désolée ; tu te jettes f les coussins où elle vient de prier pour et pour elle, et

tu frappes doucement, d'un air dégagé, sur ces mains fluettes qui mblent encore. Tu ne t'entends pas trop 1 à exalter une pauvre tête, et tu pérores assez chaudement dans tes délires amoureux, eu près comme les avocats qui sortent les XIX rouges d'un méchant procès qu'ils ont perdu. Tu fais le petit enfant prodigue, badines avec la souffrance ; tu trouves s laisser-aller à accomplir à coups d'épine un meurtre de boudoir. Que diras-tuu Dieu vivant lorsque ton œuvre sera achever Où s'en va la femme qui t'aime ? Où glisse tu, où tombes-tu, pendant qu'elle s'appuyais sur toi ? De quel visage enseveliras-tu jour ta pâle et misérable amante, comme elle vient d'ensevelir le dernier être qui protégeait ? Oui, oui, sans aucun doute, l'enseveliras, car ton amour la tue et la consume ; tu l'as vouée à tes furies, et c'est ce qui les apaise. Si tu suis cette femme, elle mourra par toi. Prands garde ! son bon ar hésite ; il est venu frapper ce coup da cette maison pour en chasser une passi fatale et honteuse ; il a inspiré à Brigi cette pensée de son départ, il lui donne pe être en ce moment à l'oreille son dern avertissement. O assassin ! ô bourrea prends garde ! il s'agit de vie et de mort

Ainsi je me parlais à moi-même ; puis vis sur un coin du sofa une petite robe guingan rayé, déjà pliée pour entrer dans malle. Elle avait été le témoin de l'un d s de nos jours heureux. Je la touchai et osoulevai.

Moi te quitter ! lui dis-je ; moi te perO petite robe ! tu veux partir sans moi ? Non, je ne puis abandonner Brigitte ; s ce moment ce serait une lâcheté. Elle t de perdre sa tante, la voilà seule : elle en butte aux propos de je ne sais quel emi. Ce ne peut être que Mercanson ; il sera sans doute raconté son entretien avec r sur Dalens, et, me voyant jaloux un , il en aura conclu et deviné le reste. uirément c'est une couleuvre qui vient er sur ma fleur bien-aimée. Il faut d'abord

je l'en punisse, il faut ensuite que je are le mal que j'ai fait à Brigitte. Insensé je suis ! je pense à la quitter lorsqu'il t lui consacrer ma vie, expier mes torts, rendre, en bonheur, en soins et en amour, que j'ai fait couler de larmes de ses yeux ! que je suis son seul appui au monde, son seul ami, sa seule épée ! lorsque je dois la vre au bout de l'univers, lui faire un abri mon corps, la consoler de m'avoir aimé et s'être donnée à moi ! »

Brigitte ! m'écriai-je en entrant dans la chambre où elle était restée, attendez-le une heure, et je reviens.

– Où allez-vous ? demanda-t-elle.

– Attendez-moi, lui dis-je, ne partez sans moi. Souvenez-vous des paroles Ruth : « En quelque lieu que vous allez « votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu « sera mon Dieu ; la terre où vous mour « me verra mourir, et je serai enseveli « vous le serez. »

Je la quittai précipitamment et je cou' chez Mercanson ; on me dit qu'il était so et j'entrai chez lui pour l'attendre.

Je m'étais assis dans un coin, sur la ch de cuir du prêtre, devant sa table noin sale. Je commençais à trouver le temps lo lorsque je vins à me rappeler mon duel sujet de ma première maîtresse

« J'y ai reçu, me dis-je, un bon coup de p tolet, et j'en suis resté un fou ridicule Qu'est-ce que je viens faire ici ? Ce prêtre se battra pas ; si je vais lui chercher quere il me répondra que la forme de son habi' dispense de m'écouter, et il en jamera un peu davantage quand je serai parti. Quels s (d'ailleurs ces propos que l'on tient ? De qu inquiète Brigitte ? On dit qu'elle se perd de putation, que je la maltraite et qu'elle a t t de le souffrir. Quelle sottise ! cela ne rea.de personne ; il n'y a rien de mieux que le laisser dire ; en pareil cas, s'occuper de misères, c'est leur donner de l'importance. Peut-on empêcher des gens de province de s'occuper de leurs voisins ? Peut-on pêcher des bégueules de médire d'une fume qui prend un amant ? Quel moyen srait-on trouver de faire cesser un bruit public ? Si on dit que je la maltraite, c'est moi à prouver le contraire par ma conduite avec elle, et non par de la violence. Il avait aussi ridicule de chercher querelle à canson que de quitter un pays parce m y jase. Non, il ne faut pas quitter le p s : c'est une maladresse ; ce serait faire parte à tout le monde qu'on avait raison tre nous et donner gain de cause aux bads. Il ne faut ni partir ni se soucier des re¬ pos.

3e retournai chez Brigitte. Une demi-heure fait à peine passée, et j'avais changé trois de sentiment. Je la dissuadai de son pro-je lui racontai ce que je venais de faire et pourquoi je m'étais abstenu. Elle m'écoute avec résignation ; cependant elle voulait partir ; cette maison où sa tante était morte) était odieuse ; il fallut bien des efforts de nos part pour la faire

consentir à rester ; j'y parvins enfin. Nous nous répétâmes que nous méprisions les propos du monde, qu'il fallait leur céder en rien ni rien changer, notre vie habituelle. Je lui jurai que mon amour la consolait de tous ses chagrins elle feignit de l'espérer. Je lui dis que ces circonstances m'avaient si bien éclairé sur mon tort, que ma conduite lui prouverait mon repentir, que je voulais chasser de moi comme un fantôme tout le mauvais levain qui restait dans mon cœur, qu'elle n'aura désormais à souffrir ni de mon orgueil ni mes caprices ; et ainsi, triste et patiente, telle, jours suspendue à mon cou, elle obéit à pur caprice que je prenais moi-même pour un éclair de ma raison.

CHAPITRE V

Un jour, en rentrant au logis, je vis ouverte une petite chambre qu'elle appelait son victoire ; il n'y avait en effet pour tout ornement qu'un prie-Dieu et un petit autel, une croix et quelques vases de fleurs. Reste, les murs et les rideaux, tout était donc comme la neige. Elle s'y enfermait quelquefois, mais rarement, depuis que je suis chez elle.

Je me penchai contre la porte, et je vis cette femme assise à terre au milieu de fleurs d'indienne venant de jeter. Elle tenait une petite bonne qui me parut être d'herbes sèches, le la brisait entre ses mains.

« Que faites-vous donc ? » lui demandai-je. Elle tressaillit et se leva. « Ce n'est rien, dit-elle, un jouet d'enfant ; c'est une vieille bonnette de roses qui s'est fanée dans cet oranger » ; il y a longtemps que je l'y avais mise ; suis venue pour changer mes fleurs. »

Elle parlait d'une voix tremblante et paraissait prête à défaillir. Je me souvins du nom de Brigitte la Rose, que je lui avais tendu donner. Je lui demandai si par hasard ce n'était pas sa couronne de rosière qu'elle venait de briser ainsi.

« Non, répondit-elle en pâlisant.

– Oui ! m'écriai-je, oui ; sur ma vie ! donnez-m'en les morceaux ! »

Je les ramassai et les posai sur l'autel, et je restai muet, les yeux fixés sur ce débris « N'aurais-je pas raison, dit-elle, si c'é ma couronne, de l'avoir ôtée de ce muig elle était depuis si longtemps ? A quoi ruines sont-elles bonnes ? Brigitte la n'est plus de ce monde, pas plus que les qui l'ont baptisée. »

Elle sortit ; j'entendis un sanglot, et la porte se ferma sur moi ; je tombai à genoux sur la pierre et je pleurai amèrement.

Lorsque je remontai chez elle, je la trouvai assise à table ; le dîner était prêt, et elle m'attendait. Je pris ma place en silence il ne fut pas question de ce que nous avons dans le cœur.

CHAPITRE VI

Il était en effet Mercanson qui avait raconté ! s le village et dans les châteaux environ-: nts mon entretien avec lui sur Dalens et son soupçon que, malgré moi, je lui avais : passé voir clairement. On sait comment dans les provinces les propos médisants se répètent, volent de bouche en bouche et s'exagèrent ; ce fut alors ce qui arriva.

Brigitte et moi nous nous trouvions l'un vis-à-vis de l'autre dans une position nouvelle. Quelque faiblesse qu'elle eût mise dans sa tentative de départ, elle ne l'en avait pas insérée. C'était sur ma prière qu'elle s'était restée ; il y avait là une obligation. Je m'étais engagé à ne troubler son repos ni » ma jalousie ni par ma légèreté ; chaque parole dure ou railleuse qui m'échappait était une faute, chaque regard triste qu'elle s'adressait était un reproche senti et mérité. Son bon et simple naturel lui fit trouver d'abord à sa solitude un charme de plus elle pouvait me voir à toute heure et sans être obligée à aucune précaution. Peut-être se livra-t-elle à cette facilité pour me prouver qu'elle préférait son amour à sa réputation il semblait qu'elle se repentît de s'être montrée sensible aux discours des médisants. Quoi qu'il en soit, au lieu de veiller sur nous et de nous défendre de la curiosité, nous prîmes au contraire un genre de vie plus libre et plus insouciant que jamais.

J'allais chez elle à l'heure du déjeuner n'ayant rien à faire de la journée, je ne sentais qu'avec elle. Elle me retenait à dînera soirée s'ensuivait par conséquent, bienfait lorsque l'heure de rentrer arrivait, n'imaginâmes mille prétextes, nous prîm mille précautions illusoires, qui, au fond n'en étaient point. Enfin je vivais, pour ai. dire, chez elle, et nous faisions semblant croire que personne ne s'en apercevait, i.

Je tins parole quelque temps, et pas s nuage ne troubla notre tête-à-tête. Ce furent d'heureux jours ; ce n'est pas de ceux-là qu'il'il faut parler.

* On disait partout dans le pays que Brigitte ivait publiquement avec un libertin arrivé e Paris ; que son amant la maltraitait, que leur temps se passait à se quitter et à se rerendre, mais que tout cela finirait mal. autant on avait donné de louanges à Brigitte our sa conduite passée, autant on la blâmait laintenant. Il n'était rien dans cette cbnuite même autrefois digne de tous les loges, qu'on n'allât rechercher pour y trouver une mauvaise interprétation. Ses courses olitaires dans les montagnes, dont la charité tait le but et qui n'avaient jamais fait naître un soupçon, devinrent tout à coup le sujet les quolibets et des railleries. On parlait d'elle comme d'une femme qui avait perdu out respect humain et qui devait s'attirer ustement d'inévitables et affreux malheurs. J'avais dit à Brigitte que mon avis était de aisser jaser, et je ne voulais pas paraître me oucier de ces propos ; mais la vérité est qu'ils me devenaient insupportables. Je sorais quelquefois exprès, et j'allais faire des visites dans les environs pour tâcher d'enendre un mot positif que j'eusse pu regarder omme une insulte, afin d'en demander raison. J'écoutais avec attention tout ce qui se disait à voix basse dans un salon où je retrouvais ; mais je ne pouvais rien saisir pour me déchirer à son aise, on attendant que je fusse parti. Je rentrais alors au log et je disais à Brigitte que tous ces content n'étaient que des misères, qu'il fallait êt fou pour s'en occuper ; qu'on parlerait nous tant qu'on voudrait, et que je n'en vor lais rien savoir.

N'étais-je point coupable au delà de tou expression ? Si Brigitte était imprudent n'était-ce pas à moi de réfléchir et de l'avertir du danger ? Tout au contraire, je pris, pour ainsi dire, le parti du monde contre elle.

J'avais commencé par me montrer insouciant ; j'en vins bientôt à me montrer mechant. « Vraiment, disais-je à Brigitte, (dit du mal de vos

excursions nocturne Êtes-vous bien sûre qu'on a tort ? Ne s'est rien passé dans les allées et dans les grottes de cette forêt romantique ? N'avez-vous jama accepté, pour rentrer à la brune, le bras d'un inconnu, comme vous avez accepté le mien Était-ce bien la charité seule qui vous serva de divinité dans ce beau temple de verdure que vous traversiez si courageusement ? » e premier regard de Brigitte, lorsque je commençai à prendre ce ton, ne sortira mais de ma mémoire ; j'en frissonnai moi-me. « Mais, bah ! pensai-je, elle ferait comme ma première maîtresse, si je prenais t et cause pour elle ; elle me montrerait doigt comme un sot ridicule, et je payerais sur tous aux yeux du public. »

) e l'homme qui doute à celui qui renie il a guère de distance. Tout philosophe est asin d'un athée. Après avoir dit à Brigitte que que je doutais de sa conduite passée, j'en mtai véritablement ; et, dès que j'en doutai, n'y crus pas.

l'en venais à me figurer que Brigitte me trompait, elle que je ne quittais pas une jure par jour ; je faisais quelquefois à des-n des absences assez longues, et je contenais avec moi-même que c'était pour l'éprouver ; mais, au fond, ce n'était que pour : donner, comme à mon insu, sujet de uter et de railler. Alors j'étais content sque je lui faisais remarquer que, bien n d'être encore jaloux, je ne me souciais plus de ces folles craintes qui me traversaient trefois l'esprit ; bien entendu que cela voulait dire que je ne l'estimais pas assez peut être jaloux.

J'avais d'abord gardé pour moi-même remarques que je faisais ; je trouvai bien du plaisir à les faire tout haut devant Brigitte. Sortions-nous pour une promenade « Cette robe est jolie, lui disais-je ; telle de mes amies en a, je crois, une pareille Étions-nous à table : « Allons, ma chère mon ancienne maîtresse chantait sa cham au dessert, il convient que vous l'imitieil Se mettait-elle au piano : « Ah ! de grà ; jouez-moi donc la valse qui était de m l'hiver passé ; cela me rappelle le temps. »

Lecteur, cela dura six mois : pendant des mois entiers, Brigitte, calomniée, expo aux insultes du monde, eut à essuyer dee part tous les dédains et toutes les inju qu'un libertin colère et cruel peut prodigue à la fille qu'il paye

Au sortir de ces scènes affreuses où n esprit s'épuisait en tortures et déchirait n propre cœur, tour à tour accusant et raillais mais toujours avide de souffrir et de reve au passé ; au sortir de là, un amour étrange une exaltation poussée jusqu'à l'excès, me isaient traiter ma maîtresse comme une Iole, comme une divinité. Un quart d'heure près l'avoir insultée, j'étais à genoux ; des que je n'accusais plus, je demandais – pardon ; dès que je ne raillais plus, je pleulis. Alors un délire inouï, une fièvre de bonheur, s'emparaient de moi ; je me monais navré de joie, je perdais presque la uson par la violence de mes transports ; je ne savais que dire, que faire, qu'imaginer, our réparer le mal que j'avais fait. Je preais Brigitte dans mes bras, et je lui faisais épéter cent fois, mille fois, qu'elle m'aimait t qu'elle me pardonnait. Je parlais d'expiar les torts et de me brûler la cervelle si je reommençais à la maltraiter. Ces élans du cœur duraient des nuits entières, pendant lesquelles je ne cessais de parler, de pleurer, de me rouler aux pieds de Brigitte, de m'envrer d'un amour sans bornes, énervant, insensé. Puis le matin venait, le jour paraissait ; je tombais sans force, je m'endormais, t je me réveillais le sourire sur les lèvres, ne moquant de tout et ne croyant à rien.

Durant ces nuits de volupté terrible, Brigitte ne paraissait pas se souvenir qu'il y en en moi un autre homme que celui qu'eu avait devant les yeux, Lorsque je lui dem ; dais pardon, elle haussait les épaul. comme pour me dire : « Ne sais-tu pas que je te pardonne ? » Elle se sentait gagnée de ma fièvre. Que de fois je l'ai vue, pâle avec plaisir et d'amour, me dire qu'elle me va lait ainsi, que c'était sa vie que ces orages que les souffrances qu'elle endurait étaient chères, ainsi payées, qu'elle ne 9f plaindrait jamais tant qu'il resterait da ! mon cœur une étincelle de notre amour qu'elle savait qu'elle en mourrait, ma' qu'elle espérait que j'en mourrais moi-mêm enfin, que tout lui était bon, lui était dou venant de moi, les insultes comme les la mes, et que ces délices étaient son tombeau u.

Cependant les jours s'écoulaient, et mon m empirait sans cesse ; mes accès de méchan ceté et d'ironie prenaient un caractère son bre et intraitable J'avais, au milieu de mon folies, de véritables accès de fièvre qui n frappaient comme des coups de foudre ; m'éveillais tremblant de tous mes membre et couvert d'une sueur froide. Un mouvent de surprise, une

impression inattendue, ils faisaient tressaillir jusqu'à effrayer ceux qui me voyaient. Brigitte, de son côté, quoiqu'elle ne se plaignît pas, portait sur le visage des marques d'une altération profonde. quand je commençais à la maltraiter, elle tait sans mot dire et s'enfermait, Dieu rci, je n'ai jamais porté la main sur elle : ns mes plus grands accès de violence, je rais plutôt mort que de la toucher.

Un soir, la pluie fouettait les vitres ; nous Ions seuls, les rideaux fermés « Je me ns d'humeur joyeuse, dis-je à Brigitte, et pendant ce temps horrible m'attriste algré moi. Il ne faut pas nous laisser ire, et si vous êtes de mon avis, nous nous vertirons en dépit de l'orage. »

Je me levai et j'allumai toutes les bougies qui se trouvaient dans les flambeaux. La chambre, assez petite, en fut tout à coup éclairée comme d'une illumination En même mps, un feu ardent (nous étions à l'hiver) répandait une chaleur étouffante « Allons, is-je, qu'allons-nous faire en attendant qu'il) it temps de souper ? »

Je pensai qu'alors, à Paris, c'était le temps du carnaval. Il me sembla voir passer devant moi les voitures de masques qui se croiser aux boulevards. J'entendais la foule joyeuse se renvoyer à l'entrée des théâtres mil propos étourdissants, je voyais les dans (lascives, les costumes bariolés, le vin et 1 folie ; toute ma jeeunesse me fit bondir le cœur

« Déguisons-nous, dis-je à Brigitte. C sera pour nous seuls ; qu'importe ? Si nou n'avons pas de costume, nous avons de que nous en faire, et nous en passerons le temp plus agréablement. »

Nons primes dans une armoire des robes des châles, des manteaux, des écharpes, de fleurs artificielles ; Brigitte comme toujours montrait une gaieté patiente. Nous nou travestîmes tous deux ; elle voulut me coiffe : elle-même ; nous avons mis du rouge e nous nous étions poudrés ; tout ce qu'il nou fallait pour cela s'était trouvé dans une e vieille cassette qui venait, je crois, de la tante. Enfin au bout d'une heure, nous ne nous recon naissions plus l'un l'autre. La soirée se passa à chanter, à imaginer mille folies vers une heure du matin, il fut temps de souper.

Nous avons fouillé dans toutes les armoi-; il y en avait une près de moi qui était entrée entr'ouverte. En m'asseyant pour me ttre à table, j'y aperçus sur un rayon le ce dont j'ai déjà parlé, où Brigitte écrit souvent.

N'est-ce pas le recueil de vos pensées ? demandai-je en étendant le bras et en le venant. Si ce n'est pas une indiscretion, passez-moi y jeter les yeux. »

l'ouvris le livre, quoique Brigitte fit un geste pour m'en empêcher ; à la première , ge, je tombai sur ces mots : *Ceci est mon testament !*

Tout était écrit d'une main tranquille ; j'y uvai d'abord un récit fidèle, sans amerme et sans colère, de tout ce que Brigitte ait souffert par moi depuis qu'elle était ma maîtresse. Elle annonçait une ferme détermination de tout supporter tant que je l'aierais et de mourir quand je la quitterais. Les dispositions étaient faites ; elle rendait nmpte, jour par jour, du sacrifice de sa vie. e qu'elle avait perdu, ce qu'elle avait espéré, isolement affreux où elle se trouvait jusque ans mes bras, la barrière toujours croissante qui s'interposait entre nous, les cru tés dont je payais son amour et sa résignation tout cela était raconté sans une plainte ; c prenait à tâche, au contraire, de me justifi Enfin elle arrivait au détail de ses affaires personnelles et réglait ce qui regardait héritiers. C'était par le poison, disait-elle qu'elle en finirait avec la vie. Elle mourn de sa propre volonté, et défendait express ment que sa mémoire servît jamais de p texte à quelque démarche contre moi. « Prend pour lui ! » telle était sa dernière para !

Je trouvai dans l'armoire, sur le même rayon, une petite boîte que j'avais déjà vu pleine d'une poudre fine et bleuâtre, semblable à du sel

« Qu'est-ce que c'est que cela ? » demandai à Brigitte en portant la boîte à mes lèvres Elle poussa un cri terrible et se jeta sur m « Brigitte, lui-dis-je, dites-moi adieu. J'e porte cette boite ; vous m'oublierez et vo vivrez, si vous voulez m'épargner un meu tre. Je partirai cette nuit même, et ne vo demande point de pardon ; vous me l'acco deriez que Dieu n'en voudrait pas. Donne moi un dernier baiser. »

Je me penchai sur elle et la baisai au front. Pas encore ! » s'écria-t-elle avec angoisse. Mais je la repoussai sur le sofa et m'élanai hors de la chambre.

Trois heures après, j'étais prêt à partir, et es chevaux de poste étaient arrivés. La pluie ombait toujours, et je montai à tâtons ians la voiture. Au même instant le posillon partit ; je sentis deux bras qui me seraient le corps et un sanglot qui se collait sur ma bouche.

C'était Brigitte. Je fis tout au monde pour a décider à rester ; je criai qu'on arrêât ; je ui dis tout ce que je pus imaginer pour lui persuader de descendre ; j'allai même jusqu'à lui promettre que je reviendrais un jour à elle, lorsque le temps et les voyages auraient ffacé le souvenir du mal que je lui avais ait. Je m'efforçai de lui prouver que ce qui avait été hier serait encore demain ; je lui répétai que je ne pouvais que la rendre malheureuse, que s'attacher à moi c'était faire de moi un assassin. J'employai la prière, les serments, la menace même ; elle ne me répondit qu'un mot : « Tu pars, emmène-moi ; quittons le pays, quittons le passé. Nous ne pouvons plus vivre ici. Allons ailleurs, < tu voudras ; allons mourir dans un coin, la terre. Il faut que nous soyons heureux moi par toi, toi par moi »

Je l'embrassai avec un tel transport, que je crus sentir mon cœur se briser. « Pa donc ! » criai-je au postillon. Nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre et les chevaux partirent au galop.

CINQUIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

'Décidés à un long voyage, nous étions veis à Paris ; les préparatifs nécessaires et s affaires à régler demandaient du temps, il fallut prendre pour un mois un apparteeent à l'hôtel garni.

La résolution de quitter la France avait voulu fait changer de face : la joie, l'espoir, la nfiance, tout était revenu à la fois ; plus de chagrin, plus de querelles devant la pensée du depart prochain. Il ne s'agissait plus que de ves de bonheur, de serments d'aimer à jaais ; je voulais enfin pour tout de bon faire iblier à ma chère maîtresse tous les maux l'elle avait soufferts. Comment aurais-je pu resister à tant de preuves d'une affection si tendre et à une résignation si courageus Non-seulement Brigitte me pardonnait, ma elle s'apprêtait à me faire le plus grand sac fice et à tout quitter pour me suivre. Auta je me sentais indigne du dévouement qu'e me témoignait, autant je voulais à l'avenir q mon amour la récompensât ; enfin mon b ange avait triomphé, et l'admiration et 1 mour prenaient le dessus dans mon cœur

Inclinée près de moi, Brigitte cherchait f la carte le lieu où nous allions nous ensevel nous ne l'avions pas décidé encore, et ne trouvions à cette incertitude un plaisir si et si nouveau, que nous feignions, pour aimant dire, de ne pouvoir nous fixer sur rien L rant ces recherches, nos fronts se touchaient mon bras entourait la taille de Brigitte. « Où irons-nous ? que ferons-nous ? où comme cera la vie nouvelle ? » Comment dirai-je que j'éprouvais lorsqu'au milieu de tant d' pérances je relevais la tête par moment Quel repentir me pénétrait à la vue de beau et tranquille visage qui souriait à 1 venir, pâle encore des douleurs du pas Lorsque je la tenais ainsi

et que son do errait sur la carte, tandis ou'elle parlait oix basse de ses affaires qu'elle disposait, e ses désirs, de notre retraite future, j'aurais donné mon sang pour elle Projets de bonheur, vous êtes peut-être le seul bonheur véritable ici-bas !

Il y avait huit jours environ que notre temps ; passait en courses et en emplettes, lors-d'un jeune homme se présenta chez nous ; apportait des lettres à Brigitte Après l'entretien qu'il eut avec elle, je la trouvai triste t abattue ; mais je n'en pus savoir autre hose, sinon que les lettres étaient de N***, ette même ville où, pour la première fois, avais parlé de mon amour, et où demeuaient les seuls parents que Brigitte eût encore.

Cependant nos préparatifs se faisaient rapidement, et il n'y avait place dans mon cœur que pour l'impatience du départ, en même temps la joie que j'éprouvais me laissait à peine un instant de repos. Quand je me levais le matin et que le soleil éclairait nos croisées, je me sentais de tels transports, que j'en étais comme enivré, j'entrais alors sur la pointe du pied dans la chambre où dormait Brigitte. Elle me trouva plus d'une fois, en s'éveillant, à genoux au pied de son lit, la regardant dormir et ne pouvant retenir mes larmes ; je ne savais par quel moyen la convaincre de la sincérité de mon repentir Si mon amour pour ma première maîtresse m'avait fait faire autrefois des folies, j'en fa sais maintenant cent fois plus : tout ce que la passion portée à l'excès peut inspirer d't trange ou de violent, je le recherchais avec fureur. C'était un culte que j'avais pour Brigitte, et, quoique son amant depuis plus d six mois, il me semblait, quand je m'apprchais d'elle, que je la voyais pour la première fois ; j'osais à peine baiser le bas de la rob de cette femme que j'avais si longtemps mal traitée. Ses moindres mots me faisaient tres saillir comme si sa voix m'eût été nouvelle tantôt je me jetais dans ses bras en sanglo tant, et tantôt j'éclatais de rire sans motif je ne parlais de ma conduite passée qu'ave horreur et avec dégoût, et j'aurais voulu qu'i eût existé quelque part un temple consacré l'amour, pour m'y laver dans un baptême e m'y couvrir d'un vêtement distinct que rien désormais n'eût pu m'arracher.

J'ai vu le saint Thomas du Titien poser soi oigt sur la plaie du Christ, et j'ai souvent pensé à lui : si j'osais comparer l'amour à la i d'un homme en son Dieu, je pourrais dire que je lui ressemblais. Quel nom porte le senment

qu'exprime cette tête inquiète, presue doutant encore et adorant déjà ? Il touche aplat ; le blasphème étonné s'arrête sur ses vres ouvertes, où la prière se pose doucement. Est-ce un apôtre ? est-ce un impie ? se repent-il autant qu'il a offensé ? Ni lui, ni le eintre, ni toi qui le regardes, vous n'en savez rien ; le Sauveur sourit, et tout s'absorbe comme une goutte de rosée dans un rayon et l'immense bonté.

C'est ainsi que, devant Brigitte, j'étais muet et comme surpris sans cesse ; je tremblais qu'elle ne conservât des craintes et que tant de changements qu'elle avait vus en moi ne la rendissent défiante. Mais au bout de quinze jours elle avait lu clairement dans mon cœur ; elle comprit qu'en la voyant sincère je l'étais devenu à mon tour, et, comme mon amour venait de son courage, elle ne douta pas plus de l'un que de l'autre.

Notre chambre était pleine de hardes en désordre, d'albums, de crayons, de livres, de paquets, et sur tout cela, toujours étalée, la chère carte que nous aimions tant. Nous allions et venions ; je m'arrêtais à tout moment pour me jeter aux genoux de Brigitte, qui me traitait de paresseux, disant en riant, qu'il lui fallait tout faire et que je n'étais bon bon à rien ; et, tout en préparant les malles, les projets allaient comme on pense. C'était bien loin de gagner la Sicile ; mais l'hiver y est agréable ; c'est le climat le plus heureux Gênes est bien belle avec ses maisons peintes ses jardins verts en espalier, et les Apennins derrière elle ! Mais que de bruit ! quelle multitude ! Sur trois hommes qui passent dans les rues, il y a un moine et un soldat. Florencet est triste, c'est le moyen âge encore vivant au milieu de nous. Comment souffrir ces fênes « nêtres grillées et cette affreuse couleur bruns dont les maisons sont toutes salies ? Qu'irionsons nous faire à Rome ? nous ne voyageons pas pour nous éblouir, et encore moins pour rien apprendre. Si nous allions sur les bords du Rhin ? mais la saison y sera passée, et quoi qu'on ne cherche pas le monde, il est toujours triste d'aller où il va, quand il n'y est plus Mais l'Espagne ? trop d'embarras nous y anjêteraient : il faut y marcher comme en terre et s'attendre à tout, hormis au repos. Allons en Suisse ! si tant de gens y voyagent, laissons les sots en faire fi ; c'est là qu'éclatant dans toute leur splendeur les trois couleurs les plus chères à Dieu : l'azur du ciel, verdure des plaines, et la blancheur des neiges au sommet des glaciers. « Partons, partons, disait Brigitte, envolons-

nous comme eux oiseaux. Figurons-nous, mon cher Ocdve, que c'est d'hier que nous nous connaissions vous m'avez rencontrée au bal, je vous i plu, et je vous aime ; vous me contez u'à quelques lieues d'ici, dans je ne sais usuelle petite ville, vous avez aimé une madame Pierson ; ce qui s'est passé entre vous t elle, je ne le veux seulement pas croire. N'iriez-vous pas me faire confidence de vos amours avec une femme que vous aavez quittée pour moi ? Je vous dis tout bas à mon tour u'il n'y a pas bien longtemps encore j'ai estimé un mauvais sujet qui m'a rendue assez malheureuse ; vous me plaignez, vous m'imposez silence, et il est convenu entre nous {u'il n'en sera jamais question. »

Lorsque Brigitte parlait ainsi. ce que j'éprouvais ressemblait à de l'avarice ; je la s rais avec des bras tremblants. « O Dieu ! me me criais- je, je ne sais si c'est de joie ou on crainte que je frissonne. Je vais t'emporte mon trésor. Devant cet horizon immense, es à moi ; nous allons partir, Meure ma jeunesse, meurent les souvenirs, meurent des soucis et les regrets ! O ma bonne et bras maîtresse ! tu as fait un homme d'un enfant si je te perdais maintenant, jamais je ne pourrais aimer. Peut-être avant de te connaître une autre femme aurait pu me guerir ; mais maintenant toi seule au monde je peux me tuer ou me sauver, car je porte : ♦ cœur la blessure de tout le mal que je t' ai fait J'ai été ingrat, aveugle et cruel. Dieu soit béni ! tu m'aimes encore. Si jamais tu retournes au village où je t'ai vue sous les tilleuls, regarde cette maison déserte ; il doit y avoir là un fantôme, car l'homme qui sort avec toi n'est pas celui qui y était e tré.

– Est-ce bien vrai ? disait Brigitte ; et son beau front, tout radieux d'amour, se leva alors vers le ciel ; est-ce bien vrai que je suis à toi ? Oui, loin de ce monde odieux qui vou fait vieilli avant l'âge, oui, enfant, vous alaimer Je vous aurai tel que vous êtes, et, quel que soit le coin de la terre où nous alalons s trouver la vie, vous m'y pourrez oublier s remords le jour où vous n'aimerez plus. ad mission sera remplie, et il me restera toujours jours là-haut un Dieu pour l'en remercier. ») e quel poignant et affreux souvenfr me complissent encore ces paroles ! Enfin il était idé que nous irions d'abord à Genève, et que nous choisirions au pied des Alpes un du tranquille pour le printemps. Déjà Brite gitte parlait du beau lac ; déjà j'aspirais sur mon cœur le souffle du vent qui l'agite la vivace odeur de la

verte vallée ; déjà usanne, Vevay, l'Oberland, et par delà les sommets du mont Rose la plaine immense de Lombardie ; déjà l'oubli, le repos, la fuite, as les esprits des solitudes heureuses, nous savaient et nous invitaient ; déjà, quand, soir, les mains jointes, nous nous regarons l'un l'autre en silence, nous sentions lever en nous ce sentiment plein d'une grandeur étrange qui s'empare du cœur à la ille des longs voyages, vertige secret et explicable qui tient à la fois des terreurs de l'exil et des espérances du pèlerinage Dieu ! c'est ta voix elle-même qui appc alors, et qui avertit l'homme qu'il va venir à toi. N'y a-t-il pas dans la pensée huma' des ailes qui frémissent et des cordes sono qui se tendent ? Que vous dirai-je ? n'y a pas un monde dans ces seuls mots : « T était prêt, nous allions partir ? »

Tout à coup Brigitte languit ; elle baisse tête, elle garde le silence. Quand je lui mande si elle souffre, elle me dit que d'une voix éteinte ; quand je lui parle du je du départ, elle se lève, froide et résignée continue ses préparatifs ; quand je lui j qu'elle va être heureuse et que je veux : consacrer ma vie, elle s'enferme pour pleur ; quand je l'embrasse, elle devient pâle et tourne les yeux en me tendant les lèvres quand je lui dis que rien n'est encore fait qu'elle peut renoncer à nos projets, elle froi le sourcil d'un air dur et farouche ; qua je la supplie de m'ouvrir son cœur, qua je lui répète que, dussé-je en mourir, je crifierai mon bonheur s'il doit jamais coûter un regret, elle se jette à mon c puis s'arrête et me repousse comme involontirement. Enfin j'entre un jour dans sa hambre, tenant à la main un billet où nos laces sont marquées pour la voiture de Beançon. Je m'approche d'elle, je le pose sur es genoux, elle étend les bras, pousse un ri et tombe sans connaissance à mes pieds.

CHAPITRE II

Tous mes efforts pour deviner la cause l'un changement aussi inattendu étaient restés sans résultat comme les questions que l'avais pu faire. Brigitte était malade et garétait opiniâtrément le silence. Après une journée entière passée tantôt à la supplier de s'expliquer, tantôt à m'épuiser en conjectures,

j'étais sorti sans savoir où j'allais. En passant près de l'Opéra, un commissionnaire m'offrit un billet, et machinalement j'y en trai, comme c'était mon habitude.

Je ne pouvais faire attention à ce qui se passait ni sur le théâtre ni dans la salle : j'étais navré d'une telle douleur et en même temps si stupéfait, que je ne vivais, pour ainsi dire, qu'en moi, et que les objets extérieurs ne semblaient plus frapper mes sens. Toutes mes forces concentrées se portaient sur une pensée, et plus je la remuais de ma tête, moins j'y pouvais voir nettement. Quel obstacle affreux, survenu tout à coup renversait ainsi, à la veille du départ, tous tes projets et d'espérances ? S'il s'agissait d'un événement ordinaire ou même d'un malheur véritable, comme d'un accident de fortune ou de la perte de quelque ami, pourquoi silence obstiné ? Après tout ce qu'avait fait Brigitte, dans un moment où nos rêves les plus chers paraissaient près de se réaliser de quelle nature pouvait être un secret qui détruisait notre bonheur et qu'elle refusa de me confier ? Quoi ! c'est de moi qu'elle se cache ! Que ses chagrins, que ses affaires, la crainte même de l'avenir, je ne sais quel motif de tristesse, d'incertitude ou de colère la retiennent ici quelque temps ou la fassent renoncer pour toujours à ce voyage si désiré par quelle raison ne pas s'ouvrir à moi ? Dans l'état où se trouvait mon cœur, je ne pouvais cependant supposer qu'il y eût là rien de blâmable. L'apparence seule d'un soupçon me révoltait et me faisait horreur. Comment, d'autre part, croire à de l'inconscience ou à du caprice seulement dans cette femme telle que je la connaissais ? Je me perdais dans un abîme, et ne voyais pas même la plus faible lueur, le moindre point qui pût le fixer.

Il y avait en face de moi, à la galerie, un homme dont les traits ne m'étaient pas inconnus. Comme il arrive souvent quand on l'esprit préoccupé, je le regardais sans l'en rendre compte et je cherchais à mettre son nom sur son visage. Tout à coup je le connus : c'était lui qui, comme je l'ai dit plus haut, avait apporté à Brigitte des lettres de N***. Je me levai précipitamment pour aller lui parler, sans songer à ce que je faisais. Il occupait une place à laquelle je ne pouvais arriver sans déranger un grand nombre de spectateurs, et je fus contraint de l'attendre l'entr'acte.

Mon premier mouvement avait été de penser que, si quelqu'un pouvait m'éclairer sur 'unique souci qui m'inquiétait, c'était ce jeune homme plus que tout autre. Il avait eu avec madame Pierson plusieurs entretiens depuis quelques jours, et je me souvi que, lorsqu'il l'avait quittée, je l'avais vu constamment triste, non-seulement premier jour, mais toutes les fois qu'il était venu. Il l'avait vue la veille, le matin même du jour où elle était tombée malade. Les lettres qu'il apportait, Brigitte ne me l'avait point montrées ; il était possible qu'il connût la véritable raison qui retardait son départ. Peut-être n'était-il pas entièrement dans la confidence, mais il ne pouvait me cacher de m'apprendre au moins quel était le contenu de ces lettres, et je devais le supplier assez au fait de nos affaires pour ne pas craindre de l'interroger. J'étais ravi de l'avoir trouvé, et, dès que la toile fut baissée je courus le rejoindre dans le corridor. Je ne sais s'il me vit venir, mais il s'éloigna et entra dans une loge. Je résolus d'attendre qu'il en sortit, et demeurai un quart d'heure à me promener, regardant toujours la porte de loge. Elle s'ouvrit enfin, il sortit ; je le saluai aussitôt de loin en m'avançant à sa rencontre. Il fit quelques pas d'un air irrésolu ; puis tournant tout à coup, il descendit l'escalier et disparut.

Mon intention de l'aborder avait été trop évidente pour qu'il pût m'échapper ainsi sans dessein formel de m'éviter. Il devait connaître mon visage, et d'ailleurs même sans qu'il le connût, un homme qui en voit un autre entrer venir à lui doit au moins l'attendre. Nous étions seuls dans le corridor quand je m'étais avancé vers lui, ainsi il était hors de doute qu'il n'avait pas voulu me parler. Je ne songeai pas à y voir une impertinence : 'homme qui venait tous les jours dans un appartement où je demeurais, à qui j'avais toujours fait bon accueil quand je m'étais rencontré avec lui, dont les manières étaient simples et modestes, comment penser qu'il ! voulût m'insulter ? Il n'avait voulu que me laisser et se dispenser d'en entretenir fâcheux. pourquoi encore ? Ce second mystère me trouvait presque autant que le premier. Quoi que fût pour écarter cette idée, la disparition de ce jeune homme se liait invinciblement dans ma tête avec le silence obstiné de Brigitte.

L'incertitude est de tous les tourments le plus difficile à supporter, et dans plusieurs circonstances de ma vie je me suis exposé à de grands malheurs, faute de pouvoir attendre patiemment. Lorsque je rentrai à la maison son,

je trouvai Brigitte lisant précisément ces fatales lettres de N***. Je lui dis qu m'était impossible de rester plus longtemps dans la situation d'esprit où je me trouvais et qu'à tout prix j'en voulais sortir ; que voulais savoir, quel qu'il fût, le motif du changement subit qui s'était opéré en elle et que, si elle refusait de répondre, je regarderais son silence comme un refus positif de partir avec moi, et même comme un ordre de m'éloigner d'elle pour toujours.

Elle me montra avec répugnance une des lettres qu'elle tenait. Ses parents lui écrivaient que son départ la déshonorait à jamais, que personne n'en ignorait la cause et qu'ils se croyaient obligés de lui déclarer par avance quels en seraient les résultats qu'elle vivait publiquement comme ma maîtresse, et que, bien qu'elle fût libre et veuve elle avait encore à répondre du nom qu'elle portait ; que ni eux ni aucun de ses anciens amis ne la reverraient si elle persistait ; enfin, par toutes sortes de menaces et de seils, ils l'engageaient à revenir au pays. Le ton de cette lettre m'indigna, et je n'y suis d'abord qu'une injure. « Et ce jeune homme qui vous apporte ces remontrances, m'écriai-je, sans doute il s'est chargé de vous en dire de vive voix, et il n'y manque pas, n'est-ce pas vrai ? »

La profonde tristesse de Brigitte me fit réfléchir et calma ma colère. « Vous ferez, le dit-elle, ce que vous voudrez, et vous chèverez de me perdre. Aussi bien mon sort est entre vos mains, et il y a longtemps que vous en êtes le maître. Tirez telle vengeance qu'il vous plaira du dernier effort de mes vieux amis font pour me rappeler à raison, au monde, que je respectais jadis, à l'honneur, que j'ai perdu. Je n'ai pas un mot à vous dire, et, si vous voulez même le dicter ma réponse, je la ferai telle que vous le souhaiterez.

– Je ne souhaite rien, répondis-je, que de connaître vos intentions ; c'est à moi au contraire de m'y conformer, et, je vous le jure, j'y suis prêt. Dites-moi si vous restez, si vous partez, ou s'il faut que je parte seul. – Pourquoi cette question ? demanda Brigitte ; vous ai-je dit que j'eusse changé d'avis ? Je souffre et ne puis partir ainsi mais, dès que je serai guérie ou seulement en état de me lever, nous irons à Genève comme il est convenu. »

Nous nous séparâmes sur ces mots, et mortelle froideur dont elle les avait prononcés m'attrista plus qu'un refus ne l'aurait fait. Ce n'était pas la première fois qu par des avis de ce genre, on tentait rompre notre liaison ;

mais jusqu'ici, quelque impression que de pareilles lettres eusse faite sur Brigitte, elle s'en était bientôt débattue. Comment croire que ce seul motif eût aujourd'hui sur elle tant de force, lorsqu'il n'avait rien pu dans des temps moins heureux ? Je cherchais si, dans ma conduite depuis que nous étions à Paris, je n'avais rien à me reprocher. « Serait-ce seulement, me disais-je, la faiblesse d'une femme qui voulut faire un coup de tête et qui, au moment de l'exécution, recule devant sa propre volonté ? Serait-ce ce que les libertins pourraient nommer un dernier scrupule ? Mais cette gaieté qu'il y a huit jours Brigitte me traitait du matin au soir, ces projets si doucement quittés, repris sans cesse, ces promesses ; protestations, tout cela pourtant était donc, réel, sans aucune contrainte. C'était malgré moi qu'elle voulait partir. Non, il y avait quelque mystère ; et comment le savoir, maintenant, quand je la questionne, elle ! payer d'une raison qui ne peut être la véritable ? Je ne puis lui dire qu'elle ment ni forcer à répondre autre chose. Elle me dit elle veut toujours partir ; mais, si elle le dit de ce ton, ne dois-je pas refuser absolument ? Puis-je accepter un sacrifice pareil, quand il s'accomplit comme une tâche, comme une condamnation ? quand ce que je voyais m'être offert par l'amour, j'en viens leur ainsi dire à l'exiger de la parole donnée ? Dieu ! serait-ce donc cette pâle et languissante créature que j'emporterais dans mes bras ? N'emmènerais-je si loin de la patrie, pour si longtemps, pour la vie peut-être une victime résignée ? Je ferai, dit-elle, ce qui te plaira ! Non certes, il ne me plairait rien de rien demander à la patience, et, tôt que de voir ce visage souffrant seulement encore une semaine, si elle se tait, je partirai seul »

Insensé que j'étais, en avais-je la force ? J'avais été trop heureux depuis quinze jours pour oser vraiment regarder en arrière, et loin de me sentir ce courage, je ne songeais qu'aux moyens d'emmener Brigitte. Je passai la nuit sans fermer l'œil, et le lendemain, grand matin, je résolus, à tout hasard d'aller chez ce jeune homme que j'avais vu à l'Opéra. Je ne sais si c'était la colère ou curiosité qui m'y poussait, ni ce qu'au fond je voulais de lui ; mais je pensais que cette manière il ne pourrait du moins m'échapper, et c'était tout ce que je désirais.

Comme je ne savais pas son adresse, j'entre chez Brigitte pour la demander, prétextant une politesse que je lui devais après toutes les visites qu'il nous avait faites, ce que je n'avais pas dit un mot de ma rencontre à

spectacle Brigitte était au lit, et ses yeux fatigués montraient qu'elle avait pleuré. Lorsque j'entrai, elle me tendit la main et me dit : « Que me voulez-vous ? » Sa voix était triste, mais tendre. Nous échangeâmes quelques paroles amicales, et je sortis cœur moins désolé.

Le jeune homme que j'allais voir se nommait Smith ; il demeurait à peu de distance – , . : n'frappant à sa porte, je ne sais quelle inquiétude me saisit ; je m'avançai lentement comme frappé tout à coup d'une lumière inattendue. À son premier geste, mon sang glaça. Il était couché, et, avec le même accent que tout à l'heure Brigitte, avec un visage aussi pâle et aussi défait, il me tendit sa main en me voyant et me dit la même parole : « Que me voulez-vous ? »

Qu'on en pense ce qu'on voudra ; il y a de tels hasards dans la vie que la raison de l'homme ne saurait s'expliquer. Je m'assis sans pouvoir répondre, et, comme si je me lassais éveillé d'un rêve, je me répétais à moi-même la question qu'il m'adressait. Que devais-je faire en effet chez lui ? comment lui dire ce qui m'amenait ? En supposant qu'il pût m'être utile de l'interroger, comment savoir s'il voudrait parler ? Il avait apporté des lettres et connaissait ceux qui les avaient écrites, mais n'en savais-je pas aussi long que lui après ce que Brigitte venait de me montrer ? Il m'en coûtait de lui faire des questions, et je craignais qu'il ne soupçonnât ce qui se passait dans mon cœur. Les premiers mots que nous échangeâmes furent polis et insignifiants. Je le remerciai de s'être chargé des commissions de la famille de madame Pierson ; je lui dis qu'en quittant la France nous le prions à notre tour de nous rendre quelques services ; après quoi nous demeurâmes en silence, étonnés de nous trouver vis-à-vis l'un de l'autre.

Je regardais autour de moi, comme les gens embarrassés. La chambre qu'occupait ce jeune homme était au quatrième étage tout y annonçait une pauvreté honnête et laborieuse. Quelques livres, des instruments de musique, des cadres de bois blanc, des papiers en ordre sur une table couverte d'un tapis, un vieux fauteuil et quelques chaises c'était tout ; mais tout se ressentait d'un air de propreté et de soin qui en faisait un ensemble agréable. Quant à lui, sa physionomie ouverte et animée prévenait d'abord en sa faveur. J'aperçus à la cheminée le portrait d'une femme âgée, je m'en approchai tout en rêvant, et il me dit que c'était sa mère. Je me souvins

alors que Brigitte m'avait souvent parlé de lui, et mille détails que j'avais oubliés me revinrent à la mémoire. Brigitte le connaissait depuis son enfance. Tant que je vinsse au pays, elle le voyait quelquefois à N**** ; mais, depuis mon arrivée, elle n'y était allée qu'une fois, et il n'y avait point à ce moment. Ce n'était donc que par hasard que j'avais appris sur son compte quelques particularités, qui cependant m'avaient frappé. Il avait pour tout bien un modeste emploi qui lui servait à entretenir une mère et une sœur. Sa conduite envers ces deux femmes méritait les plus grands éloges ; se privait de tout pour elles, et, quoiqu'il possédât comme musicien des talents précieux qui pouvaient mener à la fortune, une modestie et une réserve extrêmes lui avaient toujours fait préférer le repos aux chances de succès qui s'étaient présentées. En un mot, il était de ce petit nombre d'êtres qui vivent sans bruit et savent gré aux autres de ne pas s'apercevoir de ce qu'ils valent.

On m'avait cité de lui certains traits qui affichaient pour peindre un homme : il avait été très-amoureux d'une belle fille de son voisinage, et, après plus d'un an d'assiduités, on consentait à la lui donner pour femme. Il était aussi pauvre que lui, Le contrat devait être signé et tout était prêt pour la noce, lorsque sa mère lui dit : « Et ta sœur qui la mariera ? » Cette seule parole lui fit comprendre que, s'il prenait femme, il dépenserait pour son ménage ce qu'il gagnerait de son travail, et que par conséquent sa sœur n'aurait point de dot. Il rompit aussitôt tout ce qui était commencé et renonça courageusement à son mariage et à son amour ; ce fut alors (qu'il vint à Paris et obtint la place qu'il avait

Je n'avais jamais entendu cette histoire dont on parlait dans le pays, sans désir d'en connaître le héros. Ce dévouement tranquille et obscur m'avait semblé plus admirable que toutes les gloires des champs de bataille. En voyant le portrait de sa mère, m'en souvins aussitôt, et, reportant mes regards sur lui, je fus étonné de le trouver jeune. Je ne pus m'empêcher de lui demander son âge ; c'était le mien. Huit heures s'écoulèrent, et il se leva.

Aux premiers pas qu'il fit, je le vis chanceler ; il secoua la tête. « Qu'avez-vous ? lui dis-je. Il me répondit que c'était l'heure d'aller au bureau, et qu'il ne se sentait plus la force de marcher.

« Êtes-vous malade ?

– J'ai la fièvre, et je souffre cruellement.

– Vous vous portiez mieux hier soir ; je vous ai vu, je pense, à l’Opéra.

– Pardonnez-moi de ne pas vous avoir reconnu. J’ai mes entrées à ce théâtre, et espère vous y retrouver. »

Plus j’examinais ce jeune homme, cette chambre, cette maison, moins je me sentais à force d’aborder le véritable sujet de ma visite. L’idée que j’avais eue la veille, qu’il avait pu me nuire dans l’esprit de Brigitte, s’évanouissait malgré moi ; je lui trouvais un air de franchise et en même temps de sévérité qui m’arrêtait et m’imposait. Peu à peu mes pensées prenaient un autre cours ; je le regardais attentivement, et il me sembla que de son côté il m’observait aussi avec curiosité.

Nous avons vingt et un ans tous deux, et quelle différence entre nous ! Lui, habitué à une existence dont le son réglé d’une horloge déterminait les mouvements ; n’ayant jamais vu de la vie que le chemin d’une chambre isolée à un bureau enfoui dans un ministère ; envoyant à une mère l’épargne même, ce denier de la joie humaine que serre avec tant d’avarice toute main qui travaille ; se plaignant d’une nuit de souffrance parce qu’elle le privait d’un jour de fatigue ; n’ayant qu’une pensée, qu’un bien, veiller au bien d’un autre, et cela depuis son enfance, depuis qu’il avait des bras ? Et moi, de ce temps précieux rapide, inexorable de ce temps buveur de sueurs, qu’en avais-je fait ? étais-je un homme ? Lequel de nous avait vécu ?

Ce que je dis là en une page, il nous fallut ! un regard pour le sentir. Nos yeux venaient de se rencontrer et ne se quittaient pas. Il me parla de mon voyage et du pays que nous allions visiter.

« Quand partez-vous ? me demanda-t-il.

– Je ne sais ; madame Pierson est souffrante et garde le lit depuis trois jours.

– Depuis trois jours ! répéta-t-il avec un mouvement involontaire

– Oui, qu’y a-t-il qui vous étonne ? » Il se leva et se jeta sur moi, les bras étendus et les yeux fixes, Un frisson terrible le fit tressaillir.

« Souffrez-vous ? » lui dis-je en lui prenant la main. Mais, au même instant, il la porta à son visage, et, ne pouvant étouffer les larmes, il se traîna lentement à son lit. Je le regardais avec surprise ; le transport violent de sa fièvre l’avait abattu tout à coup. hésitais à le laisser en cet état, et je

m'approchai de lui de nouveau. Il me repoussa vec force et comme avec une terreur étrange. lorsqu'il fut enfin revenu à lui :

« Excusez-moi, dit-il d'une voix faible ; je suis hors d'état de vous recevoir. Soyez asez bon pour me laisser ; dès que mes forces ne le permettront, j'irai vous remercier de otre visite. »

CHAPITRE III

Brigitte se portait mieux. Comme elle me avait dit, elle avait voulu partir aussitôt guérie ; mais je m'y étais opposé, et nous deions attendre encore une quinzaine qu'elle ût en état de supporter le voyage. Toujours triste et silencieuse, elle était pourtant bienveillante. Quoi que je fisse pour a déterminer à me parler à cœur ouvert, la ettre qu'elle m'avait montrée était, disait-elle, le seul motif de sa mélancolie, et elle me priait qu'il n'en fût plus question. Ainsi réduit moi-même à me taire comme elle, cherchais vainement à deviner ce qui se pas sait dans son cœur. Le tête-à-tête nous pesaa à tous deux, et nous allions au spectacle tous les soirs. Là, assis l'un près de l'autre, dar le fond d'une loge, nous nous serrions que quefois la main ; de temps en temps, un beau morceau de musique, un mot qui nous frappait, nous faisaient échanger des regarde amis ; mais, pour aller comme pour reveni nous restions muets, plongés dans nos pei sées. Vingt fois par jour je me sentais prêt me jeter à ses pieds et à lui demander comm une grâce de me donner le coup de la moi ou de me rendre le bonheur que j'avais er trevu ; vingt fois, au moment de le faire, j voyais ses traits s'altérer ; elle se levait et me quittait, ou, par une parole glacée, arretait mon cœur sur mes lèvres.

Smith venait presque tous les jours. Quo que sa présence dans la maison eût été la cause de tout le mal et que la visite que j lui avais faite m'eût laissé dans l'esprit d singuliers soupçons, la manière dont il par) it de notre voyage, sa bonne foi et sa simicité me rassuraient sur lui. Je lui avais parlé des lettres qu'il avait apportées, et il 'en avait paru non pas aussi offensé, mais us triste que moi. Il en ignorait le contenu, l'amitié de vieille date qu'il

avait pour Brigitte les lui faisait blâmer hautement. Il ne en serait pas chargé, disait-il, s'il avait su qu'elles renfermaient. Au ton réservé que Madame Pierson gardait avec lui, je ne pouvais le croire dans sa confiance. Je le voyais donc avec plaisir, quoiqu'il y eût toujours entre nous une sorte de gêne et de cérémonie. Il s'était chargé d'être, après notre départ, l'intermédiaire entre Brigitte et sa famille et d'empêcher une rupture éclatante. L'estime qu'on avait pour lui dans le pays ne devait pas être de peu d'importance dans cette négociation, et je ne pouvais m'empêcher de lui en savoir gré. C'était le plus noble caractère. Quand nous étions tous trois ensemble, s'il apercevait quelque froideur ou quelque contrainte, je le voyais faire tous ses efforts pour ramener la gaieté entre nous ; il semblait inquiet de ce qui se passait, c'était toujours sans indiscretion et de manière à faire comprendre qu'il eût souhaité de nous voir heureux ; s'il parlait de notre liaison, c'était pour ainsi dire avec respect et comme un homme pour qui l'amour est lien sacré devant Dieu ; enfin c'était une sorte d'ami, et il m'inspirait une entière confiance.

Mais, malgré tout et en dépit de ses efforts mêmes, il était triste, et je ne pouvais vaincre d'étranges pensées qui me saisissaient. Les larmes que j'avais vu répandre à ce jeune homme, sa maladie arrivée précisément en même temps que celle de ma maîtresse, ne sais quelle sympathie mélancolique qu je croyais découvrir entre eux, me troublaient et m'inquiétaient. Il n'y avait pas un mois que, sur de moindres soupçons, j'en avais eu des transports de jalousie ; mais maintenant de quoi soupçonner Brigitte ? Quel que fût le secret qu'elle me cachait n'allait-elle pas partir avec moi ? Quand bien même il eût été possible que Smith fût dans sa confiance de quelque mystère que j'ignorais, de quelle nature pouvait être ce mystère ? Que pouvait-il y avoir de blâmable dans leur tristesse et dans leur amitié ? Elle l'avait connu enfant ; elle le revoyait après de longues années, au moment de quitter la France ; elle se trouvait dans une situation malheureuse, et le hasard voulait qu'il en fût instruit, qu'il eût servi même en quelque sorte d'instrument à sa mauvaise destinée. N'était-il pas tout naturel qu'ils échangeassent quelques tristes regards, que la vue de ce jeune homme rappelât à Brigitte le passé, quelques souvenirs et quelques regrets ? Pourtait-il, à son tour, la voir partir sans crainte, sans songer malgré lui aux

chances d'un long voyage, aux risques d'une vie désormais errante, presque proscrite et abandonnée ? Sans doute cela devait être, et je sentais, quand j'y pensais, que c'était à moi à me lever, à me mettre entre eux deux, à les rassurer, à les faire croire en moi, à dire à l'une que mon bras la soutiendrait tant qu'elle voudrait s'y appuyer, à l'autre que je lui étais reconnaissant de l'affection qu'il nous témoignait et des services qu'il allait nous rendre. Je le sentais, et ne pouvais le faire. Un froid mortel me serrait le cœur, et je restais sur mon fauteuil.

Smith parti le soir, ou nous nous taisions, ou nous parlions de lui. Je ne sais que ce trait bizarre me faisait demander tous les jours à Brigitte de nouveaux détails sur son compte. Elle n'avait cependant à m'en dire que ce que j'en ai dit au lecteur ; sa vie n'avait jamais été autre chose que ce qu'elle était, pauvre, obscure et honnête. Pour raconter tout entière, il suffisait de peu de mots ; mais je me les faisais répéter sans cesse, et sans savoir pourquoi j'y prenais intérêt.

En y réfléchissant, il y avait au fond de mon cœur une souffrance secrète que je ne m'avouais pas. Si ce jeune homme fût arrivé au moment de notre joie, qu'il eût apporté à Brigitte une lettre insignifiante, qu'il lui eût serré la main en montant en voiture, y a-t-il fait la moindre attention ? Qu'il m'eût reconnu ou non à l'Opéra, qu'il lui eût échappé devant moi des larmes dont j'ignorais la cause, que m'importait, si j'étais heureux ? Mais, tout en ne pouvant deviner motif de la tristesse de Brigitte, je voyais bien que ma conduite passée, quoi qu'elle eût pu dire, n'était pas maintenant étrangère à ses chagrins. Si j'eusse été ce que j'avais été depuis six mois que nous vivions ensemble, rien au monde, je le savais, n'aurait pu troubler notre amour. Smith n'était qu'un homme ordinaire, mais il était bon et dévoué ; ses qualités simples et modestes ressemblaient à de grandes lignes pures que Peil saisit sans peine et tout d'abord ; en un quart d'heure on le connaissait, et il inspirait la confiance, sinon l'admiration. Je ne pouvais m'empêcher de me dire que, s'il eût été l'amant de Brigitte, elle serait partie joyeuse avec lui.

C'était de ma propre volonté que j'avais retardé notre départ, et déjà je m'en repentai. Brigitte aussi, quelquefois, me pressait : « Qui nous arrête ?

disait-elle ; me voilà guérie, tout est prêt. » Qui m'arrêtait en effet ? Je ne sais.

Assis près de la cheminée, je fixais mes yeux alternativement sur Smith et sur ma maîtresse. Je les voyais tous deux pâles, sérieux, muets. J'ignorais pourquoi ils étaient ainsi, et malgré moi je me répétais que ce pouvait bien être la même cause et qu'il n'y avait pas là deux secrets à apprendre. Mais ce n'était pas un de ces soupçons vagues et maladroits qui m'avaient tourmenté autrefois c'était un instinct invincible, fatal. Quelle étrange chose que nous ! je me plaisais à les laisser seuls et à les quitter au coin du feu pour aller rêver sur le quai, m'appuyer sur le parapet et regarder l'eau comme un oisif des rues.

Lorsqu'ils parlaient de leur séjour à N**** et que Brigitte, presque enjouée, prenait un petit ton de mère pour lui rappeler les jours passés ensemble, il me semblait que je souffrais, et cependant j'y prenais plaisir. Je leur faisais des questions ; je parlais à Smith de sa mère, de ses occupations, de ses projets. Je lui donnais occasion de se montrer dans un jour favorable et je forçais sa modestie à nous révéler son mérite. « Vous aimez beaucoup votre sœur, n'est-il pas vrai ? lui demandai-je. Quand comptez-vous la marier ? Il nous disait alors en rougissant que le mariage coûtait beaucoup, que ce serait fait – peut-être dans deux ans, peut-être plus tôt si sa santé lui permettait quelques travaux : extraordinaires qui lui valaient des gratifications : qu'il y avait dans le pays une famille assez à l'aise dont le fils aîné était son ami qu'ils étaient presque d'accord ensemble, et que le bonheur pouvait venir un jour, comme le repos, sans y songer ; qu'il avait renoncé pour sa sœur à la petite part de l'héritage que le père leur avait laissé ; que la mère s'y opposait, mais qu'il tiendrait bon malgré elle ; qu'un jeune homme devait vivre de ses mains, tandis que l'existence d'une fille se décidait le jour de son mariage. Ainsi peu à peu il nous déroulait toute sa vie et toute son âme, et je regardais Brigitte l'écouter. Puis, quand il se levait pour se retirer, je l'accompagnais à la porte, et j'y restais pensif, immobile, jusqu'à ce que le bruit de ses pas se fût perdu dans l'escalier.

Je rentrais alors dans la chambre et je trouvais Brigitte se disposant à se déshabiller. Je contemplais avidement ce corps charmant, ces trésors de beauté, que tant de fois j'avais possédés. Je la regardais peigner ses longs

cheveux, nouer son mouchoir, et se détourner lorsque sa robe glissait à terre, comme une Diane qui entre au bain. Elle se mettait au lit, je courais au mien ; il ne pouvait me venir à l'esprit que Brigitte me trompât ni que Smith fût amoureux d'elle ; je ne pensais ni à les observer ni à les surprendre. Je ne me rendais compte de rien Je me disais « Elle est bien belle, et ce pauvre Smith est un honnête garçon ; ils aussi. tous deux un grand chagrin, et moi aussi. Cela me brisait le cœur et en même temps me soulageait.

Nous avons trouvé en rouvrant nos malle. qu'il y manquait encore quelques bagatelles Smith s'était chargé d'y pourvoir. Il avai une activité infatigable, et on l'obligeait disait-il, quand on lui confiait le soin de quelques commissions Comme je revenai : un jour au logis, je le vis à terre, fermant ui porte-manteau. Brigitte était devant un pianc que nous avions loué à la semaine pour notre séjour à Paris Elle jouait un de ces anciens airs où elle mettait tant d'expression et qui m'avaient été si chers. Je m'arrêtai dans l'antichambre près de la porte, qui était ouverte ; chaque note m'entraît dans l'âme : jamais elle n'avait chanté si tristement et si saintement.

Smith l'écoutait avec délices, il était à genoux, tenant la boucle du porte-manteau Il la froissa, puis la laissa tomber et regarda , les hardes qu'il venait de plier lui-même et de couvrir d'un linge blanc. L'air terminé, il resta ainsi ; Brigitte, les mains sur le clavier, regardait au loin l'horizon. Je vis pour la seconde fois tomber des larmes des yeux du leune homme ; j'étais près d'en verser moi-même, et, ne sachant ce qui se passait en moi, j'entrai et lui tendis la main.

»« Étiez-vous là ? » demanda Brigitte. Elle tressaillit et parut surprise.

« Oui, j'étais là lui répondis-je. Chantez, ma chère, je vous en supplie. Que j'entende encore votre voix ! »

Elle recommença sans répondre ; c'était aussi pour elle un souvenir. Elle voyait mon émotion, celle de Smith ; sa voix s'altéra. . Les derniers sons, à peine articulés, semblèrent se perdre dans les cieux ; elle se leva et me donna un baiser. Smith tenait encore ma main ; je le sentis me la serrer avec force et convulsivement ; il était pâle comme la mort.

Un autre jour, j'avais apporté un album lithographié qui représentait plusieurs vues de Suisse. Nous le regardions tous les trois, et de temps en

temps, lorsque Brigitte trouvait un site qui lui plaisait, elle s'y arrêta pour l'observer. Il y en eut un qui lui parut surpasser de beaucoup tous les autres, c'était un paysage du canton de Vaud, à quelque distance de la route de Brigues : une vallée verte plantée de pommiers où des bestiaux paissaient à l'ombre ; dans l'éloignement, un village consistant en une douzaine de maisons de bois semées en désordre dans la prairie et étagées sur les collines environnantes. Sur le premier plan, une jeune fille coiffée d'un large chapeau de paille, était assise au pied d'un arbre, et un garçon de ferme, debout devant elle, semblait lui montrer, un bâton ferré à la main, la route qu'il avait parcourue ; il indiquait un sentier tortueux qui se perdait dans la montagne. Au-dessus d'eux paraissaient les Alpes, et le tableau était couronné par trois sommets couverts de neige, teints des nuances du soleil couchant. Rien n'était plus simple et en même temps rien n'était plus beau que ce paysage. La vallée ressemblait à un lac de verdure, et l'œil en suivait les contours avec la plus parfaite tranquillité.

« Irons-nous là ? » dis-je à Brigitte. Je pris mon crayon et traçai quelques traits sur l'esampe.

« Que faites-vous ? demanda-t-elle.

– Je cherche, lui dis-je, si avec un peu l'adresse il faudrait changer beaucoup cette figure pour qu'elle vous ressemblât. La jolie coiffure de cette jeune fille vous irait, je crois, à merveille ; et ne pourrais-je pas, si je réussissais, donner à ce brave montagnard quelque ressemblance avec moi ? »

Ce caprice parut lui plaire ; et, s'emparant aussitôt d'un grattoir, elle eut bientôt effacé sur la feuille le visage du garçon et celui de la fille. Me voilà faisant son portrait, et elle voulut essayer le mien. Les figures étaient très-petites, en sorte que nous ne fûmes pas difficiles ; il fut convenu que les portraits étaient frappants, et il suffisait en effet qu'on cherchât nos traits pour les y retrouver. Lorsque nous en eûmes ri, le livre resta ouvert, et, le domestique m'ayant appelé pour quelque affaire, je sortis quelques instants après.

Lorsque je rentrai, Smith était appuyé sur la table et regardait l'estampe avec tant d'attention, qu'il ne s'aperçut pas que je fusse revenu. Il était absorbé dans une rêverie profonde ; je repris ma place auprès du feu, et ne

fut qu'à la première parole que j'adressai à Brigitte qu'il releva la tête. Il nous regarda tous deux un moment ; puis il prit congé (nous à la hâte, et, comme il traversait la salle à manger, je le vis se frapper le front.

Quand je surprenais ces signes de douleur je me levais et courais m'enfermer. « Et qu'est-ce donc ? qu'est-ce donc ? » répétais-je Puis je joignais les mains pour supplier. qui ? je l'ignore ; peut-être mon bon ange peut-être mon mauvais destin,

CHAPITRE IV

Mon cœur me criait de partir, et cependant je tardais toujours ; une volupté secrète et amère me clouait le soir à ma place. Quand Smith devait venir, je n'avais point de reproche que je n'eusse entendu le bruit de la sonnette Comment se fait-il qu'il y ait ainsi en nous je ne sais quoi qui aime le malheur ?

Chaque jour un mot, un éclair rapide, un regard, me faisaient frémir ; chaque jour un autre mot, un autre regard, par une impression contraire, me rejetaient dans l'incertitude. Par quel mystère inexplicable les voyais-je si tristes tous deux ? Par quel autre mystère restais-je immobile comme une statue, à les regarder, lorsque dans plus d'une occasion semblable je m'étais montré violent jusqu'à la fureur ? Je n'avais pas la force de lutter, moi qui m'étais senti en amour de ces ses jalousies presque féroces, comme on en voit en Orient. Je passais mes journées à attendre, et je n'aurais pu dire ce que j'attendais. Je m'asseyais le soir sur mon lit et me disais : « Voyons, pensons à cela, » Je mettais ma tête dans mes mains, puis je m'écriais : C'est impossible ! » et je recommençais le lendemain.

En présence de Smith, Brigitte me témoignait plus d'amitié que quand nous étions seuls. Il arriva, un soir, comme nous venions d'échanger quelques mots assez durs, quand elle entendit sa voix dans l'antichambre, elle vint s'asseoir sur mes genoux Pour lui, toujours tranquille et triste, il semblait qu'il faisait sur lui-même un effort continu. Ses moindres gestes étaient mesurés ; il parlait peu et lentement ; mais les mouvements brusques qui

lui échappaient n'en étaient q plus frappants par leur contraste avec contenance habituelle.

Dans la circonstance où je me trouva puis-je appeler curiosité l'impatience qui me dévorait ? Qu'aurais-je répondu si quelqu' fût venu me dire : « Que vous importe ? vo êtes bien curieux. » Peut-être cependa n'était-ce pas autre chose.

Je me souviens qu'un jour, au pont Royal je vis un homme se noyer. Je faisais avec d amis ce qu'on appelle une pleine eau à 1 cole de natation, et nous étions suivis par un bateau où se tenaient deux maîtres nageur C'était au plus fort de l'été ; notre bateau q avait rencontré un autre, en sorte que no nous trouvions plus de trente sous la grand arche du pont. Tout à coup, au milieu nous, un jeune homme est pris d'un coup de sang. J'entends un cri et je me retourn Je vis deux mains qui s'agitaient à la su face de l'eau, puis tout disparut. Nous plo geâmes aussitôt ; ce fut en vain, et ur heure après seulement on parvint à ret er le cadavre engagé sous un train de bois. L'impression que j'éprouvai tandis que je prolongeais dans la rivière ne sortira jamais e ma mémoire. Je regardais de tous côtés ans les couches d'eau obscures et profondes ui m'enveloppaient avec un sourd murmure. Tant que je pouvais retenir mon haeine, je m'enfonçais toujours plus avant ; uis je revenais à la surface, j'échangeais .ne question avec quelque autre nageur aussi quiet que moi : puis je retournais à cette éche humaine. J'étais plein d'horreur et .'espérance ; l'idée que j'allais peut-être me sentir saisi par deux bras convulsifs me cauit une joie et une terreur indicibles ; et ce de fut qu'exténué de fatigue que je remontai .ans le bateau.

Quand la débauche n'abrutit pas l'homme, me de ses suites nécessaires est une étrange curiosité. J'ai dit plus haut celle que j'avais ressentie à ma première visite à Desgenais. Je m'expliquerai davantage.

La vérité, squelette des apparences, veut que tout homme, quel qu'il soit, vienne à son our et à son heure toucher ses ossements éternels au fond de quelque plaie passagère. Cela s'appelle connaître le monde, et l'experience est à ce prix.

Or il arrive que devant cette épreuve uns reculent épouvantés, les autres, faib et effrayés, en restent vacillants comme c ombres. Quelques créatures,

les meilleurs peut-être, en meurent aussitôt. Le plus grand nombre oublie, et ainsi tout flotte à la mo n

Mais certains hommes, à coup sûr malheureux, ne reculent ni ne chancellent, ne meurent ni n'oublient : quand leur tour vient toucher au malheur, autrement dit à la vérité, ils s'en approchent d'un pas ferme, étendent la main, et, chose horrible ! se prennent d'amour pour le noyé livide qu'ils ont sen au fond des eaux. Ils le saisissent, le palper l'étreignent, les voilà ivres du désir de connaître ; ils ne regardent plus les choses qu'il y a pour voir à travers, ils ne font plus que douter et tenter ; ils fouillent le monde comme des espions de Dieu ; leurs pensées s'aiguisent en flèches, et il leur naît un lynx dans les entrailles.

Les débauchés, plus que tous les autres sont exposés à cette fureur, et la raison en est toute simple : en comparant la vie ordinaire une surface plane et transparente, les débauchés, dans les courants rapides, à tout moment touchent le fond. Au sortir d'un bal, par exemple, ils s'en vont dans un mauvais lieu. Après avoir serré dans la valse la main sudique d'une vierge, et peut-être l'avoir fait rembler, ils partent, ils courent, jettent leur nanteau, et s'attablent en se frottant les nains. La dernière phrase qu'ils viennent l'adresser à une belle et honnête femme est encore sur leurs lèvres ; ils la répètent en éclatant de rire, Que dis-je ? ne soulèvent-ils pas, pour quelques pièces d'argent, ce vêtement qui fait la pudeur, la robe, ce voile plein de mystère, qui semble respecter lui-même l'être qu'il embellit, et l'entoure sans le toucher ? Quelle idée doivent-ils donc se faire du monde ? ils s'y trouvent à chaque instant comme des comédiens dans une coulisse. Qui, plus qu'eux, est habitué à cette recherche du fond des choses, et, si l'on peut ainsi parler, à ces tâtements profonds et impies ? Voyez comme ils parlent de tout. toujours les termes les plus crus, les plus grossiers, les plus abjects ; ceux-là seulement leur paraissent vrais ; tout le reste n'est que pa-384 LA CONFESION rade, convention et préjugés. Qu'ils racontent une anecdote, qu'ils rendent compte de-qu'ils ont éprouvé : toujours le mot sale physique, toujours la lettre, toujours la mort. Ils ne disent pas : « Cette femme m'a aimé ils disent : « J'ai eu cette femme ; » ils ne disent pas : « J'aime ; » ils disent : « J'ai envie : ils ne disent jamais « Dieu le veuille ! ils disent

partout : « Si je voulais ! » Je ne sais qu'ils pensent d'eux-mêmes et quels monologues ils font.

De là, inévitablement, ou la paresse ou curiosité ; car, pendant qu'ils s'exercent ainsi à voir en tout ce qu'il y a de pire, ils n'en entendent pas moins les autres continuer (croire au bien. Il faut donc qu'ils soient nonchalants jusqu'à se boucher les oreilles, ou que ce bruit du reste du monde les vienne éveiller en sursaut. Le père laisse aller son fils et vont tant d'autres, où allait Caton lui-même (il dit que jeunesse se passe. Mais, en rentrant le fils regarde sa sœur ; et voyez ce qu'a produit en lui une heure passée en tête-à-tête avec la brute réalité ! il faut qu'il se dise : « Ma sœur n'a rien de semblable à la créature que je quitte ; » et, de ce jour, le voilà inquiet.

La curiosité du mal est une maladie infâme qui naît de tout contact impur. C'est l'instinct rôdeur des fantômes qui lève la pierre des tombeaux ; c'est une torture inexplicable dont Dieu punit ceux qui ont failli ; ils voudraient croire que tout peut faillir, et ils en seraient peut-être désolés. Mais ils s'enquêtent, ils cherchent, disputent ; ils penchent à tête de côté comme un architecte qui ajuste une équerre, et travaillent ainsi à voir ce qu'ils désirent. Du mal prouvé, ils en sont sûrs ; du mal douteux, ils en jureraient ; le bien, ils veulent voir derrière. Qui sait ? voilà la grande formule, le premier mot que Jatan a dit quand il a vu le ciel se fermer. Hélas ! combien de malheureux ont faits cette éternelle parole ! combien de désastres et de morts, combien de coups de faux terribles dans des moissons prêtes à pousser ! combien de cœurs, combien de familles où il n'y a plus que des ruines depuis que ce mot s'y est fait entendre ! Qui sait ? qui sait ? qui sait ? parole infâme ! Plutôt que de la prononcer, on devrait faire comme les moutons, qui ne savent où est l'abattoir et qui y vont en ruminant de l'herbe. Cela vaut mieux que d'être un esprit fort et de lire la Roc foucauld.

Quel meilleur exemple en puis-je donner que ce que je raconte en ce moment ? Ma mère voulait partir et je n'avais qu'à un mot. Je la voyais triste, et pourquoi ? — tais-je ? qu'en serait-il arrivé si j'étais partie ? Ce n'eût été qu'un moment de crainte ; nous n'aurions pas voyagé trois jours que tout serait oublié. Seul auprès d'elle, elle n'est venue qu'à moi ; que m'importait d'apprendre un mystère qui n'attaquait pas mon bonheur ? Elle

consentait, tout finissait là. Il ne fallait qu'un baiser sur les lèvres ; au lieu de cet voyez ce que je fais.

Un soir que Smith avait dîné avec nous, m'étais retiré de bonne heure et les avait laissés ensemble. Comme je fermais ma por j'entendis Brigitte demander du thé. Le le demain, en entrant dans sa chambre, m'approchai par hasard de la table, et à co de la théière je ne vis qu'une seule tas : Personne n'était entré avant moi, et par c (séquent le domestique n'avait rien empo de ce dont on s'était servi la veille. Je cherchai autour de moi sur les meubles si oyais une seconde tasse, et m'assurai qu'il n'y en avait point.

« Est-ce que Smith est resté tard ? demanai-je à Brigitte.

– Il est resté jusqu'à minuit.

– Vous êtes-vous couchée seule, ou avez-ous appelé quelqu'un pour vous mettre au t ?

– Je me suis couchée seule ; tout le monde ormait dans la maison. »

Je cherchais toujours, et les mains me remblaient. Dans quelle comédie burlesque a-t-il un jaloux assez sot pour aller s'enquérir de ce qu'une tasse est devenue ? A propos e quoi Smith et madame Pierson auraient-s bu dans la même tasse ? La noble pensée qui me venait là !

Je tenais cependant la tasse et j'allais et enais par la chambre. Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire, et je la lançai sur le irreau. Elle s'y brisa en mille pièces, que écrasai à coups de talon.

Brigitte me vit faire sans me dire un seul mot. Pendant les deux jours suivants, elle me traita avec une froideur qui avait l'air de enir du mépris, et je la vis affecter avec Smith un ton plus libre et plus bienveilla qu'à l'ordinaire. Elle l'appelait Henri, son nom de baptême, et lui souriait fan lièrement.

« J'ai envie de prendre l'air, dit-elle apr dîner ; venez-vous à l'Opéra, Octave ? je suis d'humeur à y aller à pied.

– Non, je reste ; allez-y sans moi. »

Elle prit le bras de Smith et sortit.. restai seul toute la soirée ; j'avais du papi devant moi, et je voulais écrire pour fixé er mes pensées, mais je ne pus en venir à bout.

Comme un amant, dès qu'il se voit se tire de son sein une lettre de sa maîtresse s'ensevelit dans un rêve chéri, ainsi je m'enfonçais à plaisir dans

le sentiment d'une profonde solitude et je m'enfermais pour do ter. J'avais devant moi les deux sièges vid que Smith et Brigitte venaient d'occuper ; les regardais d'un œil avide, comme s' eussent pu m'apprendre quelque chose. repassais mille fois dans ma tête ce que j vais vu et entendu ; de temps en temps j'allais à la porte et je jetais les yeux sur n malles, qui étaient rangées contre le mur lui attendaient depuis un mois ; je les enr'ouvrais doucement, j'examinais les harles, les livres, rangés en ordre par ces petites nains soigneuses et délicates ; j'écoutais passer les voitures ; leur bruit me faisait palpiter le cœur. J'étais sur la table notre carto l'Europe, témoin naguère de si doux projets ; t là, en présence même de toutes mes espéances, dans cette chambre où je les avais onçues et vues si près de se réaliser, je me ivrais à cœur ouvert aux plus affreux presentiments.

Comment cela était-il possible ? Je ne senais ni colère ni jalousie, et cependant une ; iouleur sans bornes. Je ne soupçonnais pas, et pourtant je doutais. L'esprit de l'homme st si bizarre, qu'il sait se forger, avec ce u'il voit et malgré ce qu'il voit, cent sujets e souffrance. En vérité, sa cervelle ressemble ces cachots de l'inquisition où les murailles ont couvertes de tant d'instruments de supplice, qu'on n'en comprend ni le but ni la orme et qu'on se demande en les voyant si e sont des tenailles ou des jouets. Dites-moi, je vous le demande, quelle différence il y a le dire à sa maîtresse : « Toutes les femmes trompent, » ou de lui dire : « Vous me troupez ? »

Ce qui se passait dans ma tête était poui tant peut-être aussi subtil que le plus fin sophisme ; c'était une sorte de dialogue entr l'esprit et la conscience. « Si je perdais Br gitte ? disait l'esprit. – Elle part avec toi, d sait la conscience. – Si elle me trompait ? – Comment te tromperait-elle, elle qui ava fait son testament, où elle recommandait de prier pour toi ! – Si Smith l'aimait ? – Fou que t'importe, puisque tu sais que c'est toi qu'elle aime ? – Si elle m'aime, pourquoi es elle triste ? – C'est son secret, respecte-le. – Si je l'emmène, sera-t-elle heureuse ? – Aime-la, elle le sera. – Pourquoi, quand cet homme la regarde, semble-t-elle craindre d rencontrer ses yeux ? – Parce qu'elle est femme et qu'il est jeune. –

Pourquoi, quan elle le regarde, cet homme pâlit-il tout coup ? – Parce qu'il est homme et qu'el est belle. – Pourquoi, quand je l'ai été voi s'est-il jeté en

pleurant dans mes bras ? pour quoi, un jour, s'est-il frappé le front ? – Ne demande pas ce qu'il faut que tu ignores. – Pourquoi faut-il que j'ignore ces choses ? – Parce que tu es misérable et fragile, et que tout mystère est à Dieu. – Mais pourquoi est-ce que je souffre ? pourquoi ne puis-je songer à cela sans que mon âme s'épouvante ? – Songe à ton père et à faire le bien. – Mais pourquoi ne le puis-je pas ? pourquoi le mal n'attire-t-il à lui ? – Mets-toi à genoux, confesse-toi ; si tu crois au mal, tu l'as fait. – Si je l'ai fait, était-ce ma faute ? pourquoi e bien m'a-t-il trahi ? – De ce que tu es dans les ténèbres, est-ce une raison pour nier la lumière ? s'il y a des traîtres, pourquoi es-tu l'un d'eux ? – Parce que j'ai peur d'être dupe. – Pourquoi passes-tu tes nuits à veiller ? Les nouveaux-nés dorment à cette heure. Pourquoi ; quoi es-tu seul maintenant ? – Parce que je pense, je doute et je crains. – Quand donc fers-tu ta prière ? – Quand je croirai. Pourquoi m'a-t-on menti ? – Pourquoi mens-tu, lâche ! à ce moment même ? Que ne meurs-tu, si tu ne peux souffrir ? »

Ainsi parlaient et gémissaient en moi deux voix terribles et contraires, et une troisième criait encore : « Hélas ! hélas, mon innocence ! hélas ! hélas ! les jours d'autrefois ! »

CHAPITRE V

Effroyable levier que la pensée humaine ! c'est notre défense et notre sauvegarde, le plus beau présent que Dieu nous ait fait. Elle est à nous et nous obéit ; nous la pouvons lancer dans l'espace, et, une fois hors de ce faible crâne, c'en est fait, nous n'en répondons plus.

Tandis que, du jour au lendemain, je remettais sans cesse ce départ, je perdais la force et le sommeil, et peu à peu, sans que je m'en aperçusse, toute la vie m'abandonnait. Lorsque je m'asseyais à table, je me sentais un mortel dégoût ; la nuit, ces deux pâles visages, celui de Smith et de Brigitte, que j'observais tant que durait le jour, me poursuivaient dans des rêves affreux. Lorsqu'ils allaient le soir au spectacle ; je refusais d'y aller avec eux ; puis je m'y rendais de mon côté, je me cachais dans le parterre, et de

là je les regardais. Je feignais d'avoir affaire dans la chambre voisine, et j'y restais une heure à les écouter. Tantôt l'idée de chercher querelle à Smith et de le forcer à se battre avec moi me saisissait avec violence ; le lui tournais le dos pendant qu'il me parlait ; puis je le voyais, d'un air de surprise, venir à moi en me tendant la main. Tantôt, quand j'étais seul la nuit et que tout dormait dans la maison, je me sentais la tentation d'aller au secrétaire de Brigitte et de lui enlever ses papiers. Je fus obligé une fois de sortir pour y résister. Que puis-je dire ? Je voulais un jour les menacer, un couteau à la main, de les tuer s'ils ne me disaient par quelle raison ils étaient si tristes ; un autre jour c'était ; contre moi que je voulais tourner ma fureur. Avec quelle honte je l'écris ! Et qui m'aurait demandé au fond ce qui me faisait agir ainsi, e n'aurais su que lui répondre.

Voir, savoir, douter, fureter, m'inquiéter et me rendre misérable, passer les jours l'oreille au guet, et la nuit me noyer de larmes, me répéter que j'en mourrais de douleur et croire que j'en avais sujet, sentir l'isolement et la faiblesse déraciner l'espoir dans mon cœur, m'imaginer que j'épiais, tandis que je n'écoutais dans l'ombre que le battement de mon pouls fiévreux ; rebattre sans fin ces phrases plates qui courent partout : « La vie est un songe, il n'y a rien de stable ici-bas ; mais dire enfin, blasphémer Dieu en moi, par ma misère et mon caprice : voilà quelle était ma jouissance, la chère occupation pour laquelle je renonçais à l'amour, à l'air du ciel, à la liberté !

Éternel Dieu, la liberté ! oui, il y avait de certains moments où, malgré tout, j'y pensais encore. Au milieu de tant de démente de bizarrerie et de stupidité, il y avait en moi des bondissements qui m'enlevaient tout à coup à moi-même. C'était une bouffée d'air : qui me frappait le visage quand je sortais de mon cachot ; c'était une page d'un livre que je lisais, quand toutefois il m'arrivait d'en prendre d'autres que ceux de ces sycophantes modernes qu'on appelle des pamphlétaires et à qui on devrait défendre, par simple mesure de salubrité publique, de dépecer et de philosophier. Puisque je parle de ces bons moments, ils furent si rares, que j'en veux citer un. Je lisais un soir les Mémoires de Constant ; j'y trouve les dix lignes suivantes

« Salsdorf, chirurgien saxon attaché au prince Christian, eut, à bataille de Wagram, la jambe cassée par un obus. Il était couché sur la poussière presque sans vie. A quinze pas de lui, Amédée de Kerbourg, aide de camp (j'ai oublié de qui), froissé à la poitrine par un boulet, tombe et vomit le sang. Salsdorf voit que, si ce jeune homme n'est secouru, il va mourir d'une apoplexie ; il recueille ses forces, se traîne en rampant jusqu'à lui, le saigne et lui sauve la vie. Au : sortir de là, Salsdorf mourut à Vienne, quatre jours après l'amputation. »

Quand je lus ces mots, je jetai le livre et je fondis en larmes. Je ne regrette pas celles-là, elles me valurent une bonne journée ; car je ne fis que parler de Salsdorf, et ne me souciai de quoi que ce soit. Je ne pensai pas, à coup sûr, à soupçonner personne ce jour-là. Pauvre rêveur ! devais-je alors me souvenir que j'avais été bon ? A quoi cela me servait-il ? à tendre au ciel des bras désolés, à me demander pourquoi j'étais au monde et à chercher autour de moi s'il ne tomberait pas aussi quelque obus qui me délivrât pour l'éternité. Hé as ! ce n'en était que l'éclair qui traversait un instant ma nuit.

Comme ces derviches insensés qui trouvent l'extase dans le vertige, quand la pensée, tournant sur elle-même, s'est épuisée à se creuser, lasse d'un travail inutile, elle s'arrête épouvantée. Il semble que l'homme soit vide, et qu'à force de descendre en lui il arrive à la dernière marche d'une spirale. Là, comme au sommet des montagnes, comme au fond des mines, l'air manque, et Dieu défend d'aller plus loin. Alors, frappé d'un froid mortel, le cœur, comme altéré d'oubli, voudrait s'élancer au dehors pour renaître ; il redemande la vie à ce qui l'environne, il aspire l'air ardemment ; mais il ne trouve autour de lui que ses propres chimères qu'il vient d'animer de la force qui lui manque, et qui, créées par lui, l'entourent comme des spectres sans pitié.

Il n'était pas possible que les choses continuassent longtemps ainsi. Fatigué de l'incertitude, je résolus de tenter une épreuve pour découvrir la vérité.

J'allai demander des chevaux de poste pour dix heures du soir. Nous avions loué une calèche, et j'ordonnai que tout fût prêt pour l'heure indiquée. Je défendis en même temps qu'on en dît rien à madame Pierson. Smith vint dîner ; en me mettant à table, j'affectai plus de gaieté qu'à

l'ordinaire, et, sans les avertir de mon dessein, je mis l'entretien sur notre voyage. J'y renoncerais, dis-je à Brigitte, si je pensais qu'elle l'eût moins à cœur ; je me trouvais si bien à Paris, que je ne demandais pas mieux que d'y rester tant qu'elle le trouverait agréable. Je fis l'éloge de tous les plaisirs qu'on ne peut trouver que dans icette ville ; je parlai des bals, des théâtres, de tant d'occasions de se distraire qui s'y rencontrent à chaque pas. Bref, puisque nous étions heureux, je ne voyais pas pourquoi nous changions de place, et je ne songeais pas à partir de sitôt.

Je m'attendais qu'elle allait insister pour notre projet d'aller à Genève, et en effet elle m'y manqua pas. Ce ne fut pourtant qu'assez faiblement ; mais, dès qu'elle en eut dit les premiers mots, je feignis de me rendre à ses instances ; puis, détournant la conversation, je parlai de choses indifférentes, comme si tout eût été convenu ;

« Et pourquoi, ajoutai-je, Smith ne viendrait-il pas avec nous ? Il est bien vrai qu'il a ici des occupations qui le retiennent ; mais ne peut-il obtenir un congé ? D'ailleurs, les talents qu'il possède, et dont il ne veut pas profiter, ne doivent-ils pas lui assurer partout une existence libre et honorable ? Qu'il vienne sans façon ; la voiture est grande, et nous lui offrons une place. Il faut qu'un jeune homme voie le monde, et il n'y a rien de si triste à son âge que de s'enfermer dans un cercle restreint. N'est-il pas vrai ? demandai-je à Brigitte. Allons, ma chère, que votre crédit obtienne de lui ce qu'il me (refuserai peut-être ; décidez-le à nous sacrifier quelques semaines de son temps. Nous voyagerons de compagnie, et un tour en Suisse avec nous lui fera retrouver avec plus de plaisir son cabinet et ses travaux. »

Brigitte se joignit à moi, quoiqu'elle sût bien que cette invitation n'était qu'une plaisanterie. Smith ne pouvait s'absenter de Paris sans danger de perdre sa place, et il nous répondit, non sans regret, que cette raison l'empêchait d'accepter. Cependant j'avais fait monter une bouteille de bon vin, et, tout en continuant de le presser, moitié en riant moitié sérieusement, nous nous étions assis tous trois. Après dîner, je sortis un quart d'heure pour m'assurer que mes ordres étaient suivis ; puis je rentrai d'un air joyeux, et, m'asseyant au piano, je proposai de faire de la musique. « Passons ici notre soirée, leur dis-je ; si vous m'en croyez, n'allons pas au spectacle ; je ne suis pas capable de vous aider, mais je le suis de vous

entendre. Nous ferons jouer Smith s'il s'ennuie, et le temps passera plus vite qu'ailleurs. »

Brigitte ne se fit pas prier, elle chanta de bonne grâce ; Smith l'accompagnait sur son violoncelle. On avait apporté de quoi faire du punch, et bientôt la flamme du rhum brûlant nous égaya de sa clarté. Le piano fut quitté pour la table ; on y revint ; nous prîmes des cartes ; tout se passa comme me je voulais, et il ne fut question que de se divertir.

J'avais les yeux fixés sur la pendule, et j'attendais impatiemment que l'aiguille marquât dix heures. L'inquiétude me dévorait, mais j'eus la force de n'en rien laisser voir. Enfin arriva le moment fixé : j'entendis le fouet du postillon et les chevaux entrer dans la cour. Brigitte était assise près de moi ; je lui pris la main et lui demandai si elle était prête à partir. Elle me regarda avec surprise, croyant sans doute que je voulais rire. Je lui dis qu'à dîner elle m'avait paru s'être décidée, que je n'avais pas hésité à faire venir des chevaux, et que c'était pour en faire mander que j'étais sorti. Au même instant entra le garçon de l'hôtel, qui venait annoncer que les paquets étaient sur la voiture et qu'on n'attendait plus que nous.

« Est-ce sérieux ? demanda Brigitte ; vous voulez partir cette nuit ?

– Pourquoi pas, répondis-je, puisque nous sommes d'accord ensemble que nous devons quitter Paris ?

– Quoi ! maintenant ? à l'instant même ?

– Sans doute ; n'y a-t-il pas un mois qu'il est prêt ? Vous voyez qu'on n'a eu qu'à la peine de lier nos malles sur la calèche du moment qu'il est décidé que nous ne resterons pas ici, le plus tôt fait n'est-il pas le meilleur ? Je suis d'avis qu'il faut tout faire ainsi et ne rien remettre au lendemain. Vous êtes ce soir d'humeur voyageuse, et je m'hâte d'en profiter. Pourquoi attendre et discuter sans cesse ? Je ne saurais supporter cette vie. Vous voulez partir, n'est-ce pas ? eh bien, partons, il ne tient plus qu'à vous. »

Il y eut un moment de profond silence. Brigitte alla à la fenêtre et vit qu'en effet on avait attelé. D'ailleurs, au ton dont je parlais, il ne pouvait lui rester aucun doute, et, quelque prompt que dût lui paraître cette résolution, c'était d'elle qu'elle venait. Elle ne pouvait se dédire de ses propres paroles ni prétexter de motif de retard. Sa détermination fut prise aussitôt ; elle fit d'abord quelques questions comme pour s'assurer que tout fût en ordre ;

voyant qu'on n'avait rien omis, elle chercha de côté et d'autre. Elle prit son châle et son chapeau, puis les posa, puis chercha encore. « Je suis prête, dit-elle, , me voilà ; nous partons donc ? nous allons partir ? » Elle prit une lumière, visita sa chambre, la sienne, ouvrit les coffres et les armoires. Elle demandait la clef de son secrétaire, qu'elle avait perdue, disait-elle. Où pouvait être cette clef ? elle l'avait tenue il y avait une heure. « Allons, allons ! je suis prête, répétait-elle avec une agitation extrême ; partons, Octave, descendons. » En disant cela, elle chercha toujours et vint enfin se rasseoir près de non

J'étais resté sur le canapé et regarda Smith debout devant moi. Il n'avait pas changé de contenance et ne semblait troublé ni surpris ; mais deux gouttes de sueur lui coulaient sur les tempes et j'entendis craquer dans ses doigts un jeton d'ivoire qu'il tenait, et dont les morceaux tombèrent à terre. Il nous tendit ses deux mains à fois. « Un bon voyage, mes amis ! » dit-il.

Nouveau silence ; je l'observais toujours et j'attendais qu'il ajoutât un mot. « S'il y a ici un secret, pensai-je, quand le saurai-je, ce n'est en ce moment ? Ils doivent l'avoir tous deux sur les lèvres. Qu'il en sorte l'un ou l'autre, et je le saisirai. »

« Mon cher Octave, dit Brigitte, où comptez-vous que nous nous arrêterons ? Vous nous écrirez, n'est-ce pas, Henri ? vous n'oublierez pas ma famille, et ce que vous voudrez pour moi, vous le ferez ? »

Il répondit d'une voix émue, mais avec un calme apparent, qu'il s'engageait de tout son cœur à la servir et qu'il y ferait ses efforts « Je ne puis, dit-il, répondre de rien, et sur les lettres que vous avez reçues il y a bien peu d'espérance. Mais ce ne sera pas de ma faute si, malgré tout, je ne puis bientôt vous envoyer quelque heureuse nouvelle. Comptez sur moi, je vous suis dévoué. »

Après nous avoir adressé encore quelques paroles obligeantes, il se disposait à sortir. Je me levai et le devançai ; je voulus une dernière fois les laisser encore un moment ensemble, et aussitôt que j'eus fermé la porte derrière moi, dans toute la rage de la jalousie déçue, je collai mon front sur la serrure. « Quand vous reverrai-je ? demanda-t-il.

– Jamais, répondit Brigitte ; adieu, Henri. » Elle lui tendit la main. Il s'inclina, la porta à ses lèvres, et je ne pus que le temps de le me jeter en arrière

dans l'obscurité. Il passa sans me voir et sortit.

Demeuré seul avec Brigitte, je me sentis le cœur désolé. Elle m'attendait, son manteau sous le bras, et l'émotion qu'elle éprouvait était trop claire pour s'y méprendre. Elle avait trouvé la clef qu'elle cherchait, et son secrétaire était ouvert. Je retournai m'asseoir près de la cheminée.

« Écoutez, lui dis-je sans oser la regarder, j'ai été si coupable envers vous, que je dois attendre et souffrir sans avoir le droit de me plaindre. Le changement qui s'est fait en vous m'a jeté dans un tel désespoir, que j n'ai pu m'empêcher de vous en demander une raison ; mais aujourd'hui je ne vous la demande plus. Vous en coûte-t-il de partir dites-le-moi ; je me résignerai.

– Partons, partons ! répondit-elle.

– Comme vous voudrez ; mais soyez franches. Quel que soit le coup que je reçoive, j ne dois pas même demander d'où il vient ; j ; m'y soumettrai sans murmure. Mais, si j dois vous perdre jamais, ne me rendez pas l'espérance ; car, Dieu le sait ! je n'y surv : vrais pas. »

Elle se retourna précipitamment. « Parle moi, dit-elle, de votre amour, ne me parler pas de votre douleur.

– Eh bien, je t'aime plus que ma vie ! Au près de mon amour ma douleur n'est qu'un rêve. Viens avec moi au bout du monde. ou je mourrai, ou je vivrai par toi ! »

En prononçant ces mots, je fis un pas vers elle et je la vis pâlir et reculer. Elle faisait un vain effort pour forcer à sourire ses lèvres contractées ; et, se baissant sur le secrétaire : « Un instant, dit-elle, un instant encore ; j'ai quelques papiers à brûler. » Elle me montra les lettres de N***, les déchira et les jeta au feu ; elle en prit d'autres, qu'elle relut et qu'elle étala sur la table. C'étaient des mémoires de ses marchands, et il y en avait dans le nombre qui n'étaient pas encore payés. Tout en les examinant, elle commença à parler avec volubilité, les joues ardentes comme dans la fièvre. Elle me demandait pardon de son silence obstiné et de sa conduite depuis son arrivée. Elle me témoignait plus de tendresse, plus de confiance que jamais. Elle frappait des mains en riant et se promettait le plus charmant voyage ; enfin elle était tout amour, ou du moins tout semblant d'amour. Je ne puis dire combien je souffrais de cette joie factice ; il y avait,

dans cette douleur qui se démentait ainsi elle-même, une tristesse plus affreuse que les larmes et plus amère que les reproches. Je l'eusse mieux aimée froide et indifférente que s'excitant ainsi pour se vaincre ; il me semblait voir une parodie de nos moments les plus heureux. C'étaient les mêmes paroles, la même femme, les mêmes caresses ; et ce qui, quinze jours auparavant, m'enivrait d'amour et de bonheur, répété ainsi, me faisait horreur.

« Brigitte, lui dis-je tout à coup, quel mystère me cachez-vous donc ? Si vous m'aimez, quelle comédie horrible jouez-vous donc ainsi devant moi ?

– Moi ! dit-elle presque offensée. Qui vous fait croire que je la joue ?

– Qui me le fait croire ? Dites-moi, ma chère, que vous avez la mort dans l'âme et que vous souffrez le martyre. Voilà mes bras prêts à vous recevoir ; appuyez-y la tête et pleurez. Alors je vous emmènerai peut-être ; mais, en vérité, pas ainsi.

– Partons, partons ! répéta-t-elle encore.

– Non, sur mon âme ! non, pas à présent, non, tant qu'il y a entre nous un mensonge ou un masque. J'aime mieux le malheur que cette gaieté-là. » Elle resta muette, consternée de voir que je ne me trompais pas à ses paroles et que je la devinais malgré ses efforts.

« Pourquoi nous abuser ? continuai-je. Suis-je donc tombé si bas dans votre estime que vous puissiez feindre devant moi ? Ce malheureux et triste voyage, vous y croyez-vous donc condamnée ? Suis-je un tyran, un maître absolu ? suis-je un bourreau qui vous traîne au supplice ? Que craignez-vous donc de ma colère, pour en venir à de pareils détours ? quelle terreur vous fait mentir ainsi ?

– Vous avez tort, répondit-elle ; je vous en prie, pas un mot de plus.

– Pourquoi donc si peu de sincérité ? Si je ne suis pas votre confident, ne puis-je du moins être traité en ami ? si je ne puis savoir d'où viennent vos larmes, ne puis-je du moins les voir couler ? N'avez-vous pas même cette confiance de croire que je respecte vos chagrins ? Qu'ai-je fait pour les ignorer ? ne saurait-on y trouver de remède ?

– Non, disait-elle, vous avez tort. ; vous ferez votre malheur et le mien si vous me pressez davantage. N'est-ce pas assez que nous partions ?

– Et comment voulez-vous que je parte, lorsqu’il suffit de vous regarder pour voir que ce voyage vous répugne, que vous venez à contre-cœur, que vous vous en repentez déjà ? Qu’est-ce donc, grand Dieu ! et que m cachez-vous ? A quoi bon jouer avec les pa roles, quand la pensée est aussi claire qu cette glace que voilà ? Ne serais-je pas le de nier des hommes, d’accepter ainsi sans mu mure ce que vous me donnez avec tant c regret ? Comment cependant le refuserais-je que puis-je faire si vous ne parlez pas ?

– Non, je ne vous suis pas à contre-cœur vous vous trompez ; je vous aime, Octave cessez de me tourmenter ainsi. »

Elle mit tant de douceur dans ces parole que je me jetai à ses genoux. Qui eût résis à son regard et au son divin de sa voix « Mon Dieu ! m’écriai-je, vous m’aimez, Brigitte ? ma chère maîtresse, vous m’aimez ?

– Oui, je vous aime, oui, je vous appa tiens ; faites de moi ce que vous voudrez. vous suivrai ; partons ensemble ; venez, O tave, on nous attend. » Elle serrait ma ma dans les siennes et me donna un baiser s le front. « Oui, il le faut, murmura-t-ell oui, je le veux, jusqu’au dernier soupir.

– *Il le faut ?* » me dis-je à moi-même. me levai. Il ne restait plus sur la table qu’u seule feuille de papier que Brigitte parco rait des yeux. Elle la prit, la retourna, puis la laissa tomber à terre. « Est-ce tout ? demandai-je.

– Oui, c’est tout. »

Lorsque j’avais fait venir les chevaux, ce n’avait pas été avec la pensée que nous partirions en effet. Je ne voulais que faire une tentative ; mais, par la force même des choses, elle était devenue véritable. J’ouvris la porte. « Il le faut ! me disais-je ; il le faut ! répétais-je tout haut. Que veut dire ce mot, Brigitte ? qu’y a-t-il donc que j’ignore ici ? Expliquez-vous, sinon je reste. Pourquoi faut-il que vous m’aimiez ? »

Elle tomba sur le canapé et se tordit les mains de douleur. « Ah ! malheureux, malheureux ! dit-elle, tu ne sauras jamais aimer !

– Eh bien, peut-être, oui, je le crois ; mais, devant Dieu, je sais souffrir. Il faut que vous m’aimiez, n’est-ce pas ? eh bien, il faut aussi me répondre. Quand je devrais vous perdre à jamais, quand ces murs devraient crouler sur ma tête, je ne sortirai pas d’ici que je ne sache quel est ce mystère qui me torture depuis un mois. Vous parlerez, ou je vous quitte. Que je sois un fou, un furieux, que je gâte à plaisir ma vie, que je vous demande ce que peut-

être je devrais feindre de vouloir ignorer, qu'une explication entre nous doive détruire notre bonheur et élever désormais devant moi une barrière insurmontable, que par là je rende impossible ce départ même que j'ai tant souhaité ; quoi qu'il puisse vous en coûter à vous et à moi, vous parlerez, ou je renonce à tout.

– Non, non, je ne parlerai pas !

– Vous parlerez ! Croyez-vous, par hasard, que je sois dupe de vos mensonges ? Quand je vous vois du soir au lendemain plus différente de vous-même que le jour ne l'est de la nuit, croyez-vous donc que je m'y trompe ? Quand vous me donnez pour raison je ne sais quelles lettres qui ne valent pas seulement la peine qu'on les lise, vous imaginez-vous que je me contente du premier prétexte venu, parce qu'il vous plaît de n'en pas chercher d'autre ? Votre visage est-il de plâtre, pour qu'il soit si difficile d'y voir ce qui se passe dans votre cœur ? Quelle opinion avez-vous donc de moi ? Je ne m'abuse pas autant qu'on le pense, et prenez garde qu'à défaut de paroles votre silence ne m'apprenne ce que vous cachez si obstinément.

– Que voulez-vous que je vous cache ?

– Ce que je veux ! vous me le demandez ? est-ce pour me braver en face que vous me faites cette question ? est-ce pour me pousser à bout et vous débarrasser de moi ? Oui, coup sûr, l'orgueil offensé est là, qui attend que j'éclate. Si je m'expliquais franchement, vous auriez à votre service toute l'hypocrisie féminine ; vous attendez que je vous cuse, afin de me répondre qu'une femme comme vous ne descend pas à se justifier. Dans quels regards de fierté dédaigneuse ne tentent pas s'envelopper les plus coupables les plus perfides ! Votre grande arme est le linceul ; ce n'est pas d'hier que je le sais. Vous ne voulez qu'être insultée, vous vous taisez jusqu'à ce qu'on y vienne ; allez, allez, tenez avec mon cœur ; là où bat le vôtre, vous le trouverez ; mais ne luttez pas avec ma tête, elle est plus dure que le fer et elle en dit aussi long que vous !

– Pauvre garçon ! murmura Brigitte, vous ne voulez donc pas partir ?

– Non ! je ne pars qu'avec ma maîtresse, et vous ne l'êtes pas maintenant. J'ai assez lutté, j'ai assez souffert, je me suis assez dévoré le cœur ! Il est temps que le jour se lève j'ai assez vécu dans la nuit. Oui ou non voulez-vous répondre ?

– Non.

– Comme il vous plaira ; j’attendrai. » J’allai m’asseoir à l’autre bout de la chambre, déterminé à ne pas me lever que je n’eusse appris ce que je voulais savoir. Elle paraissait réfléchir et marchait hautement devant moi.

Je la suivais d’un œil avide, et le silence qu’elle gardait augmentait par degrés ma colère. Je ne voulais pas qu’elle s’en aperçût et ne savais quel parti prendre. J’ouvris la fenêtre. « Qu’on dételle les chevaux, criai-je – et qu’on les paye ! je ne partirai pas ce soir.

– Pauvre malheureux ! » dit Brigitte. J’ai refermai tranquillement la fenêtre et me rassis sans avoir l’air d’entendre ; mais je me sentais une telle rage, que je n’y pouvais résister. Ce froid silence, cette force négative, m’exaspéraient au dernier point. J’aurais été réellement trompé et sûr de la trahison d’une femme aimée, que je n’aurais rien éprouvé de pire. Dès que je me fus condamné moi-même à rester encore à Paris, je me dis qu’à tout prix il fallait que Brigitte parlât. Je cherchais en vain dans ma tête un moyen de l’y obliger ; mais, pour le trouver à l’instant même, j’aurais donné tout ce que je possédais. Que faire ? que dire ? Elle était là, tranquille, me regardant avec tristesse. J’entendis dételer les chevaux ; ils s’en allèrent au petit trot, et le bruit de leurs grelots se perdit bientôt dans les rues. Je n’avais qu’à me retourner pour qu’ils revinssent, et il me semblait cependant que leur départ était irrévocable. Je poussai le verrou de la porte ; je ne sais quoi me disait à l’oreille : « Te voilà seul, face à face avec l’être qui doit te donner la vie ou la mort. »

Tandis que, perdu dans mes pensées, je m’efforçais d’inventer un biais qui pût me ramener à la vérité, je me souvins d’un roman de Diderot où une femme, jalouse de son amant, s’avise, pour éclaircir ses doutes, d’un moyen assez singulier. Elle lui dit qu’elle ne l’aime plus et lui annonce qu’elle va le quitter. Le marquis des Arcis (c’est le nom de l’amant) donne dans le piège et avoue que lui-même il est lassé de son amour. Cette scène bizarre, que j’avais lue trop jeune, m’avait frappé comme un tour d’audace, et le souvenir que j’en avais gardé me fit sourire en ce moment. « Qui sait ? me dis-je, si j’en faisais autant, Brigitte s’y tromperait peut-être et m’apprendrait que est son secret. »

D'une colère furieuse je passai tout à coup à des idées de ruse ou de rouerie. Était-il donc si difficile de faire parler une femme malgré elle ? Cette femme était ma maîtresse j'étais bien faible si je n'y parvenais. Je me renversai sur le sofa d'un air libre et indifférent. « Eh bien, ma chère, dis-je gaiement, nous ne sommes donc pas au jour des confidences ? »

Elle me regarda d'un air étonné.

« Eh ! mon Dieu, oui, continuai-je, il faut pourtant qu'un jour ou l'autre nous en venions à nos vérités. Tenez, pour vous donner l'exemple, j'ai quelque envie de commencer ; cela vous rendra confiante, et il n'y a rien de tel que de s'entendre entre amis. »

Sans doute qu'en parlant ainsi mon visage me trahissait ; Brigitte ne semblait pas m'entendre et continuait de se promener.

« Savez-vous bien, lui dis-je, qu'après tout voilà six mois que nous sommes ensemble ? Le genre de vie que nous menons n'a rien qui ressemble à ce dont on peut rire. Vous êtes jeune, je le suis aussi ; s'il arrivait que le tête-à-tête cessât d'être de votre goût, seriez-vous femme à me le dire ? En vérité, si cela était, je vous l'avouerais franchement. Et pourquoi pas ? est-ce un crime d'aimer ? ce ne peut donc pas être un crime de moins aimer, ou de n'aimer plus. Qu'y aurait-il d'étonnant qu'à notre âge on eût besoin de 'changement ? »

Elle s'arrêta. « A notre âge ! dit-elle. Est-ce que c'est à moi que vous vous adressez ? Quelle comédie jouez-vous aussi ? »

Le sang me monta au visage. Je lui saisis la main. « Assieds-toi là, lui dis-je, et écoute-moi.

– A quoi bon ? ce n'est pas vous qui parlez. »

J'étais honteux de ma propre feinte, et j'y renonçai.

« Écoutez-moi ! répétais-je avec force, et venez, je vous en supplie, vous asseoir ici près de moi. Si vous voulez garder le silence faites-moi du moins la grâce de m'entendre

– J'écoute ; qu'avez-vous à me dire ?

– Si on me disait aujourd'hui : « Vous êtes un lâche ! » j'ai vingt-deux ans, et je me suis déjà battu ; ma vie entière, mon cœur se révolteraient. N'aurais-je pas en moi 1 conscience de ce que je suis ? Il faudra pourtant aller sur le pré, il faudrait que me misse vis-à-vis du premier venu, il

faudrait jouer ma vie contre la sienne ; pour quoi ? pour prouver que je ne suis pas lâche ; sans quoi le monde le croirait. Cette seule parole demande cette réponse, toute les fois qu'on l'a prononcée, et n'importe qu – C'est vrai ; où voulez-vous en venir ?

– Les femmes ne se battent pas ; mais telle que la société est faite, il n'y a pour moi aucun être, de tel sexe qu'il soit, qui ne doive, à certains moments de sa vie, fût-elle réglée comme une horloge, solide comme fer, voir tout mis en question. Réfléchissez qui voyez-vous échapper à cette loi ? que qu'une personne peut-être ; mais voyez ce qui en arrive : si c'est un homme, le déshonneur ; si c'est une femme, quoi ? l'oubli. Faut être qui vit de la vie véritable doit par elle-même faire preuve qu'il vit. Il y a donc pour une femme, comme pour un homme, une occasion où elle est attaquée. Si elle est brave, elle se lève, fait acte de présence et se rassure. Un coup d'épée ne prouve rien pour elle. Non-seulement il faut qu'elle se défende, mais qu'elle forge elle-même ses armes. On la soupçonne ; qui ? un indifférent ? elle peut et doit le mépriser. Est-ce son amant, l'aime-t-elle cet amant ? si elle l'aime, C'est là sa vie, elle ne peut pas le mépriser.

– Sa seule réponse est le silence.

– Vous vous trompez ; l'amant qui la soupçonne offense par là sa vie entière, je le sais ; ce qui répond pour elle, n'est-ce pas ? Ce sont ses larmes, sa conduite passée, son évouement et sa patience. Qu'arrivera-t-il si elle se tait ? que son amant la perdra par sa faute et que le temps la justifiera. N'est-ce pas là votre pensée ?

– Peut-être ; le silence avant tout.

– Peut-être, dites-vous ? assurément je vous perdrai si vous ne me répondez pas ; mon parti est pris : je pars seul.

– Eh bien, Octave.

CONFESSION. 27

– Eh bien, m'écriai-je, le temps donc vous justifiera ? Achevez ; à cela du moins dites oui ou non.

– Oui, je l'espère.

– Vous l'espérez ! voilà ce que je vous prie de vous demander sincèrement. C'est la dernière fois sans doute que vous en aurez l'occasion devant moi. Vous me dites que vous m'aimez, et je le crois. Je vous

soupçonne ; votre intention est-elle que je part et que le temps vous justifie ?

– Et de quoi me soupçonnez-vous ?

– Je ne voulais pas vous le dire, car je vois que c'est inutile. Mais, après tout misère pour misère, à votre loisir : j'ai trié autant celle-là. Vous me trompez ; vous m'aimez un autre ; voilà votre secret et le miens

– Qui donc ? demanda-t-elle.

– Smith. »

Elle me posa sa main sur les lèvres et se détourna. Je n'en pus dire davantage ; nous restâmes tous deux pensifs, les yeux fixés à terre

« Écoutez-moi, dit-elle avec effort. J'ai beaucoup souffert, et je prends le ciel à témoin que je donnerais ma vie pour vous. Tant qu'il me restera au monde la plus faible lueur d'espérance, je serai prête à souffrir encore ; mais quand je devrais exciter de nouveau votre colère en vous disant que je suis femme, je le suis pourtant, mon ami. Il ne faut pas aller trop avant ni plus loin que la force humaine. Je ne répondrai jamais là-dessus. Tout ce que je puis en cet instant, c'est de me mettre une dernière fois à genoux et de vous supplier encore de partir. »

Elle s'inclina en disant ces mots. Je me levai.

« Bien insensé, dis-je avec amertume, bien insensé qui, une fois dans sa vie, veut obtenir la vérité d'une femme ! Il n'obtiendra que le mépris, et il le mérite en effet ! La vérité ! celui-là la sait qui corrompt des femmes de chambre ou qui se glisse à leur chevet à l'heure où elles parlent en rêve. Celui-là la sait qui se fait femme lui-même et que sa bassesse initie à tout ce qui s'agite dans l'ombre ! Mais l'homme qui la demande franchement, celui qui buvre une main loyale pour obtenir cette affreuse aumône, ce n'est pas lui qui l'obtiendra jamais ! On se tient en garde avec lui ; pour toute réponse on hausse les épaules, et, si la patience lui échappe, on se lève dans sa vertu comme une vestale outragée, et on laisse tomber de ses lèvres le grand oracle féminin, que le soupçon détruit l'amour et qu'on ne saurait pardonner ce à quoi l'on ne peut répondre. Ah ! juste Dieu, quelle fatigue ! quand donc finira tout cela ?

– Quand vous voudrez, dit-elle d'un ton glacé ; j'en suis aussi lasse que vous.

– A l’instant même ; je vous quitte pour jamais, et que le temps vous justifie donc Le temps ! le temps ! ô froide amante ! souvenez-vous de cet adieu. Le temps ! et ta beauté, et ton amour, et le bonheur, où se ront-ils allés ? Est-ce donc sans regret que tous me perds ainsi ? Ah ! sans doute, le jour ou l’amant jaloux saura qu’il a été injuste, 1 jour où il verra les preuves, il comprendre quel cœur il a blessé, n’est-il pas vrai ? : pleurera sa honte, il n’aura plus ni joie i sommeil ; il ne vivra que pour se souveni qu’il eût pu vivre autrefois heureux. Mai : ce jour-là, sa maîtresse orgueilleuse pâlir peut-être de se voir vengée ; elle se dira « Si je l’avais fait plus tôt ! » Et croyez-moi si elle a aimé, l’orgueil ne la consolera pas.

J’avais voulu parler avec calme, mais je n’étais plus maître de moi : à mon tour je marchais avec agitation. Il y a de certains regards qui sont de vrais coups d’épée, ils se croisent comme le fer ; c’étaient de ceux-là que Brigitte et moi nous échangeions en ce moment. Je la regardais comme un prisonnier regarde la porte d’un cachot. Pour bri ser le sceau qu’elle avait sur les lèvres et pour la forcer à parler, j’aurais exposé ma ’vie et la sienne.

« Où allez-vous ? demanda-t-elle, que voulez-vous que je vous dise ?

– Ce que vous avez dans le cœur ? N’êtes-vous pas assez cruelle de me le faire répéter ainsi ?

– Et vous, et vous, s’écria-t-elle, n’êtes-vous pas plus cruel cent fois ? Ah ! bien insensé, dites-vous, qui veut savoir la vérité ! Folle, puis-je dire à mon tour, qui peut espérer qu’on la croie ! Vous voulez savoir mon secret, et mon secret, c’est que je vous aime. ’Folle que je suis ! vous en cherchez un autre. Cette pâleur qui me vient de vous, vous ’accusez, vous l’interrogez. Folle ! j’ai voulu souffrir en silence, vous consacrer ma résignation ; j’ai voulu vous cacher mes larmes ; vous les épiez comme des témoins d’un crime. Folle ! j’ai voulu traverser les mers, m’exiler de France avec vous, aller mourir, loin de tout ce qui m’a aimée, sur ce cœur qui doute de moi. Folle ! j’ai cru que la vérité avait un regard, un accent, qu’on la devinait, qu’on la respectait ! Ah ! quand j’y pense, les larmes me suffoquent. Pourquoi, s’il en devait être ainsi, m’avoir entraînée à une démarche qui troublera à jamais mon repos ? Ma tête se perd, je ne sais où j’en suis ! »

Elle se pencha en pleurant sur moi. « Folle folle ! » répétait-elle avec une voix déchirante.

« Et qu'est-ce donc ? continua t-elle ; jus qu'à quand persévérerez-vous ? Que puis-je faire à ces soupçons sans cesse renaissants sans cesse altérés ? Il faut, dites-vous, que je me justifie ! De quoi ? de partir, d'aimer, de mourir, de désespérer ? et, si j'affecte une gaieté forcée, cette gaieté même vous offense Je vous sacrifie tout pour partir, et vous n'au rez pas fait une lieue, que vous regardere : en arrière. Partout, toujours, quoi que je fasse, l'injure, la colère ! Ah 1 cher enfant, s vous saviez quel froid mortel, quelle souffrance de voir ainsi la plus simple parole du cœur accueillie par le doute et le sarcasme ! Vous vous priverez par là du seul bonheur qu'il y ait au monde : aimer avec abandon. Vous tuerez dans le cœur de ceux qui vous aiment tout sentiment délicat et élevé ; vous en viendrez à ne plus croire qu'à ce qu'il y a de plus grossier ; il ne vous restera de l'amour que ce qui est visible et se touche du doigt. Vous êtes jeune, Octave, et vous avez encore une longue vie à parcourir ; vous aurez d'autres maîtresses. Oui, comme vous dites, l'orgueil est peu de chose, et ce n'est pas lui qui me consolera ; mais Dieu veuille qu'une larme de vous me paye un jour de celles que vous me faites répandre en ce moment ! »

Elle se leva. « Faut-il donc le dire ? faut-il donc que vous le sachiez, que depuis six mois je ne me suis pas couchée un soir sans me répéter que tout était inutile et que vous ne guéririez jamais ; que je ne me suis pas levée un matin sans me dire qu'il fallait essayer encore ; que vous n'avez pas dit une parole que je ne sentisse que je devais vous quitter, et que vous ne m'avez pas fait une caresse que je ne sentisse que j'aimais mieux mourir ; que jour par jour, minute par minute, toujours entre la crainte et l'espoir, j'ai mille fois tenté de vaincre ou mon amour ou ma douleur ; que, dès que j'ouvrais mon cœur près de vous, vous jetiez un coup d'œil moqueur jusqu'au fond de mes entrailles, et que, dès que je le fermais, il me semblait y sentir un trésor que vous seul pouviez dépenser ? Vous raconterai-je ces faiblesses et tous ces mystères qui semblent puérils à ceux qui ne les respectent pas ? que, lorsque vous me quittiez avec colère, je m'enfermais pour relire vos premières lettres ; qu'il y a une valse chérie que je n'ai jamais jouée en vain lorsque j'éprouvais trop vivement l'impatience de vous voir venir ? Ah ! malheureuse ! que toutes ces larmes ignorées, que toutes ces folies si

douces aux faibles, te coûteront cher ! Pleure maintenant ; ce supplice même, cette douleur n'a servi de rien. »

Je voulus l'interrompre. « Laissez-moi, laissez-moi, dit-elle ; il faut qu'un jour je vous parle aussi. Voyons, pourquoi doutez-vous de moi ? Depuis six mois, de pensée, de coups et d'âme, je n'ai appartenu qu'à vous. De quoi osez-vous me soupçonner ? Voulez-vous partir pour la Suisse ? Je suis prête, vous le voyez. Est-ce un rival que vous croyez avoir ? envoyez-lui une lettre que je signerai et que vous mettrez à la poste. Que faisons-nous, où allons-nous ? prenons un parti. Ne sommes-nous pas toujours ensemble ? Eh bien, pourquoi me quittes-tu ? je ne peux pas être à la fois près et loin de toi. Il faudrait, dis-tu, pouvoir se fier à sa maîtresse, c'est vrai. Ou l'amour est un bien, ou c'est un mal : si c'est un bien, il faut croire en lui ; si c'est un mal, il faut s'en guérir. Tout cela, vois-tu, c'est un jeu que nous jouons ; mais notre cœur et notre vie servent d'enjeu, et c'est horrible ! Veux-tu mourir ? ce sera plus tôt fait. Qui suis-je donc pour qu'on doute de moi ? »

Elle s'arrêta devant la glace.

« Qui suis-je donc ? répétait-elle, qui suis-je donc ? Y pensez-vous ? regardez donc ce visage que j'ai.

« Doubter de toi, s'écria-t-elle en s'adressant à sa propre image ; pauvre tête pâle, on te soupçonne ! pauvres joues maigres, pauvres yeux fatigués, en doute de vous et de vos larmes ! Eh bien, achevez de souffrir ; que ces baisers qui vous ont desséchés vous ferment les paupières ! Descends dans cette terre humide, pauvre corps vacillant qui ne te soutiens plus ! Quand tu y seras, on le croira peut-être, si le doute croit à la mort. O triste spectre ! sur quelle rive veux-tu donc errer et gémir ? quel est ce feu qui te dévore ? Tu fais des projets de voyage, toi qui as un pied dans le tombeau ! Meurs ! Dieu t'en est té-, moin, tu as voulu aimer ! Ah ! quelles richesses, quelles puissances d'amour on a éveillées, dans ton cœur ! Ah ! quel rêve on t'a laissés faire et de quels poisons on t'a tuée ! Quel mal avais-tu fait pour que l'on mît en toi cette fièvre ardente qui te brûle ? Quelle fureurs l'âme donc, cette créature insensée qui t'a poussé du pied dans le cercueil, tandis que ses lèvres te parlent d'amour ? Que deviens-tu donc si tu vis encore ? N'est-il pas temps ? n'en est-ce pas assez ? Quelle preuve de ta

douleur donneras-tu pour qu'on y croie quand toi, toi-même, pauvre preuve vivante pauvre témoin, on ne te croit pas ? A quell > torture veux-tu te soumettre, que tu n'aie pas déjà usée ? Par quels tourments, quel sacrifices, apaiseras-tu l'avid, l'insatiable amour ? Tu ne seras qu'un objet de risée ; tu chercheras en vain une rue déserte où ceux qui passent ne te montrent pas au doigt. Tu perdras toute honte et jusqu'à l'apparence de cette vertu fragile qui t'a été si chère ; et l'homme pour qui tu t'aviliras sera le premier à t'en punir. Il te reprochera de vivre pour lui seul, de braver le monde pour lui, et, tandis que tes propres amis murmureront autour de toi, il cherchera dans leurs regards s'il n'aperçoit pas trop de pitié ; il t'accusera de le tromper si une main serre encore la tienne, et si, dans le désert de ta vie, tu trouves par hasard quelqu'un qui puisse te plaindre en passant. O Dieu ! te souvient-il d'un jour d'été où l'on a posé sur ta tête une couronne de roses blanches ? Était-ce ce front qui la portait ? Ah ! cette main qui l'a suspendue aux murailles de l'oratoire, elle n'est pas tombée en poussière comme elle ! O ma vallée ! ô ma vieille tante, qui dormez maintenant en paix ! ô mes tilleuls, ma petite chèvre blanche, mes braves fermiers qui m'aimiez tant ! vous souvient-il de m'avoir vue heureuse, fière, tranquille et respectée ? Qui donc a jeté sur ma route cet étranger qui veut m'en arracher ? qui donc lui a donné le droit de passer dans le sentier de mon village ? Ah ! malheureuse ! pourquoi t'es-tu retournée le premier jour qu'il t'y a suivie ? pourquoi l'as-tu accueilli comme un frère ? pourquoi as-tu ouvert la porte et lui as-tu tendu la main ? Octave, Octave, pourquoi m'as-tu aimée, si tout devait finir ainsi ! »

Elle était près de défaillir, et je la soutins jusqu'à un fauteuil, où elle tomba la tête sur mon épaule. L'effort terrible qu'elle venait de faire en me parlant si amèrement l'avait brisée. Au lieu d'une maîtresse outragée, je ne trouvai plus tout à coup en elle qu'un enfant plaintif et souffrant. Ses yeux se fermèrent ; je l'entourai de mes bras, et elle resta sans mouvement.

Lorsqu'elle reprit connaissance, elle se plaignit d'une extrême langueur et me pria d'une voix tendre de la laisser pour qu'elle se mît au lit. Elle pouvait à peine marcher ; je la portai jusqu'à l'alcôve et la posai doucement sur son lit. Il n'y avait en elle aucune marque de souffrance : elle se reposait de sa douleur comme d'une fatigue et ne semblait pas s'en souvenir. Sa

nature faible et délicate cédait sans lutter, et, comme elle l'avait dit elle-même, j'avais été plus loin, que sa force. Elle tenait ma main dans la sienne ; je l'embrassai ; nos lèvres encore amantes s'unirent comme à notre insu, et, au sortir d'une scène si cruelle, elle s'endormit sur mon cœur en souriant comme au premier jour.

CHAPITRE VI

Brigitte dormait. Muet, immobile, j'étais assis à son chevet. Comme un laboureur, après un orage, compte les épis d'un champ dévasté, ainsi je commençais à descendre en moi-même et à sonder le mal que j'avais fait.

Je n'y eus pas plutôt pensé que je le jugeai irréparable. Certaines souffrances, par leur excès même, nous avertissent de leur terme, et plus j'éprouvais de honte et de remords, plus je sentis qu'après une telle scène il ne restait qu'à nous dire adieu. Quelque courage que pût avoir Brigitte, elle avait bu jusqu'à la lie la coupe amère de son triste amour ; si je ne voulais la voir mourir, il fallait qu'elle s'en reposât. Il était arrivé souvent qu'elle m'eût fait de cruels reproches, et elle y avait peut-être mis jusqu'alors plus de colère que cette fois ; mais, cette fois, ce qu'elle m'avait dit, ce n'étaient plus de vaines paroles dictées par l'orgueil offensé, c'était la vérité qui, refoulée au fond du cœur, l'avait brisé pour en sortir. La circonstance où nous nous trouvions et mon) refus de partir avec elle rendaient d'ailleurs tout espoir impossible ; elle aurait voulu par-f donner, qu'elle n'en eût pas eu la force. Ce) sommeil même, cette mort passagère d'un être qui ne pouvait plus souffrir, témoignait (assez là-dessus ; ce silence venu tout à coup, cette douceur qu'elle avait montrée en revenant si tristement à la vie, ce pâle visage, et jusqu'à ce baiser, tout me disait que c'en était fait, et, quelque lien qui pût nous unir, que je l'avais rompu pour toujours. De même qu'elle dormait maintenant, il était clair qu'à la première souffrance i qui lui viendrait de moi elle s'endormi rait du sommeil éternel. L'horloge sonna, , et je sentis que l'heure écoulée emportait ma vie avec elle.

Ne voulant appeler personne, j'avais allumé la lampe de Brigitte ; je regardais cette faible lueur, et mes pensées semblaient flotter dans l'ombre comme ses rayons incertains.

Quoi que j'eusse pu dire ou faire, jamais l'idée de perdre Brigitte ne s'était encore présentée à moi. J'avais cent fois voulu la quitter ; mais qui a aimé en ce monde et ne sait pas ce qui en est ? Ce n'était que du désespoir ou des mouvements de colère. Tant que je me savais aimé d'elle, j'étais bien sûr de l'aimer aussi ; l'invincible nécessité venait, pour la première fois, de se lever entre nous deux. Je ressentais comme une langueur sourde, où je ne distinguais rien clairement. J'étais courbé près de l'alcôve, et, quoique j'eusse vu dès le premier instant toute l'étendue de mon malheur, je n'en sentais pas la souffrance. Ce que mon esprit comprenait, mon âme, faible et épouvantée, semblait reculer pour n'en rien voir. « Allons, me disais-je, cela est certain ; je l'ai voulu et je l'ai fait. ; il n'y a pas le moindre doute que nous ne pouvons plus vivre ensemble ; je ne veux pas tuer cette femme, ainsi je n'ai plus qu'à la quitter. Voilà qui est fait, je m'en irai demain. » Et, tout en me parlant ainsi, je ne pensais ni à mes torts, ni au passé, ni à l'avenir, je ne me souvenais ni de Smith ni de quoi que ce soit en ce moment ; je n'aurais pu dire qui m'avait amené là ni ce que j'avais fait depuis une heure. Je regardais les murs de la chambre, et je crois que tout ce qui m'occupait était de chercher pour le lendemain par quelle voiture je m'en irais.

Je demeurai assez longtemps dans cet état de calme étrange. Comme un homme frappé d'un coup de poignard ne sent d'abord que le froid du fer ; il fait encore quelques pas sur sa route, et, stupéfait, les yeux égarés, il se demande ce qui lui arrive. Mais peu à peu le sang vient goutte à goutte, la plaie s'entr'ouvre et le laisse couler ; la terre se teint d'une pourpre noire, la mort arrive ; l'homme, à son approche, frissonne d'horreur et tombe foudroyé. Ainsi, tranquille en apparence, j'écoutais venir le malheur ; je me répétais à voix basse ce que Brigitte m'avait dit, et je disposais autour d'elle tout ce que je savais l'habitude qu'on lui préparait pour la nuit ; puis je la regardais, puis j'allais à la fenêtre et j'y restais le front collé aux vitres devant un grand ciel sombre et lourd, puis je retenais près du lit. Partir demain, c'était ma seule pensée, et peu à peu ce mot de *partir* me devenait

intelligible : « Ah Dieu ! m'écriaie tout à coup, ma pauvre maîtresse, je vous perds, et je n'ai pas su vous aimer ! »

Je tressaillis à ces paroles, comme si c'eût été un autre que moi qui les eût prononcées ; elles retentirent dans tout mon être, comme dans une harpe tendue un coup de vent qui va la briser. En un instant deux ans de souffrances me traversèrent le cœur, et après elles, comme leur conséquence et leur dernière expression, le présent me saisit. Comment rendrai-je une pareille douleur ? Par un seul mot peut-être, pour ceux qui ont aimé. J'avais pris la main de Brigitte, et, rêvant sans doute dans son sommeil, elle avait prononcé mon nom.

Je me levai et marchai dans la chambre ; un torrent de larmes coulait de mes yeux. J'étendais les bras comme pour ressaisir tout ce passé qui m'échappait. « Est-ce possible ? répétais-je ; quoi ! je vous perds ? je ne puis aimer que vous. Quoi ! vous partez ? C'en est fait pour toujours ? Quoi ! vous, ma viei mon adorée maîtresse, vous me fuyez, je ne vous verrai plus ? Jamais, jamais ! » disais-j tout haut ; et, m'adressant à Brigitte endormie, comme si elle eût pu m'entendre : « Jamais jamais, n'y comptez pas ; jamais je n'y consen tirai ! Et qu'est-ce donc ? pourquoi tant d'orgueil ? N'y a-t-il plus aucun moyen de réparer l'offense que je vous ai faite ? Je vous en priei cherchons ensemble. Ne m'avez-vous pas pardonné mille fois ? Mais vous m'aimez, vous ne pourrez partir, et le courage vous manquera Que voulez-vous que nous fassions ensuite ?

Une démente horrible, effrayante, s'em-mpara de moi subitement : j'allais et venais parlant au hasard, cherchant sur les meubles quelque instrument de mort. Je tombai enflr à genoux et je me frappai la tête sur le lit Brigitte fit un mouvement, et je m'arrêta : aussitôt.

« Si je l'éveillais ! me dis-je en frissonnant. Que fais-tu donc, pauvre insensé ? Laisse-la dormir jusqu'au jour ; tu as encore une nuit à la voir. »

Je repris ma place ; j'avais une telle frayeur que Brigitte fût éveillée, que j'osais à peine respirer. Mon cœur semblait s'être arrêté en même temps que mes larmes. Je demeurai glacé d'un froid qui me faisait trembler, et, comme pour me forcer au silence : « Regarde-la, me disais-je, regarde-la, cela t'est permis encore. »

Je parvins enfin à me calmer, et je sentis des larmes plus douces couler lentement sur mes joues. A la fureur que j'avais ressentie succédait l'attendrissement. Il me sembla qu'un cri plaintif déchirait les airs ; je me penchai sur le chevet et je me mis à regarder Brigitte, comme si, pour la première fois, mon bon ange m'eût dit de graver dans mon âme l'empreinte de ses traits chéris !

Qu'elle était pâle ! Ses longues paupières, entourées d'un cercle bleuâtre, brillaient encore, humides de larmes ; sa taille, autrefois si légère, était courbée comme sous un fardeau ; sa joue, amaigrie et plombée, reposait dans sa main fluette, sur son bras faible et chancelant ; son front semblait porter l'empreinte de ce diadème d'épines sanglantes dont se couronne la résignation. Je me souvins de la chaumière. Qu'elle était jeune, il y avait six mois ! qu'elle était gaie, libre, insouciant ! Qu'avais-je fait de tout cela ? Il me semblait qu'une voix inconnue me répétait une vieille romance que depuis longtemps j'avais oubliée :

Altra volta gieri biele,
Blanch' e rossa com' un' flore,
Ma ora no. Non son piu biele,
Consumatis dal* amore.

C'était l'ancienne romance de ma première maîtresse, et ce patois mélancolique me paraissait clair pour la première fois. Je le répétais comme si je n'eusse fait jusque-là que le conserver dans ma mémoire sans le comprendre. Pourquoi l'avais-je appris et pourquoi m'en souvenais-je ? Elle était là, ma fleur fanée, prête à mourir, consumée par l'amour.

« Regarde-la, me dis-je en Sanglotant ; re garde-la ! Pense à ceux qui se plaignent que leurs maîtresses ne les aiment pas ; la tienne t'aime, elle t'a appartenu ; et tu ia perds, e n'as pas su l'aimer. »

Mais la douleur était trop forte : je me levai ! et marchai de nouveau. « Oui, continuai-je, regarde-la ; pense à ceux que l'ennui dévore et qui s'en vont traîner au loin une douleur qui n'est point partagée. Les maux que tu souffres, on en a souffert, et rien en toi n'est resté solitaire. Pense à ceux qui vivent sans mère, sans parents, sans chien, sans amis ; à ceux qui cherchent et ne trouvent pas, à ceux qui pleurent et qu'on en raille, à ceux qui aiment et qu'on méprise, à ceux qui meurent et sont oubliés. Devant toi, là, dans

cette alcôve, repose un être que la nature avait peut-être formé pour toi. Depuis les sphères les plus élevées de l'intelligence jusqu'aux mystères les plus impénétrables de la matière et de la forme, cette âme et ce corps sont tes frères ; depuis six mois ta bouche n'a pas parlé, ton cœur n'a pas battu une fois, qu'un mot, un battement de cœur ne t'aient répondu ; et cette femme que Dieu t'envoyait comme il envoie la rosée à l'herbe, elle n'aura fait que glisser sur ton cœur. Cette créature qui, à la face du ciel, était venue les bras ouverts pour te donner sa vie et son âme, elle se sera évanouie comme une ombre, et il n'en restera pas seulement le vestige d'une apparence. Pendant que tes lèvres touchaient les siennes, pendant que tes bras entouraient son cou. pendant que les anges de l'éternel amour vous enlaçaient comme un seul être des liens de sang de la volupté, vous étiez plus loin l'un de l'autre que deux exilés aux deux bouts de la terre, séparés par le monde entier. Regarde la, et surtout fais silence. Tu as encore une nuit à la voir si tes sanglots ne l'éveillent pas.

Peu à peu ma tête s'exaltait et des idées de plus en plus sombres me remuaient et m'épouvantaient, une puissance irrésistible m'entraînait à descendre en moi.

Faire le mal ! tel était donc le rôle que la Providence m'avait imposé ! Moi, faire le mal ! moi à qui ma conscience, au milieu de mes fureurs mêmes, disait pourtant que j'étais bon ! moi qu'une destinée impitoyable entraînait sans cesse plus avant dans un abîme et à qui en même temps une horreur secrète montrait sans cesse la profondeur de cet abîme où je tombais ! moi qui partout malgré tout, eussé-je commis un crime et versé le sang de ces mains que voilà, me serais encore répété que mon cœur n'était pas coupable, que je me trompais, que ce n'était pas moi qui agissais ainsi, mais mon destin, mon mauvais génie, je ne sais quel être qui habitait le mien, mais qui n'y était pas né ! moi, faire le mal ! Depuis six mois j'avais accompli cette tâche : pas une journée ne s'était passée que je n'eusse travaillé à cette œuvre impie, et j'en avais en ce moment même la preuve devant les yeux. L'homme qui avait aimé Brigitte, qui l'avait offensée, puis insultée, puis délaissée, quittée pour la reprendre, remplie de craintes, assiégée de soupçons, jetée enfin sur ce lit de douleur où je la voyais étendue, c'était moi ! Je me frappais le cœur, et en la voyant je n'y pouvais

pas croire. Je contemplais Brigitte ; je la touchais comme pour m'assurer que je n'étais pas trompé par un songe. Mon pauvre visage, que j'apercevais dans la glace, me regardait avec étonnement. Qu'était-ce donc que cette créature qui m'apparaissait sous mes traits ? qu'était-ce donc que cet homme sans pitié qui blasphémait avec ma bouche et torturait avec mes mains ? Était-ce lui que ma mère appelait Octave ? était-ce lui qu'autrefois, à quinze ans, parmi les bois et les prairies, j'avais vu dans les claires fontaines où je me penchais avec un cœur pur comme le cristal de leurs eaux ?

Je fermais les yeux et je pensais aux jours de mon enfance. Comme un rayon de soleil qui traverse un nuage, mille souvenirs me traversaient le cœur. « Non me disais-je, je n'ai pas fait cela. Tout ce qui m'entoure dans cette chambre n'est qu'un rêve impossible. » Je me rappelais le temps où j'ignorais, où je sentais mon cœur s'ouvrir à mes premiers pas dans la vie. Je me souvenais d'un vieux mendiant qui s'asseyait sur un banc de pierre devant la porte d'une ferme, et à qui on m'envoyait quelquefois porter, le matin, après le déjeuner, les restes de notre repas. Je le voyais, tendant ses mains ridées, faible, courbé, me bénir en souriant. Je sentais le vent du matin glisser sur mes tempes, je ne sais quoi de frais comme la rosée qui tombait du ciel dans mon âme. Puis tout à coup je rouvrais les yeux, et je retrouvais, à la lueur de la lampe, la réalité étendue devant moi.

« Et tu ne te crois pas coupable ? me demandai-je avec horreur. O apprenti corrompu d'hier ! parce que tu pleures, tu te crois innocent ? ce que tu prends pour le témoignage de ta conscience, ce n'est peut-être que du remords ; et quel meurtrier n'en éprouve pas ? Si ta vertu te crie qu'elle souffre, qui te dit que ce n'est pas parce qu'elle se sent mourir ? O misérable ! ces voix lointaines que tu entends gémir dans ton cœur, tu crois que ce sont des sanglots ; ce n'est peut-être que le cri de la mouette, l'oiseau funèbre des tempêtes, que le naufrage appelle à lui. Qui t'a jamais raconté l'enfance de ceux qui meurent couverts de sang ? Ils ont aussi été bons à leurs jours ; ils posent aussi leurs mains sur leur visage pour s'en souvenir quelquefois. Tu fais le mal et tu te repens ? Néron aussi, quand il tua sa mère. Qui donc t'a dit que les pleurs nous lavaient ?

« Et quand bien même il en serait ainsi, quand il serait vrai qu'une part de ton âme n'appartiendra jamais au mal, que feras-tu de l'autre qui lui appartient ? Tu palperas de ta main gauche les plaies qu'ouvrira ta main droite ; tu feras un suaire de ta vertu pour y ensevelir tes crimes ; tu frapperas, et comme Brutus, tu graveras sur ton épée les bavardages de Platon ! A l'être qui t'ouvrira ses bras tu plongeras au fond du cœur cette arme ampoulée et déjà repentante ; tu conduiras au cimetière les restes de tes passions, et tu effeuilleras sur leur tombe la fleur stérile de ta pitié ; tu diras à ceux qui te verront : « Que voulez-vous ? on m'a ap« pris à tuer, et remarquez que j'en pleure < encore et que Dieu m'avait fait meilleur. » Tu parleras de ta jeunesse, tu te persuaderas toi-même que le ciel doit te pardonner, que tes malheurs sont involontaires, et tu harangueras tes nuits d'insomnie pour qu'elles te laissent un peu de repos.

« Mais qui sait ? tues jeune encore. Plus tu te fieras à ton cœur, plus ton orgueil t'égarera. Te voilà aujourd'hui devant la première ruine que tu vas laisser sur ta route. Que Brigitte meure demain, tu pleureras sur son cercueil ; où iras-tu en la quittant ? Tu partiras pour trois mois peut-être, et tu feras un voyage en Italie ; tu t'envelopperas dans ton manteau comme un Anglais travaillé du spleen, et tu te diras quelque beau matin, au fond d'une auberge, après boire, que tes remords sont apaisés et qu'il est temps d'oublier pour revivre. Toi qui commences à pleurer trop tard, prends garde de ne plus pleurer un jour. Qui sait ? qu'on vienne à te railler sur ces douleurs que tu crois senties ; qu'un jour, au bal, une belle femme sourie de pitié quand on lui contera que tu te souviens d'une maîtresse morte ; n'en pourrais-tu pas tirer quelque gloire et t'enorgueillir tout à coup de ce qui te navre aujourd'hui ? Quand le présent, qui te fait frissonner et que tu n'oses regarder en face, sera devenu le passé, une vieille histoire, un souvenir confus, ne pourrais-tu par hasard te renverser quelque soir sur ta chaise, dans un souper de débauchés, et raconter, le sourire sur les lèvres, ce que tu as vu les larmes aux yeux ? c'est ainsi qu'on boit toute honte, c'est ainsi qu'on marche ici-bas. Tu as commencé par être bon, tu deviens faible, et tu seras méchant.

« Mon pauvre ami, me dis-je du fond du cœur, j'ai un conseil à te donner : c'est que je crois qu'il te faut mourir. Pendant que tu es bon à cette

heure, profite-en pour n'être plus méchant ; pendant qu'une femme que tu aimes est là, mourante, sur ce lit, et que tu sens l'horreur de toi-même, étends la main sur sa poitrine ; elle vit encore, c'est assez ; ferme les yeux et ne les rouvre plus ; n'assiste pas à ses funérailles, de peur que demain tu n'en sois consolé ; donne-toi un coup de poignard pendant que le cœur que tu portes aime encore le Dieu qui l'a fait. Est-ce ta jeunesse qui t'arrête ? et ce que tu veux épargner, est-ce la couleur de tes cheveux ? Ne les laisse jamais blanchir s'ils ne sont pas blancs cette nuit.

« Et aussi bien, que veux-tu faire au monde ? Si tu sors, où vas-tu ? Qu'espères-tu si tu restes ? Ah ! n'est-ce pas qu'en regardant cette femme il te semble avoir dans le cœur tout un trésor encore enfoui ? N'est-ce pas que ce que tu perds, c'est moins ce qui a été que ce qui aurait pu être, et que le pire des adieux est de sentir qu'on n'a pas tout dit ? Que ne parlais-tu il y a une heure ? Quand cette aiguille était à cette place, tu pouvais encore être heureux. Si tu souffrais, que n'ouvrais-tu ton âme ? si tu aimais, que ne le disais-tu ? Te voilà comme l'enfouisseur mourant de faim sur son trésor ; tu as fermé ta porte, avare ; tu te débats derrière tes verrous. Secoue-les donc, ils sont solides ; c'est ta main qui les a forgés. O insensé ! qui as désiré et qui as possédé ton désir, tu n'avais pas pensé à Dieu ! Tu jouais avec le bonheur comme un enfant avec un hochet, et tu ne réfléchissais pas combien c'était rare et fragile, ce que tu tenais dans tes mains ; tu le dédaignais, tu en souriais et tu remettais d'en jouir, et tu ne comptais pas les prières que ton bon ange faisait pendant ce temps-là pour te conserver cette ombre d'un jour ! Ah ! s'il en est un dans les cieux qui ait jamais veillé sur toi, que devient-il en ce moment ? Il est assis devant un orgue ; ses ailes sont à demi ouvertes, ses mains étendues sur le clavier d'ivoire ; il commence un hymne éternel : l'hymne d'amour et d'immortel oubli. Mais ses genoux chancellent, ses ailes tombent, sa tête s'incline comme un roseau brisé ; l'ange de la mort lui a touché l'épaule, il disparaît dans l'immensité !

« Et toi, c'est à vingt-deux ans que tu restes seul sur la terre, quand un amour noble et élevé, quand la force de la jeunesse, allaient peut-être faire de toi quelque chose ! Lorsque après de si longs ennuis, des chagrins si cuisants, tant d'irrésolutions, une jeunesse si dissipée, tu pouvais voir se

lever sur toi un jour tranquille et pur ; lorsque ta vie, consacrée à un être adoré, pouvait se remplir d'une sève nouvelle, c'est en ce moment que tout s'abîme et s'évanouit devant toi ! Te voilà, non plus avec des désirs vagues, mais avec des regrets réels ; non plus le cœur vide, mais dépeuplé ! Et tu hésites ? Qu'attends-tu ? Puisqu'elle ne veut plus de ta vie, que ta vie ne compte plus pour rien ! Puisqu'elle te quitte, quitte-toi aussi. Que ceux qui ont aimé ta jeunesse pleurent sur toi ! ils ne sont pas nombreux. Qui a été muet près de Brigitte doit rester muet pour toujours ! Que celui qui a passé sur son cœur en garde du moins la trace intacte ! Ah ! Dieu ! si tu veux vivre encore, ne faudrait-il pas l'effacer ?' Quel autre parti te resterait-il, pour conserver ton souffle misérable, que d'achever de le corrompre ? Oui, maintenant ta vie est à ce prix. Il te faudrait, pour la supporter, non-seulement oublier l'amour, mais désapprendre qu'il existe ; non-seulement renier ce qui a été bon en toi, mais tuer ce qui peut l'être encore ; car que ferais-tu si tu t'en souvenais ? Tu ne ferais pas un pas sur terre, tu ne rirais pas, tu ne pleurerais pas, tu ne donnerais pas l'aumône à un pauvre, tu ne pourrais pas être bon un quart d'heure, sans que ton sang, reflué au cœur, ne te criât que Dieu t'avait fait bon pour que Brigitte fût heureuse. Tes moindres actions retentiraient en toi, et, comme des échos sonores, y feraient gémir tes malheurs ; tout ce qui remuerait ton âme y éveillerait un regret, et l'espérance, ce messenger céleste, ce saint ami qui nous invite à vivre, se changerait lui-même pour toi en un fantôme inexorable et deviendrait frère jumeau du passé ; tous tes essais de saisir quelque chose ne seraient qu'un long repentir. Quand l'homicide marche dans-l'ombre, il tient ses mains serrées sur sa poitrine, de peur de rien toucher et que. les murs ne l'accusent. C'est ainsi qu'il te faudrait faire ; choisis de ton âme ou de ton. corps : il te faut tuer l'un des deux. Le souvenir du bien t'envoie au mal, fais de toi un cadavre si tu ne veux être ton propre spectre. O enfant, enfant ! meurs honnête ! qu'on puisse pleurer sur ton tombeau ! »

Je me jetai sur le pied du lit, plein d'un si affreux désespoir, que ma raison m'abandonnait et que je ne savais plus où j'étais ni ce que je faisais. Brigitte poussa un soupir, et, écartant le drap qui la couvrait, comme oppressée d'un poids importun, découvrit son sein blanc et nu.

A cette vue, tous mes sens s'émurent. Était-ce de douleur ou de désir ? je n'en sais rien. Une pensée horrible m'avait fait frémir tout à coup. « Eh quoi me dis-je, laisser cela à un autre ! mourir, descendre dans la terre, tandis que cette blanche poitrine respirera l'air du firmament ? Dieu juste ! une autre main que la mienne sur cette peau fine et transparente ! une autre bouche sur ces lèvres et un autre amour dans ce cœur ! un autre homme ici à ce chevet ! Brigitte heureuse, vivante, adorée, et moi dans le coin d'un cimetière, tombant en poussière au fond d'une fosse ! Combien de temps pour qu'elle m'oublie si je n'existe plus demain ? combien de larmes ? aucune, peut-être ! Pas un ami, personne qui l'approche, qui ne lui dise que ma mort est un bien, qui ne s'empresse de l'en consoler, qui ne la conjure de n'y plus songer ! Si elle pleure, on voudra la distraire ; si un souvenir la frappe, on l'écartera ; si son amour me survit en elle, on l'en guérira comme d'un empoisonnement ; et elle-même, qui le premier jour dira peut-être qu'elle veut me suivre, se détournera dans un mois pour ne pas voir de loin le saule pleureur qu'on aura planté sur ma tombe ! Comment en serait-il autrement ? Qui regrette-t-on quand on est si belle ? Elle voudrait mourir de chagrin, que ce beau sein lui dirait qu'il veut vivre et qu'un miroir le lui persuaderait ; et le jour où les larmes taries feront place au premier sourire, qui ne la félicitera pas, convalescente de sa douleur ? Lorsque après huit jours de silence elle commencera à souffrir qu'on prononce mon nom devant elle, puis qu'elle en parlera elle-même en regardant languissamment, comme pour dire : « Consolez-moi ; » puis peu à peu qu'elle en sera venue, non plus à éviter mon souvenir, mais à n'en plus parler, et qu'elle ouvrira ses fenêtres, par les beaux matins de printemps, quand les oiseaux chantent dans la rosée ; quand elle deviendra rêveuse et qu'elle dira : « J'ai aimé !..... » qui sera là, à côté d'elle ? qui posera lui répondre qu'il faut aimer encore ? Ah ! alors je n'y serai plus ! Tu l'écouteras infidèle ; tu te pencheras, en rougissant comme une rose qui va s'épanouir, et ta beauté et ta jeunesse te monteront au front. Tout en disant que ton cœur est fermé, tu en laisseras sortir cette fraîche auréole dont chaque rayon appelle un baiser. Qu'elle ! veulent bien qu'on les aime, celles qui disent qu'elles n'aiment plus ! Et quoi d'étonnant ? Tu es une femme ; ce corps, cette gorge d'albâtre, tu sais ce qu'ils valent, on te l'a dit ; quand tu les caches sous ta robe, tu ne

crois pas, comme les vierges, que tout 1 monde te ressemble, et tu sais le prix de t ; pudeur. Comment la femme qui a été vantée peut-elle se résoudre à ne l'être plus ? se croit-elle vivante si elle reste à l'ombre et s'il y a silence autour de sa beauté ? Sa beauté même, c'est l'éloge et le regard de son amant. Non, non, il n'en faut pas douter, qui a aimé ne vit plus sans amour ; qui apprend une mort se rattache à la vie. Brigitte m'aime, et en mourrait peut-être ; j me tuerai, et un autre l'aura.

« Un autre, un autre ! répétais-je en m'inclinant, appuyé sur le lit, et mon front effleurait son épaule. N'est-elle pas veuve ? pensai-je ; n'a-t-elle pas déjà vu la mort ? ces petites mains délicates n'ont-elles pas soigné et enseveli ? Ses larmes savent combien elles durent, et les secondes durent moins. Ah ! Dieu me préserve ! pendant qu'elle dort, à quoi tient-il que je ne la tue ? Si je l'éveillais maintenant et si je lui disais que son heure est venue et que nous allons mourir dans un dernier baiser, elle accepterait. Que m'importe ? est-il donc sûr que tout ne finisse pas là ? »

J'avais trouvé un couteau sur la table et je le tenais dans ma main.

« Peur, lâcheté, superstition ! qu'en savent-ils ceux qui le disent ? C'est pour le peuple et les ignorants qu'on nous parle d'une autre vie, mais qui y croit au fond du cœur ? Quel gardien de nos cimetières a vu un mort quitter son tombeau et aller frapper chez le prêtre ? C'est autrefois qu'on voyait des fantômes ; la police les interdit à nos villes civilisées, et il n'y crie plus du sein de la terre que des vivants enterrés à la hâte. Qui eût rendu la mort muette, si elle avait jamais parlé ? Est-ce parce que les processions n'ont plus le droit d'encombrer nos rues que l'esprit céleste se laisse oublier ? Mourir, voilà la fin, le but. Dieu l'a posé, les hommes le discutent, mais, chacun porte écrit au front : « Fais ce que tu veux, tu mourras. » Qu'en dirait-on, si je tuais Brigitte ? ni elle ni moi n'en entendrions rien. Il y aurait demain dans un journal qu'Octave de T*** a tué sa maîtresse, et après demain on n'en parlerait plus. Qui nous suivrait au dernier cortège ? Personne qui, en rentrant chez soi, ne déjeunerait tranquillement ; et nous, étendus côte à côte dans les entrailles de cette fange d'un jour, le monde pourrait marcher sur nous sans que le bruit des pas nous éveillât. N'est-il pas vrai, ma bien-aimée, n'est-il pas vrai que nous y serions bien ? C'est un lit moelleux que la terre ; aucune souffrance ne nous y atteindrait ; on ne

jaserait pas, dans les tombes voisines, de notre union devant Dieu ; nos ossements s'embrasseraient en paix et sans orgueil : la mort est consolatrice, et ce qu'elle noue ne se délie pas. Pourquoi le néant t'effrayerait-il, pauvre corps qui lui es promis ? Chaque heure qui sonne t'y entraîne, chaque pas que tu fais brise l'échelon où tu viens de t'appuyer ; tu ne te nourris que de morts ; l'air du ciel te pèse et t'écrase, la terre que tu foules te tire à elle par la plante des pieds. Descends, descends ! pourquoi tant d'épouvante ? Est-ce un mot qui te fait horreur ? Dis seulement : « Nous ne vivrons plus. » N'est-ce pas là une grande fatigue dont il est doux de se reposer ? Comment se fait-il qu'on hésite, s'il n'y a que la différence d'un peu plus tôt à un peu plus tard ? La matière est impérissable, et les physiciens, nous dit-on, tourmentent à l'infini le plus petit grain de poussière sans pouvoir jamais l'anéantir. Si la matière est la propriété du hasard, quel mal fait-elle en changeant de torture, puisqu'elle ne peut changer de maître ? Qu'importe à Dieu la forme que j'ai reçue et quelle livrée porte ma douleur : La souffrance vit dans mon crâne ; elle m'appartient, je la tue ; mais l'ossement ne m'appartient pas, et je le rends à qui me l'a prêté : qu'un poète en fasse une coupe où il boira son vin nouveau ! Quel reproche puis-je encourir, et ce reproche, qui me le ferait ? quel juge inflexible viendra me dire que j'ai mésusé ? Qu'en sait-il, était-il en moi ? Si chaque créature a sa tâche à remplir, et si c'est un crime de la secouer, quels grands coupables sont donc les enfants qui meurent sur le sein de la nourrice ? pourquoi ceux-là sont-ils épargnés ? Des comptes rendus après la mort, à qui servirait la leçon ? Il faudrait bien que le ciel fût désert pour que l'homme fût puni d'avoir vécu, car c'est assez qu'il ait à vivre, et je ne sais qui l'a demandé, sinon Voltaire au lit de mort ; digne et dernier cri d'impuis- ; sance d'un vieil athée désespéré. A quoi bon ? pourquoi tant de luttes ? qui donc est là-haut qui regarde et qui se plaît à tant d'agonies ? qui donc s'égaye et se désœuvre à ce spectacle d'une création toujours naissante et toujours moribonde ? à voir bâtir, et l'herbe pousse ; à voir planter, et la foudre tombe ; à voir marcher, et la mort crie : « Holàà » à voir pleurer, et les larmes sèchent ; à voir aimer, et le visage se ride ; à voir prier, se prosterner, supplier et tendre les bras, et les moissons n'en ont pas un brin de froment de plus ! Qui est-ce donc qui a tant fait pour

le plaisir de savoir tout seul que ce qu'il a fait ce n'est rien ? La terre se meurt ; Herschell dit que c'est de froid : qui donc tient dans sa main cette goutte de vapeurs condensées et la regarde s'y dessécher, comme un pêcheur un peu d'eau de mer, pour en avoir un grain de sel ? Cette grande loi d'attraction qui suspend le monde à sa place, l'use et le ronge dans un désir sans fin ; chaque planète charrie ses misères en gémissant sur son essieu ; elles s'appellent d'un bout du ciel à l'autre, et, inquiètes du repos, cherchent qui s'arrêtera la première. Dieu les retient ; elles accomplissent assidûment et éternellement leur labeur vide et inutile ; elles tournent, elles souffrent, elles brûlent, elles s'éteignent et s'allument, elles descendent et remontent, elles se suivent et s'évitent, elles s'enlacent comme des anneaux ; elles portent à leur surface des milliers d'êtres renouvelés sans cesse ; ces êtres s'agitent, se croisent aussi, se serrent une heure les uns contre les autres, puis tombent, et d'autres se lèvent ; là où la vie manque, elle accourt ; là où l'air sent le vide, il se précipite ; pas un désordre, tout est réglé, marqué, écrit en lignes d'or et en paraboles de feu, tout marche au son de la musique céleste sur des sentiers impitoyables et pour toujours ; et tout cela n'est rien ! Et nous, pauvres rêves sans nom, pâles et douloureuses apparences, imperceptibles éphémères, nous qu'on anime d'un souffle d'une seconde pour que la mort puisse exister, nous nous épuisons de fatigue pour nous prouver que nous jouons un rôle et que je ne sais quoi s'aperçoit de nous. Nous hésitons à nous tirer sur la poitrine un petit instrument de fer et à nous faire sauter la tête avec un haussement d'épaules ; il semble que si nous nous tuons le chaos va se rétablir ; nous avons écrit et rédigé les lois divines et humaines, et nous avons peur de nos catéchismes ; nous souffrons trente ans sans murmurer, et nous croyons que nous luttons ; enfin la souffrance est la plus forte, nous envoyons une pincée de poudre dans le sanctuaire de l'intelligence, et il pousse une fleur sur notre tombeau »

Comme j'achevais ces paroles, j'avais approché le couteau que je tenais de la poitrine de Brigitte. Je n'étais plus maître de moi, et je ne sais, dans mon délire, ce qui en serait arrivé ; je rejetai le drap pour découvrir le cœur, et j'aperçus entre les deux seins blancs un petit crucifix d'ébène.

Je reculai, frappé de crainte ; ma main s'ouvrit et l'arme tomba. C'était la tante de Brigitte qui lui avait, au lit de mort, donné ce petit crucifix. Je ne me souvenais pourtant pas de le lui avoir jamais vu ; sans doute, au moment de partir, elle l'avait suspendu à son cou, comme une relique préservatrice des dangers du voyage. Je joignis les mains tout à coup et me sentis fléchir vers la terre. « Seigneur mon Dieu, dis-je en tremblant, Seigneur mon Dieu, vous étiez là ! »

Que ceux qui ne croient pas au Christ lisent cette page ; je n'y croyais pas non plus. Ni enfant, ni au collège, ni homme, je n'avais hanté les églises ; ma religion, si j'en avais une, n'avait ni rite ni symbole, et je ne croyais qu'à un Dieu sans forme, sans culte et sans révélation. Empoisonné, dès l'adolescence, de tous les écrits du dernier siècle, j'y avais sucé de bonne heure le lait stérile de l'impiété. L'orgueil humain, ce dieu de l'égoïste, fermait ma bouche à la prière, tandis que mon âme effrayée se réfugiait dans l'espoir du néant. J'étais comme ivre et insensé quand je vis le Christ sur le sein de Brigitte ; mais, bien que n'y croyant pas moi-même, je reculai, sachant qu'elle y croyait. Ce ne fut pas une terreur vaine, qui en ce moment m'arrêta la main. Qui me voyait ? J'étais seul, la nuit. S'agissait-il des préjugés du monde ? qui m'empêchait d'écarter de mes yeux ce petit morceau de bois noir ? Je pouvais le jeter dans les cendres, et ce fut mon arme que j'y jetai. Ah ! que je le sentis jusqu'à l'âme, et que je le sens maintenant encore ! [quels misérables sont les hommes qui ont jamais fait une raillerie de ce qui peut sauver un être ! Qu'importent le nom, la forme, la croyance ? tout ce qui est bon n'est-il pas sacré ? Comment ose-t-on toucher à Dieu ?

Comme à un regard du soleil la neige descend des montagnes, et du glacier qui menaçait le ciel fait un ruisseau dans la vallée, ainsi descendait dans mon cœur une source qui s'épenchait. Le repentir est un pur encens ; il s'exhalait de toute ma souffrance. Quoique j'eusse presque commis un crime, dès que ma main fut désarmée, je sentis mon cœur innocent. Un seul instant m'avait rendu le calme, la force et la raison ; je m'avançai de nouveau vers l'alcôve ; je m'inclinai sur mon idole et je baisai son crucifix.

« Dors en paix, lui dis-je, Dieu veille sur toi ! Pendant qu'un rêve te faisait sourire, tu viens d'échapper au plus grand danger que tu aies couru

de ta vie. Mais la main qui t'a menacée ne fera de mal à personne ; j'en jure par ton Christ lui-même, je ne tuerai ni toi ni moi ! Je suis un fou, un insensé, un enfant qui s'est cru un homme. Dieu soit loué ! tu es jeune et vivante, et tu es belle, et tu m'oublieras. Tu guériras du mal que je t'ai fait, si tu peux le pardonner. Dors en paix jusqu'au jour, Brigitte, et décide alors de notre destin ; quel que soit l'arrêt que tu prononces, je m'y soumettrai sans murmure. Et toi, Jésus, qui l'as sauvée, pardonne-moi, ne le lui dis pas. Je suis né dans un siècle impie, et j'ai beaucoup à expier. Pauvre fils de Dieu qu'on oublie, on ne m'a pas appris à t'aimer, Je ne t'ai jamais cherché dans les temples ; mais, grâce au ciel, là où je te trouve, je n'ai pas encore appris à ne pas trembler. Une fois avant de mourir je t'aurai du moins baisé de mes lèvres sur un cœur qui est plein de toi. Protège-le tant qu'il respirera ; restes-y, sainte sauvegarde ; souviens-toi qu'un infortuné n'a pas osé mourir de sa douleur en te voyant cloué sur ta croix ; impie, tu l'as sauvé du mal ; s'il avait cru, tu l'aurais consolé. Pardonne à ceux qui l'ont fait incrédule, puisque tu l'as fait repentant ; pardonne à tous ceux qui blasphèment ! ils ne t'ont jamais vu, sans doute, lorsqu'ils étaient au désespoir ! Les joies humaines sont railleuses, elles dédaignent sans pitié ; ô Christ ! les heureux de ce monde pensent n'avoir jamais besoin de toi ! pardonne : quand leur orgueil t'outrage, leurs larmes les baptisent tôt ou tard ; plains-les de se croire à l'abri des tempêtes et d'avoir besoin, pour venir à toi, des leçons sévères du malheur. Notre sagesse et notre scepticisme sont dans nos mains de grands hochets d'enfants ; pardonne-nous de rêver que nous sommes impies, toi qui souriais au Golgotha. De toutes nos misères d'une heure, la pire est, pour nos vanités, qu'elles essayent de t'oublier. Mais, tu le vois, ce ne sont que des ombres qu'un regard de toi fait tomber. Toi-même, n'as-tu pas été homme ? C'est la douleur qui t'a fait Dieu ; c'est un instrument de supplice qui t'a servi à monter au ciel et qui t'a porté les bras ouverts au sein de ton père glorieux ; et nous, c'est aussi la douleur qui nous conduit à toi comme elle t'a amené à ton père ; nous ne venons que couronnés d'épines nous incliner devant ton image ; nous ne touchons à tes pieds sanglants qu'avec des mains ensanglantées, et tu as souffert le martyre pour être aimé des malheureux. »

Les premiers rayons de l'aurore commençaient à paraître ; tout s'éveillait peu à peu, et l'air s'emplissait de bruits lointains et confus. Faible et épuisé de fatigue, j'allais quitter Brigitte pour prendre un peu de repos. Comme je sortais, une robe jetée sur un fauteuil glissa à terre près de moi, et il en tomba un papier plié. Je le ramassai ; c'était une lettre, et je reconnus la main de Brigitte. L'enveloppe n'était pas cachetée, je l'ouvris et lus ce qui suit :

« 25 décembre 18..

« Lorsque vous recevrez cette lettre, je serai loin de vous, et peut-être ne la recevrez-vous jamais. Ma destinée est liée à celle d'un homme à qui j'ai tout sacrifié ; vivre sans moi lui est impossible, et je vais essayer de mourir pour lui. Je vous aime ; adieu, plaignez-nous. »

Je retournai le papier après l'avoir lu, et je vis sur l'adresse :
« A M. Henri Smith, à N***, poste restante. »

CHAPITRE VII

Le lendemain, à midi, par un beau soleil de décembre, un jeune homme et une femme qui se donnaient le bras traversèrent le jardin du Palais-Royal. Ils-entrèrent chez un bijoutier, où ils choisirent deux bagues pareilles, et, les échangeant avec un sourire, en mirent chacun une à leur doigt. Après une courte promenade, ils allèrent déjeuner aux Frères-Provençaux, dans une de ces petites chambres élevées d'où l'on découvre, dans tout son ensemble, l'un des plus beaux lieux qui soient au monde. Là, enfermés en tête-à-tête, quand le garçon se fut retiré, ils s'accoudèrent à la fenêtre et se serrèrent doucement la main. Le jeune homme était en habit de voyage ; à voir la joie qui paraissait sur son visage, on l'aurait pris pour un nouveau marié montrant pour la première fois à sa jeune femme la vie et les plaisirs de

Paris. Sa gaieté était douce et calme comme l'est toujours celle du bonheur. Qui eût eu de l'expérience y eût reconnu l'enfant qui devient homme et dont le regard plus confiant commence à raffermir le cœur. De temps en temps il contemplait le ciel, puis revenait à son amie, et des larmes brillaient dans ses yeux ; mais il les laissait couler sur ses joues et souriait sans les essuyer. La femme était pâle et pensive, elle ne regardait que son ami. Il y avait dans ses traits comme une souffrance profonde qui, sans faire d'efforts pour se cacher, n'osait cependant résister à la gaieté qu'elle voyait. Quand son compagnon souriait, elle souriait aussi, mais non pas toute seule ; quand il parlait, elle lui répondait, et elle mangeait ce qu'il lui servait ; mais il y avait en elle un silence qui ne semblait vivre que par instants. A sa langueur et à sa nonchalance, on distinguait clairement cette mollesse de l'âme, ce som—meil du plus faible entre deux êtres qui s'aiment, et dont l'un n'existe que dans l'autre et ne s'anime que par écho. Le jeune homme ne s'y trompait pas et en paraissait fier et reconnaissant ; mais on voyait à sa fierté même que son bonheur lui était nouveau. Lorsque la femme s'attristait tout à coup et baissait les yeux vers la terre, il s'efforçait de prendre, pour la rassurer, un air ouvert et résolu, mais il n'y pouvait pas toujours réussir et se troublait lui-même quelquefois. Ce mélange de force et de faiblesse, de joie et de chagrin, de trouble et de sérénité, eût été impossible à comprendre pour un spectateur indifférent ; on eût pu les croire tour à tour les deux êtres les plus heureux de la terre et les plus malheureux ; mais en ignorant leur secret on eût senti qu'ils souffraient ensemble, et, quelle que fût leur peine mystérieuse, on voyait qu'ils avaient posé sur leurs chagrins un sceau plus puissant que l'amour lui-même, l'amitié. Tandis qu'ils se serraient la main, leurs regards restaient chastes ; quoiqu'ils fussent seuls, ils parlaient à voix basse. Comme accablés par leurs pensées, ils posèrent leur front l'un contre l'autre, et leurs lèvres ne se touchèrent pas. Ils se regardaient d'un air tendre et solennel, comme les faibles qui veulent être bons. Lorsque l'horloge sonna une heure, la femme poussa un profond soupir, et, se détournant à demi :

« Octave, dit-elle, si vous vous trompiez !

— Non, mon amie, répondit le jeune homme, soyez-en sûre, je ne me trompe pas. Il vous faudra souffrir beaucoup, longtemps peut-être, et à moi

toujours, mais nous en guérirons tous deux : vous avec le temps, moi avec Dieu.

– Octave, Octave, répéta la femme, êtes-vous sûre de ne pas vous tromper ?

– Je ne crois pas, ma chère Brigitte, que nous puissions nous oublier ; mais je crois que dans ce moment nous ne pouvons nous pardonner encore, et c'est ce qu'il faut cependant à tout prix, même en ne nous revoyant jamais.

– Pourquoi ne nous reverrions-nous pas ? Pourquoi un jour. Vous êtes si jeune ! » Elle ajouta avec un sourire :

« A votre premier amour, nous nous reverrons sans danger.

– Non, mon amie ; car, sachez-le bien, je ne vous reverrai jamais sans amour. Puisse celui à qui je vous laisse, à qui je vous donne, être digne de vous ! Smith est brave, bon et honnête ; mais, quelque amour que vous ayez pour lui, vous voyez bien que vous m'aimez encore ; car si je voulais rester ou vous emmener, vous y consentiriez.

– C'est vrai, répondit la femme.

– Vrai ? vrai ? répéta le jeune homme en la regardant de toute son âme ; vrai, si je voulais, vous viendriez avec moi ?

Puis il continua doucement :

« C'est pour cette raison qu'il ne faut jamais nous revoir. Il y a de certains amours dans la vie qui bouleversent la tête, les sens, l'esprit et le cœur ; il y en a parmi tous un seul qui ne trouble pas, qui pénètre, et celui-là ne meurt qu'avec l'être dans lequel il a pris racine.

– Mais vous m'écrirez cependant ?

– Oui, d'abord pendant quelque temps, car ce que j'ai à souffrir est si rude, que l'absence de toute forme habituelle et aimée me tuerait maintenant. C'est peu à peu et avec mesure que, n'étant pas connu de vous, je me suis approché, non sans crainte, que je suis devenu plus familier, qu'enfin. Ne parlons pas du passé. C'est peu à peu que ; mes lettres seront plus rares, jusqu'au jour où. elles cesseront. Je redescendrai ainsi la colline que j'ai gravie depuis un an. Il y aura là une grande tristesse, et peut-être aussi quelque charme. Lorsqu'on s'arrête, au cimetière, devant une tombe fraîche et verdoyante où sont gravés deux noms chéris, on éprouve une

douleur pleine de mystère qui fait couler les larmes sans amertume ; c'est ainsi que je veux quelquefois me souvenir d'avoir été vivant. »

La femme, à ces dernières paroles, se jeta sur un fauteuil et sanglota. Le jeune homme fondait en larmes ; mais il resta immobile et comme ne voulant pas lui-même s'apercevoir de sa douleur. Lorsque les larmes eurent cessé, il s'approcha de son amie, lui prit la main et la baisa.

« Croyez-moi, dit-il, être aimé de vous, quel que soit le nom que porte la place qu'on occupe dans votre cœur, cela donne de la force et du courage. N'en doutez jamais, ma Brigitte, nul ne vous comprendra mieux que moi ; un autre vous aimera plus dignement, nul ne vous aimera plus profondément. Un autre ménagera en vous des qualités que j'offense, il vous entourera de son amour : vous aurez un meilleur amant, vous n'aurez pas un meilleur frère. Donnez-moi la main, et laissez rire le monde d'un mot sublime qu'il ne comprend pas. » Restons amis, et « adieu pour jamais. » Quand nous nous sommes serrés pour la première fois dans les bras l'un de l'autre, il y avait déjà longtemps que quelque chose de nous savait que nous allions nous unir. Que cette part de nous-mêmes, qui s'est embrassée devant Dieu, ne sache pas que nous nous quittons sur terre ; qu'une misérable querelle d'une heure ne délie pas notre éternel bonheur ! »

Il tenait la main de la femme ; elle se leva baignée encore de larmes, et, s'avancant devant la glace avec un sourire étrange, elle tira ses ciseaux et coupa sur sa tête une longue tresse de cheveux ; puis elle se regarda un instant, ainsi défigurée et privée d'une partie de sa plus belle parure, et la donna à son amant.

L'horloge sonna de nouveau ; il fut temps de descendre ; quand ils repassèrent sous les galeries, ils paraissaient aussi joyeux que lorsqu'ils y étaient arrivés.

« Voilà un beau soleil, dit le jeune homme. – Et une belle journée, dit Brigitte, et que rien n'effacera là ! »

Elle frappa sur son cœur avec force ; ils pressèrent le pas et disparurent dans la foule. Une heure après, une chaise de poste passa sur une petite colline, derrière la harrière de Fontainebleau. Le jeune homme y était seul ; il regarda une dernière fois sa ville natale dans l'éloignement et remercia

Dieu d'avoir permis que, de trois êtres qui avaient souffert par sa faute, il ne restât qu'un malheureux.

FIN

Impr. E. CAPIOMONT et V. RENAULT, rue des Poitevins, 6.

PETITE BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

Chaque volume orné d'une ou de plusieurs eaux-fortes par les principaux artistes.

Prix de chaque volume : 4 francs.

ALFRED DE MUSSET

- Premières Poésies**, dessins de Waltner, et Bida. 1 vol.
La Confession d'un Enfant du siècle, dessins de Eugène Lami et Bida. 1 vol.
Poésies Nouvelles, dessins de Léopold Flameng, d'après le tableau de Landelle et Bida. 1 vol.
Comédies et Proverbes, tome I, dessins de Gavarui et Bida. 1 vol.
— Tome II, dessins d'après le buste de Mezzara et Bida. 1 vol.
— Tome III, dessins d'après Bida. 1 vol.
Contes et Nouvelles, dessins d'Eugène Lami et Bida. 1 vol.

PROSPER MÉRIMÉE

- Colomba**, dessins de M. J. Worms. 1 vol.

ALPHONSE DAUDET

- Contes choisis**, avec deux eaux-fortes de M. Edmond Morin. 1 vol.

JULES SANDEAU

- Le docteur Herbeau**, avec deux eaux-fortes de M. Bastien Lepage. 1 vol.
Mademoiselle de la Seiglière, avec deux eaux-fortes de M. Maurice Heloir.

THÉOPHILE GAUTIER

- Mademoiselle de Maupin**, avec quatre dessins de M. Eugène Giraud. 2 vol.
Fortunio, avec deux dessins de Théophile Gautier, reproduits en fac-simile. 1 vol.

PAUL DE MUSSET

- Lui et Elle**, avec deux dessins de M. G. Rochegrosse. 1 vol.

Imp. E. CAPIOMONT et V. RENAULT, r. des Poitevins, 6.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

***Alfred de Musset. La
Confession d'un enfant du
siècle, avec un portrait... par
Eugène Lami... et une eau-forte
de M. Lalauze d'après Bida***

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6539002v>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect

de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 Autrefois j'étais belle, blanche et rose comme une fleur ; mais aujourd'hui non. Je ne suis plus belle consumée par J'aiour.

Table des matières

1. Page de titre
2. LA CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈCLE
 1. PREMIÈRE PARTIE
 1. CHAPITRE – PREMIER.
 2. CHAPITRE – II.
 3. CHAPITRE – III.
 4. CHAPITRE – IV.
 5. CHAPITRE – V.
 6. CHAPITRE – VI.
 7. CHAPITRE – VII.
 8. CHAPITRE – VIII.
 9. CHAPITRE – IX.
 10. CHAPITRE – X.
 2. DEUXIÈME PARTIE
 1. CHAPITRE – PREMIER.
 2. CHAPITRE – II.
 3. CHAPITRE – III.
 4. CHAPITRE – IV.
 5. CHAPITRE – V.
 3. TROISIÈME PARTIE
 1. CHAPITRE – PREMIER.
 2. CHAPITRE – II.
 3. CHAPITRE – III.
 4. CHAPITRE – IV.
 5. CHAPITRE – V.
 6. CHAPITRE – VI.
 7. CHAPITRE – VII.
 8. CHAPITRE – VIII.
 9. CHAPITRE – IX.
 10. CHAPITRE – XI.

4. QUATRIÈME PARTIE

1. CHAPITRE – PREMIER.
2. CHAPITRE – II.
3. CHAPITRE – III.
4. CHAPITRE – IV.
5. CHAPITRE – V.
6. CHAPITRE – VI.

5. CINQUIÈME PARTIE

1. CHAPITRE – PREMIER.
2. CHAPITRE – II.
3. CHAPITRE – III.
4. CHAPITRE – IV.
5. CHAPITRE – V.
6. CHAPITRE – VI.
7. CHAPITRE – VII.

3. Notes

4. À propos de cette édition numérique